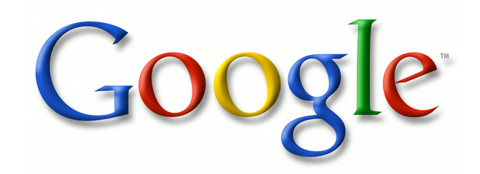
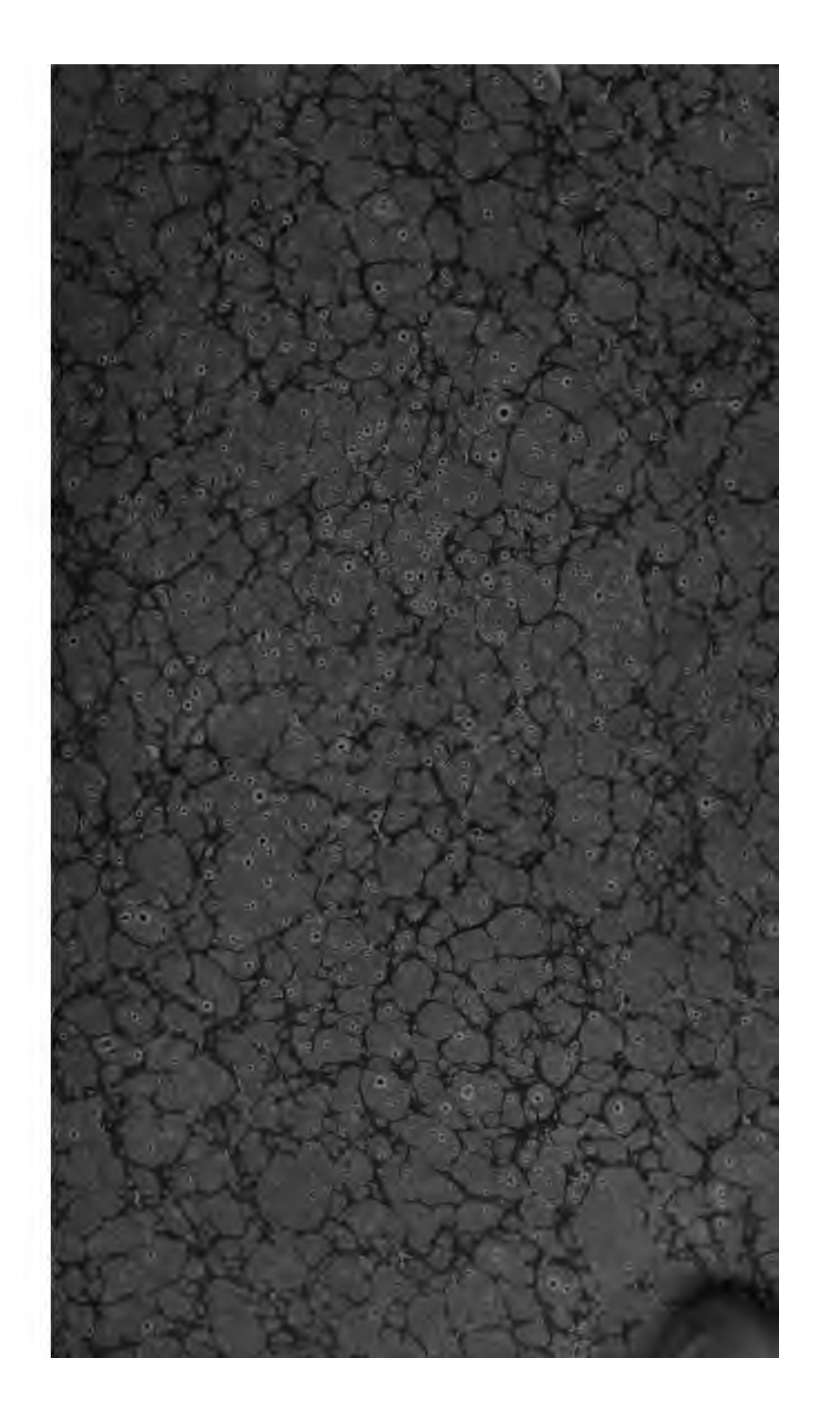





SE TAIRE ET FAIRE



VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN
RUE RACINE, 4, PLACE DE L'ODÉON.

VOYAGES,

RELATIONS ET MÉMOIRES

ORIGINAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE

DE L'AMÉRIQUE,

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.



RELATION

DU VOYAGE DE CIBOLA,

ENTREPRIS EN 1540.

INÉDIT.



Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XXXVIII.

RELATION

DU

VOYAGE DE CIBOLA

ENTREPRIS EN 1540;

OU L'ON TRAITE DE TOUTES LES PEUPLADES QUI HABITENT CETTE CONTRÉE, DE LEURS MŒURS ET COUTUMES,

PAR

PÉDRO DE CASTAÑEDA DE NAGERA.

PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR FRANÇAIS.

Je n'ai trouvé nulle part des renseignements sur Pedrode Castañeda de Nagera. On voit seulement par sa relation, qu'il fit partie de l'expédition qu'il raconte, et qu'il s'établit à son retour dans la ville de Culiacan, où il rédigea cet ouvrage. Son nom ne se trouve cité dans aucun des écrivains qui ont parlé du voyage de Cibola; et, comme l'auteur ne se nomme pas dans la liste des officiers qu'il donne chap. V de la première partie, tout fait supposer qu'il n'était que simple soldat.

Cette relation bien supérieure à la plupart de celles qui ont été composées à la même époque, prouve que Castañeda avait reçu de l'éducation et n'était pas tout à fait étranger à l'art d'écrire. On y trouve

de l'ordre, de la méthode, et surtout une grande naïveté, sans verbiage ni exagération. Elle n'a jamais été imprimée. Je l'ai traduite sur un manuscrit in-4° de cent cinquante-sept feuillets en papier et caractère du temps, provenant de la collection d'Uguina; la couverture en parchemin est garnie des deux petits fermoirs en ficelle, qui se retouvent assez souvent dans les livres du XVI siècle.

L'expédition de Francisco Vasquez de Coronado n'était connue jusqu'à présent que par de courtes relations publiées par Ramusio, que j'ai données dans l'appendice, et par ce qu'en ont dit en passant Herrera (*Hist. gl. de las Indias*, decada VI, lib. VII, cap. VII y sig. et decada VI, lib. IX, cap. XI y sig.), Venegas (*Noticia de California*, Madrid 1757, 3 vol. in-4°, t. I, p. 2, § III), Gomara, lib. VI, cap. 17, 18, 19, et quelques autres historiens, qui, sans entrer dans les mêmes détails que Castañeda, sont cependant d'accord avec lui sur les faits principaux.

Cette relation est d'autant plus importante, que depuis quelques années le gouvernement des États-Unis s'occupe de faire explorer l'intérieur du pays; et ce ne sera pas sans intérêt qu'on la comparera avec celles des voyageurs modernes.

Francisco Vasquez de Coronado, tombé entièrement en discrédit après son retour, mourut dans l'obscurité. Je ne crois pas qu'aucune expédition espagnole ait jamais remonté aussi haut vers le nord-est. Presque toutes celles qui eurent lieu par la suite furent dirigées vers le nord-ouest. Il est étonnant

combien peu l'on profita des indications données par Vasquez. Je n'en citerai qu'un seul exemple. Alarcon découvrit en 1539 que la Californie était une presqu'île ; et en 1732, c'est-à-dire deux cents ans après, ce point était encore considéré comme incertain.

Quelques faits rapportés par Castañeda, et qui pourraient paraître douteux, sont confirmés par le témoignage de plusieurs écrivains espagnols ou étrangers. Venegas donne la description et la figure d'un animal qu'il nomme *tuye*, et qui a en effet beaucoup de ressemblance avec le mouton. Drake (the World oncompassed, London, 1679, in-4° p. 79 et suiv.) parle comme lui des Indiens de la côte, et dit positivement qu'ils portaient des fardeaux que deux ou trois matelots anglais n'auraient pu soulever.

Le père Marcos de Niza, dont on trouve la relation dans l'appendice de ce volume, a écrit sur le Pérou quelques ouvrages restés manuscrits, et qui sont probablement perdus aujourd'hui. Voici la liste qu'en donne le père Velasco dans son histoire inédite du royaume de Quito, t. I, p. 307.

Ritos y ceremonias de los Indios (rites et cérémonies des Indiens).

Las dos lineas de los Incas y de los Scyris en las provincias del Perú y de Quito (les deux dynasties des Incas et des Scyris dans les provinces du Pérou et de Quito).

Cartas informativas de lo obrado en las provincias del Perú y de Quito (lettres sur les résultats obtenus dans les provinces du Pérou et de Quito).

Velasco ajoute que le second traité de Las Casas

lo que se sigue es un pedaço de una carta , etc. (Voyez Bibliothèque américaine n° 58) n'est autre chose qu'un extrait de ce dernier ouvrage.

Velasco traite Niza d'historien exact et fidèle , à qui on ne peut reprocher qu'un peu trop de partialité en faveur des Indiens. Montesinos au contraire, dans ses antiquités du Pérou (inédites), liv. I, ch. VII, dit que Niza ne passa que trois ou quatre mois au Pérou, et que ses ouvrages sont remplis d'erreur ; j'avoue que la conduite qu'il tint plus tard au Mexique ne me fait pas supposer qu'un homme aussi vain et aussi léger ait jamais pu se montrer bon historien.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU TRÈS-MAGNIFIQUE SEIGNEUR ***.

Très-magnifique seigneur, le désir d'acquérir la connaissance véritable des choses et des événements arrivés dans les pays lointains et peu connus, et d'en conserver le souvenir me semble être certainement peu commun et digne des hommes éclairés. J'en ai la certitude par plusieurs personnes studieuses qui, émues d'un bon zèle, m'ont souvent

accablé de leurs importunités, en me priant d'éclaircir quelques doutes qui s'étaient élevés dans leur esprit sur des faits particuliers du voyage de Cibola ou de Terre-Neuve, dont le bruit s'était répandu dans le monde; et de leur raconter les événements qui s'étaient passés dans cette expédition, ordonnée par le brave vice-roi don Antonio de Mendoza (dont Dieu veuille avoir l'âme), et confiée au capitaine général Francisco Vasquez de Coronado. Véritablement ces personnes ont raison de chercher à connaître la vérité, car très-souvent le vulgaire, lorsque des faits sont arrivés, s'il n'en a qu'une faible connaissance, les rend ou plus ou moins importants qu'ils ne sont : s'ils sont graves, il les réduit à rien, et s'ils sont sans conséquence ils deviennent bientôt des événements sérieux, et si surprenants, qu'on a peine à les croire. Cela pourrait bien arriver à l'égard de ce

pays où il n'est résidé personne qui pût employer son temps à en décrire les particularités, afin que l'on ne perde pas la connaissance d'une contrée dont Dien n'a pas voulu que nous jouissions par une raison qui est connue à lui seul. En vérité, quiconque voudrait s'appliquer à écrire ce qui est arrivé pendant ce voyage, et à raconter les faits qu'il a observés dans ces contrées, les mœurs, et les habitudes des naturels, ne manquerait pas de matière qui lui fournirait une occasion de montrer son talent, et je crois qu'en rapportant la vérité pure et simple, il pourrait rédiger une relation si étonnante, qu'elle parût incroyable.

Comme il y a plus de vingt ans que cette expédition s'est faite, un grand nombre de contes se sont accrédités : en effet, plusieurs personnes disent que le pays est inhabitable, d'autres qu'il touche à la Floride, d'autres

enfin, aux Grandes-Indes, ce qui n'est pas une petite différence, sans qu'ils aient aucune raison pour établir une opinion bien fondée. Quelques-uns ont donné des récits sur des animaux extraordinaires que des gens qui ont fait partie de cette expédition prétendent ne pas avoir vus, ou bien ils varient sur la situation des provinces, sur les traits, les habillements des naturels ; et ce qui est particulier à une peuplade, ils l'attribuent à une autre. Toutes ces raisons, très-magnifique seigneur, ont été fort puissantes pour m'engager, quoique tard, à donner une courte notice générale pour complaire à ceux qui se piquent d'un esprit de recherche, et en même temps pour épargner le temps que me font perdre les demandes importunes.

On trouvera certainement dans mon récit des choses bien difficiles à croire ; je les ai vues pour la plupart de mes propres yeux :

d'autres sont le résultat de relations véridiques que j'ai obtenues des naturels. Je suis persuadé néanmoins que cette œuvre de peu d'importance, n'aurait aucune autorité et ne serait pas goûtée si elle n'était protégée par une personne dont l'autorité serait capable de s'opposer à la hardiesse de ceux qui, sans respect, laisseraient toute liberté à leurs mauvaises langues. Persuadé des obligations dont j'ai toujours été redevable à votre seigneurie, je la prie de prendre mon livre sous sa protection, comme le travail d'un dévoué serviteur.

J'ai divisé ce petit ouvrage en trois parties afin qu'il fût plus facile à comprendre : dans la première, je raconte le voyage de découverte, je parle de l'armée qui fit cette expédition et des oficiers qui la commandaient ; dans la seconde, je traite des villages et des provinces que l'on découvrit ; j'en indique la

situation, je décris les mœurs et les coutumes des habitants, les animaux, les fruits, les végétaux et les différentes parties de la contrée où on les trouve. Dans la troisième partie je raconte le retour de l'armée, et je dis quelles ont été les raisons pour abandonner la colonisation de ce pays; raisons bien peu justes, car c'est le meilleur de la terre pour faire des découvertes vers le couchant, ainsi qu'on le verra expliqué plus loin. Dans la dernière partie je traite de quelques événements surprenants qui se sont passés dans l'expédition, et j'indique par où, avec plus de facilité, l'on pourrait recommencer les découvertes, et trouver un pays que nous n'avons pas vu, et qui est meilleur, ce qui serait d'une très-grande importance pour pénétrer par terre dans la contrée que le marquis del Valle (1) cherchait vers le couchant: ex-

(1) Fernand Cortès.

pédition dans laquelle il perdit tant de monde et de navires.

Dieu veuille m'accorder la grâce de faire que mes faibles talents, en traitant un sujet vrai, puissent rendre agréable ce petit ouvrage au lecteur sage et judicieux, et que votre seigneurie veuille bien l'accepter. Mon intention n'est pas d'acquérir la réputation d'un écrivain ou d'un rhéteur; je ne veux que donner une relation véridique, et offrir à votre seigneurie ce faible témoignage de dévouement. Je la prie de le recevoir comme venant d'un véritable serviteur et d'un soldat témoin des faits qu'il rapporte : quoique son style ne soit pas châtié, il dit tout ce qu'il a entendu dire et ce qu'il a vu tel qu'il l'a entendu dire, et qu'il l'a vu.

J'ai toujours observé que la plupart du temps lorsque nous tenons entre nos mains quelque chose de précieux, nous n'en faisons aucun

cas; et, à moins de le perdre, plus nous le possédons, moins nous l'estimons; mais aussitôt que l'ayant perdu, nous n'en avons plus la jouissance, notre cœur est profondément affligé; et nous cherchons dans notre imagination tous les moyens d'en recouvrer la possession. Il me semble qu'il en a été ainsi à l'égard de tous, ou du moins de la plupart de ceux qui ont fait partie de l'expédition qui eut lieu l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ, 1540, sous les ordres de Francisco Vasquez de Coronado pour découvrir les sept villes. Ils ne trouvèrent pas, il est vrai, les richesses dont on avait parlé; cependant ils découvrirent le commencement d'un bon pays qu'il était facile de coloniser, d'où l'on pouvait pénétrer plus avant; et plus tard après avoir abandonné leur conquête, lorsque le temps leur eut appris dans quelle situation avantageuse, dans quelle position géographique ils se trou-

vaient, et qu'ils surent qu'ils étaient au commencement d'un bon pays qu'ils tenaient pour ainsi dire entre leurs mains, leurs cœurs ont été profondément affligés d'avoir perdu une occasion si favorable. C'est ainsi que l'homme qui se place derrière la barrière qui, dans les courses des taureaux, sépare le spectateur des combattants, voit bien mieux la position dans laquelle il se trouvait lorsqu'il combattait, qu'alors même qu'il était dans la carrière. Bien qu'il ne puisse plus jouir du divertissement comme acteur, et récupérer le temps perdu, il se plaît à parler des occasions qu'il reconnaît avoir perdues. Voilà ce qui est arrivé à tous ceux qui ont fait partie de cette expédition, et surtout aux pauvres; ils se sont donné bien du mal, ils ont bien employé leur temps, et cela sans profit. Je le dis parce que je sais que plusieurs personnes qui ont fait ce voyage de dé-

couverte, s'amusaient à raisonner sur la direction qu'il y aurait à suivre pour pénétrer plus avant, et pour tâcher de regagner ce que l'on avait perdu. J'en ai vu d'autres prendre plaisir à s'informer pourquoi l'on avait fait le voyage de découverte, c'est aussi ce qui m'a engagé à raconter cette expédition, depuis son commencement ainsi que je vais le faire.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Comment pour la première fois l'on eut connaissance des sept villes. — Nuño de Guzman prépare une expédition pour en faire la découverte.

En l'an 1530, Nuño de Guzman, qui était président de la Nouvelle-Espagne, possédait un Indien, natif de la Vallée ou des Vallées d'Oxitipar, que les Espagnols nomment *Tejos*. Cet Indien lui dit qu'il était fils d'un marchand mort depuis longtemps, que pen-

dant son enfance son père parcourait l'intérieur du pays pour y vendre les belles plumes d'oiseau qui servent à faire des panaches, et qu'il rapportait en échange une grande quantité d'or et d'argent, métaux suivant lui très-communs dans ce pays. Il ajouta qu'il avait accompagné son père une ou deux fois, et qu'il avait vu des villes si grandes qu'on pouvait les comparer à Mexico avec ses faubourgs. Çes villes étaient au nombre de sept; il y avait des rues entières habitées par des orfèvres. Il ajoutait que pour y arriver il fallait marcher pendant quarante jours à travers un pays désert, où il n'y avait qu'une espèce d'herbe courte, de cinq pouces environ, et qu'on devait s'enfoncer dans l'intérieur en se dirigeant vers le nord entre les deux mers.

Nuño de Guzman, plein de confiance dans ces renseignements, réunit une armée de quatre cents Espagnols et de vingt mille Indiens alliés, de la Nouvelle-Espagne; partit

de Mexico et traversa la province de Tarasca, qui depend du Mechoacan. Selon le rapport de l'Indien, il devait, en se dirigeant vers la mer du Nord, trouver le pays qu'il cherchait, et auquel il avait déjà donné le nom de pays des sept villes. Nuño de Guzman le croyait éloigné d'environ deux cents lieues, car l'Indien lui avait dit qu'il y avait quarante jours de marche.

Je ne parlerai pas de tous les événements de ce voyage. Quand Nuño de Guzman fut arrivé dans la province de Culiacan, où finissait son gouvernement, et que l'on appelle actuellement le nouveau royaume de Galice, il rencontra de grandes difficultés. Les montagnes qu'il faut traverser sont si sauvages, que malgré tous ses efforts il lui fut impossible de trouver un chemin.

Ce manque de route obligea l'armée de s'arrêter longtemps dans la province de Culiacan. Nuño de Guzman avait avec lui beau-

coup de gens riches qui possédaient au Mexique un grand nombre d'Indiens; ils se découragèrent, et ne pensèrent plus qu'à retourner d'où ils venaient, à l'exception toutefois de leur chef. Celui-ci avait appris que don Fernand Cortès venait d'arriver d'Espagne avec le nouveau titre de marquis del Valle, d'autres grandes faveurs et des pouvoirs. Comme pendant tout le temps que Guzman avait été président il s'était montré l'ennemi de Cortès, et avait dévasté ses propriétés et celles de ses partisans, il craignit que ce dernier ne cherchât à lui rendre la pareille ou peut-être même à faire pis. Il se détermina donc à coloniser la province de Culiacan. Il y retourna avec les autres gentilshommes, sans penser à continuer son expédition; s'établit à Xalisco, aujourd'hui Campostelle et à Tonala, qui a pris le nom de Guadalaxara : ces deux provinces forment maintenant le nouveau royaume de Galice. L'indien *Tejo*, qui lui servait de guide, mou-

rut sur ces entrefaites, et depuis cette époque les sept villes n'ont été connues que de nom, car on ne les a pas encore découvertes.

CHAPITRE II.

—

Francisco Vasquez Coronado est nommé gouverneur. — Second rapport fourni par Cabeça de Vaca.

HUIT ans après cette expédition, Nuño de Guzman fut jeté en prison par un juge de résidence, nommé le licencié de la Torre, envoyé d'Espagne avec les pouvoirs nécessaires, et qui se mit à la tête du gouvernement de la province. Après la mort du licencié de

la Torre, le brave don Antonio de Mendoça, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, nomma, pour lui succéder, Francisco Vazquez Coronado, gentilhomme de Salamanque, qui était établi à Mexico. Il y avait épousé une fille du trésorier Alonso d'Estrada, ancien gouverneur de Mexico, qui passait en public pour un fils naturel de Ferdinand le Catholique, et beaucoup de personnes le croyaient fermement. Francisco Vasquez, lorsqu'il reçut sa nomination, parcourait la Nouvelle-Espagne en qualité de visiteur, ce qui lui fournit l'occasion de faire la connaissance de beaucoup de gentilshommes, qui dans la suite l'accompagnèrent dans son expédition.

A cette époque, trois Espagnols, accompagnés d'un nègre, arrivèrent à Mexico. Ils se nommaient Cabeça de Vaca, Dorantes et Castillo Maldonado. Ils avaient fait naufrage avec la flotte que Pamphile de Narvaez avait conduite à la Floride, et ils étaient arrivés par la province de Culiacan, après avoir traversé

le pays d'une mer à l'autre, comme on peut s'en assurer, en lisant une relation que ledit Cabeça de Vaca a dédiée à l'infant D. Philippe, aujourd'hui roi d'Espagne et mon maître (1).

Ils racontèrent à don Antonio de Mendoça qu'ils avaient pris des informations dans les pays qu'ils avaient traversés, et qu'on leur avait parlé de grandes et puissantes villes où il y avait des maisons de quatre ou cinq étages, et d'autres choses bien différentes de celles que l'on trouva en réalité. Le vice-roi communiqua ces renseignements au nouveau gouverneur, qui se hâta tellement de se rendre dans cette province, qu'il abandonna la visite qu'il avait commencée. Il emmena avec lui le nègre qui était venu avec trois religieux franciscains. Le premier se nommait frère Marcos de Niça, théologien et prêtre, le second Daniel, frère lai, et le troisième frère Antonio de Santa-Ma-

(1) La relation de Cabeça de Vaca a été publiée précédemment dans cette collection.

ria. Dès que le gouverneur fut arrivé à la province de Culiacan, il envoya à la découverte les trois religieux et le nègre, qu'on appelait Estevan. Frère Marcos de Niça fut préféré, parce qu'il avait déjà fait partie de l'expédition que D. Pédro d'Alvarado avait conduite par terre au Pérou. Il paraît que les religieux ne furent pas contents du nègre; il emmenait les femmes qu'on lui donnait, et ne pensait qu'à s'enrichir. Mais comme il savait bien se faire entendre des naturels de cette contrée qu'il avait déjà parcourue, et que ces Indiens le connaissaient, les religieux se décidèrent à l'envoyer en avant, pour qu'à leur arrivée ils pussent traverser le pays pacifié, et qu'ils n'eussent plus qu'à recueillir les renseignements qu'ils désiraient (1).

(1) Voyez à l'appendice, n. I, les instructions qui furent données à Fr. M. de Niça et n. II, la relation qu'il envoya au vice-roi.

CHAPITRE III.

—

Les habitants de Cibola tuent le nègre.—Frère Marcos revient en fugitif.

Aussitôt que le nègre eut quitté les religieux, il crut se procurer le plus grand honneur en allant seul à la découverte de villes aussi célèbres ; il prit donc quelques Indiens avec lui, et résolut de traverser le désert qui sépare Cibola du pays habité où il était. Il

eut bientôt tant d'avance sur les religieux, que, quand ceux-ci arrivèrent à Chichicticale, qui est la dernière ville du côté du désert, il était déjà arrivé à Cibola, à quatre-vingts lieues, de l'autre côté du désert qui commence à deux cent vingt lieues de Culiacan, ce qui fait en tout trois cents lieues.

Estevan arriva à Cibola avec une grande quantité de turquoises, et quelques belles femmes dont on lui avait fait présent le long de la route. Il menait un assez grand nombre d'Indiens qu'on lui avait donnés pour guides dans les endroits où il avait passé, et qui croyaient que sous sa protection ils pouvaient traverser la terre entière sans avoir rien à craindre. Mais comme les Indiens de Cibola ont l'esprit plus ouvert que ceux qu'Estevan emmenait avec lui, ils l'enfermèrent dans une maison hors de leur village; et là il fut interrogé par les vieillards et les caciques sur le but qui l'avait conduit dans leur pays. Après l'avoir questionné pendant trois jours, ils le

rassemblèrent pour décider de son sort. Comme le nègre avait dit aux Indiens qu'il précédait deux hommes blancs envoyés par un puissant prince, et très-savants dans les choses du ciel qu'ils venaient leur enseigner, ces gens pensèrent qu'il devait être le guide ou l'espion de quelque nation qui voulait les subjuguer. Il leur parut surtout incroyable qu'il fût du pays des hommes blancs, lui qui était noir. Estevan leur avait demandé leurs richesses et leurs femmes, et il leur semblait dur d'y consentir. Ils se décidèrent donc à le tuer, ce qu'ils firent sans faire le moindre mal à ceux qui l'accompagnaient. Ils prirent seulement quelques jeunes garçons, et renvoyèrent tous les autres, qui étaient au nombre d'environ soixante. Ceux-ci regagnèrent leur pays en fugitifs, et rencontrèrent les trois moines dans le désert, à soixante lieues de Cibola. En apprenant la nouvelle de la mort d'Estevan, ces religieux furent si effrayés, que, ne se fiant pas même aux Indiens

qui avaient accompagné le nègre, ils ouvrirent leurs coffres et leur partagèrent tout ce qu'ils avaient, à l'exception des ornements qui servent à célébrer la messe; puis ils s'en retournèrent en doublant leurs journées de route, sans avoir appris autre chose du pays que ce que les Indiens leur avaient raconté.

CHAPITRE IV.

—

Don Antonio de Mendoça prépare une expédition pour aller à la découverte de Cibola.

Quand Francisco Vasquez Coronado eut envoyé frère Marcos de Niça et ses compagnons à la découverte dont nous venons de parler, il continua à s'occuper des affaires de son gouvernement de Culiacan. Quelque temps après il entendit parler d'une province, nommée

Topiza, située au nord de la sienne. Il partit aussitôt pour en faire la découverte avec quelques conquérants et des alliés. Cette expédition n'eut que de faibles résultats ; il leur fallut traverser les montagnes, ce qui est très-difficile et très-pénible, et une fois arrivés dans cette province, ils ne la trouvèrent pas telle qu'on la leur avait décrite. Coronado se décida donc à revenir sur ses pas. A son retour à Culiacan, il y trouva les religieux qui venaient d'arriver. Ils lui firent une description si pompeuse de tout ce que le nègre avait découvert, de ce que les Indiens leur avaient conté, et des îles remplies de richesses qui, leur avait-on assuré, existaient dans la mer du Sud; que Vasquez Coronado se décida à partir sur-le-champ pour Mexico, en emmenant avec lui frère Marcos, pour qu'il pût rendre compte au vice-roi de tout ce qu'il avait vu. Il augmenta encore l'importance de la découverte en ne la communiquant qu'à ses plus chers amis, et en leur faisant promettre le secret.

Arrivé à Mexico, il eut une entrevue avec le vice-roi, commença à publier partout qu'il avait trouvé les sept villes que Nuño de Guzman avait cherchées, et s'occupa à préparer une expédition et à réunir des troupes, pour en faire la conquête. L'influence du vice-roi détermina les franciscains à choisir frère Marcos pour leur provincial, et toutes les chaires de cet ordre retentirent bientôt de si grandes merveilles, qu'on rassembla en peu de jours trois cents Espagnols et huit cents Indiens de la Nouvelle-Espagne. Il y avait parmi les premiers tant de gentilshommes de bonne maison, que je doute que l'on ait jamais réuni dans les Indes une troupe aussi brillante, surtout pour le petit nombre de trois cents hommes. Francisco Vasquez Coronado, le gouverneur de la Nouvelle-Galice, fut proclamé capitaine général, attendu qu'il était l'auteur de la découverte. Le vice-roi don Antonio de Mendoça le protégeait beaucoup, il en avait fait son favori, et il le regardait comme un

homme sage, prudent et habile. Outre ces avantages, Vasquez Coronado était bon gentilhomme. S'il avait moins pensé à la fortune qu'il laissait à la Nouvelle-Espagne qu'à la responsabilité qui pesait sur lui, et à l'honneur qu'il avait de conduire tant de gentilshommes sous sa bannière, l'expédition aurait autrement tourné qu'on ne le verra par la suite, Ce chef ne sut conserver ni son commandement ni son gouvernement.

CHAPITRE V.

—

Où l'on trouve les noms de ceux qui partirent en qualité de capitaines pour l'expédition de Cibola.

Le vice-roi don Antonio de Mendoça, voyant le grand nombre de gentilshommes réunis pour cette expédition, ainsi que le courage et la bonne volonté qui les animaient, aurait voulu pouvoir donner à chacun d'eux une armée à commander. Mais comme les

soldats étaient peu nombreux, il fallut bien se résoudre à faire un choix. Il voulut nommer lui-même les capitaines, parce qu'il était tellement aimé et respecté, qu'il savait bien que personne ne refuserait d'obéir à ceux qu'il aurait désignés. Après avoir fait reconnaître le général, il choisit pour porte-étendard de l'armée don Pèdre de Tobar, jeune cavalier, fils de don Fernand de Tobar, majordome, major de la feue reine Jeanne (1), notre souveraine légitime, dont Dieu veuille avoir l'âme. Il donna la charge de mestre de camp à Lope de Samaniego, gouverneur de l'arsenal de Mexico, et chevalier bien digne de cet emploi. Les capitaines furent don Tristan d'Arellano, don Pèdre de Quevara, fils de don Juan de Quevara, et neveu du comte d'Oñate, don Garci-Lopez de Cardenas, don Rodrigo Maldonado, beau-frère du duc de l'Infantado, Diégo Lopez, vingt-quatre (2) de Séville, et Diégo

(1) Jeanne la Folle, mère de Charles V.

(2) Membre du conseil de cette ville.

Gutierrez, capitaine de la cavalerie. Tous les autres gentilshommes furent placés directement sous les ordres du général, parce que c'étaient des gens de distinction, et plusieurs d'entre eux furent nommés par la suite capitaines, soit par le vice-roi, soit par Francisco Vasquez. Voici les noms de ceux que je me rappelle : Francisco de Barrio-Nuevo, un gentilhomme de Grenade, Juan de Saldibar, Francisco d'Obando, Juan Gallego et Melchior Diaz, qui avait été capitaine et alcalde mayor de Culiacan : bien qu'il ne fût pas gentilhomme, il méritait certainement l'emploi qui lui fut confié. Les autres chevaliers distingués furent don Alonso Manrique de Lara, don Lope de Urrea, chevalier arragonais, Gomez Suarez de Sigueroa, Luis Ramirez de Vargas, Juan de Sotomayor, Francisco Gorbolan, le facteur Riberos, et d'autres personnes de haute naissance dont j'ai oublié les noms. Le commandant de l'infanterie fut Pablo de Melgosa de Burgos,

et celui de l'artillerie Hernando d'Alvarado, gentilhomme montagnard. Il y a si longtemps de cela que je ne puis citer les noms de beaucoup d'autres jeunes gens de bonnes familles que je voudrais pouvoir me rappeler pour prouver ce que j'ai avancé, à savoir que cette expédition contenait plus de gens de qualité qu'aucune de celles que l'on ait faite dans les Indes pour entreprendre des découvertes; et qu'elle aurait tout autrement réussi si le général n'avait pas laissé derrière lui de grandes richesses et une femme jeune, noble et aimable, ce qui fut cause de la conduite qu'il tint plus tard.

CHAPITRE VI.

—

Toutes les compagnies se réunissent à Campostelle et se mettent en marche.

Le vice-roi, Antonio de Mendoça, ayant nommé les capitaines et organisé les compagnies, ordonna au trésorier royal de compter des secours aux gens de guerre qui en avaient le plus grand besoin. Persuadé que si l'armée sortait en corps de Mexico, les Indiens alliés

pourraient en souffrir, il désigna, comme point de réunion, la ville de Campostelle, capitale de la Nouvelle-Galice, à cent dix lieues de Mexico. De là l'armée devait partir en bon ordre pour l'expédition, il n'y a donc rien à raconter jusqu'à notre entrée dans cette ville, le jour du mardi-gras de 1541 (1).

Quand tous les soldats eurent quitté Mexico, le vice-roi ordonna à don Pédro d'Alarcon de partir de la Natividad, sur la côte de la mer du Sud, avec deux vaisseaux, et d'aller à Xalisco prendre tous les effets que les soldats ne pouvaient pas transporter. Il devait ensuite suivre la marche de l'armée le long de la côte; car on croyait, d'après les relations, qu'elle ne s'en éloignerait pas, et qu'elle serait toujours facilement en communication avec les vaisseaux par le moyen des rivières; mais les choses tournèrent autrement, comme on le verra plus loin, et les effets furent per-

(1) Il doit y avoir erreur. La lettre du vice-roi que nous donnons à l'appendice sous le n. III, est datée du 17 avril 1540.

dus, au moins pour ceux à qui ils appartenaient (1).

Quand toutes ces dispositions furent prises, le vice-roi partit pour Campostelle, avec une foule de gentilshommes. Il célébra le premier jour de la nouvelle année à Pascuaro, capitale de l'évêché de Mechoacan. Il traversa tout le territoire de la Nouvelle-Espagne jusqu'à Campostelle, dans la Nouvelle-Galice; ce qui fait, comme je l'ai dit, cent dix lieues. Partout on lui donna des fêtes, et on lui fit la plus belle réception. Il trouva tout son monde parfaitement logé et traité par Christoval d'Oñate, capitaine général de ce pays, qui était, à cette époque, chargé du gouvernement dont Francisco Vasquez Coronado était gouverneur. Le vice-roi fut reçu avec beaucoup de joie : il passa l'armée en revue et y trouva tous ceux que j'ai nommés plus haut; il fit reconnaître les officiers,

(1) Voyez à l'appendice, n. IV, la relation d'Alarcon.

et le lendemain, après la messe, il harangua les troupes. Il leur représenta leurs devoirs envers le général, ainsi que le résultat avantageux que la conquête de ce pays aurait, non-seulement pour leur fortune, mais pour la conversion des nations qui l'habitaient et le service de sa majesté, qui de son côté leur promettait secours et faveurs. Il fit ensuite jurer tout le monde sur un missel contenant les Évangiles, de ne pas abandonner leur général, et de lui obéir en tout ce qu'il commanderait. On verra plus loin s'ils furent fidèles à leur serment.

Le lendemain l'armée se mit en marche, bannières déployées; le vice-roi l'accompagna pendant deux jours, et retourna ensuite avec ses amis à la Nouvelle-Espagne (1).

(1) Voyez à l'appendice, n. V, la lettre du vice-roi à l'empereur écrite à son retour.

CHAPITRE VII.

Arrivée de l'armée à Chiametla. — Mort du mestre de camp. — De ce qui se passa jusqu'à l'arrivée à Culiacan.

Aussitôt que le vice-roi fut parti, l'armée commença à s'avancer par marches régulières. L'on éprouva d'abord beaucoup de peines et de difficultés ; il fallait transporter les bagages à dos de cheval, et beaucoup de soldats ne savaient pas les charger. Ces animaux étaient

très-gras et peu accoutumés à la fatigue. Beaucoup de soldats abandonnèrent une grande partie de leur bagage ou le donnèrent à qui voulut le prendre, pour ne pas être obligés de le transporter. Enfin, la nécessité leur apprit à se tirer d'affaire; plus d'un gentilhomme fit le métier de muletier, et l'on ne regardait pas comme des gens de cœur ceux qui avaient l'air de considérer ce travail comme au-dessous d'eux.

Après beaucoup de peine et de fatigue l'armée arriva à Chiametla, où l'on fut obligé de s'arrêter pendant quelques jours, parce que les vivres commençaient à manquer. Le mestre de camp, étant parti avec quelques hommes, entra imprudemment dans un village d'Indiens, où il fut tué d'une flèche, qui lui traversa la tête et l'étendit sur la place: cinq ou six de ses compagnons furent blessés au même instant. Aussitôt qu'il fut mort, Diégo Lopez, vingt-quatre de Séville, rassembla la troupe, fit prévenir le général, et mit

une garde dans le village pour défendre les vivres qui s'y trouvaient. Cette perte remplit de douleur toute l'armée, qui assista tout entière aux funérailles. On envoya ensuite de différents côtés des détachements qui ramenèrent des vivres et des naturels du pays qu'on avait faits prisonniers. L'on pendit tous ceux qui semblaient être du pays où le mestre de camp avait été tué.

Il paraît qu'en quittant Culiacan avec frère Marcos pour aller rendre compte de sa découverte au vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Francisco Vasquez avait ordonné aux capitaines Melchior Diaz et Juan de Saldibar, de partir avec une douzaine d'hommes déterminés, et d'aller à la recherche des pays que frère Marcos avait visité. Ceux-ci s'avancèrent jusqu'à Chichilticale, qui est au commencement du désert et à deux cents lieues de Culiacan. N'ayant rien trouvé de remarquable, ils retournèrent sur leurs pas, et arrivèrent

à Chiametla au moment où l'armée allait en partir. Quoiqu'ils n'eussent parlé qu'en secret au général, les mauvaises nouvelles qu'ils apportaient se répandirent bientôt, et il y eut plusieurs personnes qui, toutes dorées qu'elles fussent, ne laissèrent pas de montrer ce qu'il y avait au fond. Frère Marcos de Niça, voyant que quelques-uns commençaient à perdre courage, tâcha de les ranimer en les assurant que tout le pays que ces deux capitaines avaient vu était bon, et qu'il conduirait l'armée dans une province d'où ils ne reviendraient pas les mains vides. Ces promesses les tranquillisèrent un peu, ou du moins ils firent bonne contenance.

L'armée continua donc sa marche vers Culiacan, faisant de temps en temps des courses dans le pays des Indiens insoumis pour se procurer des vivres. On arriva la veille de Pâques à deux lieues de cette ville. Les ha-

bitants vinrent au-devant de leur gouverneur, et le prièrent de vouloir bien n'entrer dans la ville que le lendemain de la fête.

CHAPITRE VIII.

Entrée de l'armée dans Culiacan. — Comment elle y fut reçue et ce qui se passa jusqu'au départ.

Le lendemain de Pâques l'armée se mit en marche pour Culiacan. Quand on en approcha, on rencontra dans un champ tous les habitants rangés en ordre de bataille, tant à pied qu'à cheval, simulant une défense de la ville. Ils avaient amené leur artillerie, qui se compo-

sait de sept pièces de bronze. Quelques-uns de nos soldats se réunirent à eux; l'armée se rangea en bataille et l'on commença une petite guerre. L'artillerie tira des deux côtés, les habitants se replièrent ensuite sur la ville et y entrèrent; puis l'on représenta un assaut. Cette réception fut très-agréable et très-amusante pour tout le monde, excepté cependant pour un artilleur, qui eut le poignet emporté par un canon auquel on mit le feu avant qu'il eût eu le temps de retirer son refouloir.

Quand nous fûmes entrés dans la ville, les habitants, qui sont tous des gens honorables, nous reçurent et nous traitèrent très-bien. Ils logèrent dans leurs propres maisons les officiers et les gentilshommes, quoiqu'on eût construit des habitations en dehors de la ville pour placer toute l'armée. Cette hospitalité ne leur fut pas désavantageuse, car la plupart des officiers étaient très-bien équipés; et comme ils ne pouvaient emporter tous leurs

effets sur des bêtes de somme, beaucoup aimèrent mieux les donner à leurs hôtes que de les exposer aux chances de la mer en les embarquant à bord des deux navires qui étaient venus pour les transporter le long de la côte, comme je l'ai déjà dit.

Aussitôt que l'armée fut entrée et qu'elle eut pris ses quartiers dans la ville, le gouverneur, d'après l'ordre du vice-roi, nomma pour son lieutenant et pour le remplacer, Hernandarias de Saavedra, oncle d'Hernandarias de Saavedra, comte del Castellar, ancien alguazil major de Séville.

L'armée se reposa quelque temps à Culiacan, parce que les habitants avaient fait cette année-là des récoltes très-abondantes qu'ils partagèrent avec nous de très-bonne grâce, surtout avec leurs hôtes, de sorte que l'on eut non-seulement des vivres en profusion pendant tout le temps que l'on y passa, mais encore de quoi en emporter plus de six cents charges. Au bout de quinze jours le général

prit les devants avec cinquante cavaliers, quelques fantassins et ses meilleurs amis. Il laissa le reste de l'armée sous les ordres de don Tristan d'Arellano, avec ordre de partir quinze jours après et de suivre sa marche.

Quelque temps avant le départ du général il arriva un événement assez plaisant que je veux raconter ici : Un jeune soldat, nommé Truxillo, prétendit avoir eu une vision en se baignant dans la rivière. Il fut amené devant le général, feignant d'être très-effrayé, et il raconta que le démon lui était apparu et lui avait dit : « Si tu veux tuer ton général, je te marierai avec doña Béatrix, sa femme, et je te donnerai de grands trésors. » Il ajouta une foule de contes, et frère Marcos fit là-dessus un beau sermon, prétendant que le démon, effrayé du fruit que devait produire l'expédition, faisait tous ses efforts pour l'empêcher. Non-seulement toute l'armée en fut persuadée, mais les religieux qui l'accompagnaient l'écrivirent à leurs couvents de Mexico, et pendant

longtemps on fit retentir toutes les chaires de cette aventure, en y ajoutant une foule de fables. Le général ordonna à Truxillo de quitter l'armée et de rester à Culiacan, c'était précisément pour cela qu'il avait inventé cette ruse, comme on l'a su plus tard. Le général partit et l'armée le suivit quelque temps après.

CHAPITRE IX.

—

L'armée part de Culiacan. — Le général parvient à Cibola et l'armée à Sonora.

Le général partit donc à la légère de la vallée de Culiacan; il emmena avec lui tous les religieux, aucun d'eux n'ayant voulu rester avec l'armée. A trois journées de là, un prêtre régulier, nommé frère Antonio Victoria, se cassa la cuisse. On le renvoya

pour se faire traiter, et depuis il resta avec l'armée; ce qui ne fut pas une petite consolation pour tout le monde. Le général et ses compagnons traversèrent tranquillement le pays qu'ils trouvèrent entièrement pacifié; car tous les Indiens connaissaient frère Marcos, et quelques-uns d'entre eux avaient accompagné Melchior Diaz et Juan de Saldibar dans leur voyage de découverte.

Quand le général eut traversé tout le pays habité jusqu'à Chichilticale, où commence le désert, et qu'il eut vu qu'il n'y avait rien de bon, il ne put se défendre d'un sentiment de tristesse, quoiqu'on lui promît qu'il trouverait plus loin des merveilles. Personne ne les avait vues, excepté les Indiens, qui avaient accompagné le nègre, et déjà on les avait surpris plusieurs fois à mentir. Il fut surtout affligé de voir que ce Chichilticale, dont on avait tant parlé, se réduisait à une maison en ruine et sans toit; mais qui, cependant, paraissait avoir été fortifiée. On voyait bien

que cette maison, construite en terre rouge, était l'ouvrage des gens civilisés et venus de loin.

Ils partirent de cet endroit et entrèrent dans le désert. Au bout de quinze jours ils arrivèrent à huit lieues de Cibola, sur les bords d'une rivière qu'ils nommèrent Rio Vermejo, à cause de son eau trouble et rouge. On y pêche des mulets qui ressemblent à ceux d'Espagne. Ce fut là qu'on aperçut les premiers Indiens du pays; ils prirent la fuite en voyant les Espagnols, et allèrent donner l'alarme. Le lendemain, pendant la nuit, lorsqu'on n'était plus qu'à deux lieues du village, des Indiens, qui s'étaient placés dans un endroit sûr, jetèrent des cris si perçants que nos soldats en furent un peu effrayés, quoiqu'ils s'y attendissent; il y en eut même qui sellèrent leurs chevaux à l'envers, mais c'étaient des gens de nouvelle levée. Les plus aguerris montèrent à cheval et parcoururent la campagne. Les Indiens qui connaissaient le pays s'échap-

pèrent facilement, et l'on n'en put prendre aucun. Le lendemain on entra en bon ordre dans le pays habité. Cibola fut le premier village que l'on découvrit : en le voyant l'armée s'emporta en malédictions contre frère Marcos. Dieu veuille qu'il n'en ressente rien !

Cibola est construit sur un rocher : ce village est si peu considérable, qu'il y a des fermes dans la Nouvelle-Espagne qui ont meilleure apparence. Il peut contenir deux cents guerriers. Les maisons ont trois ou quatre étages ; elles sont petites, peu spacieuses et n'ont pas de cour ; une seule cour sert à tout un quartier. Les habitants de la province s'y étaient réunis. Elle est composée de sept villes ; quelques-unes sont beaucoup plus grandes et mieux fortifiées que Cibola. Ces Indiens nous attendaient donc en bon ordre à quelque distance du village. Loin d'accepter la paix, quand ils en furent requis par les interprètes, ils nous firent des gestes menaçants. On les chargea au cri de *Sant-Iago*, et

on les mit promptement en fuite. Cependant il fallait s'emparer de Cibola, ce qui n'était pas chose facile, car le chemin qui y conduisait était étroit et tortueux. Le général fut renversé d'un coup de pierre en montant à l'assaut; et il aurait été tué sans Garci-Lopez de Cardenas et Hernando d'Alvarado, qui se jetèrent devant lui et reçurent les pierres qui lui étaient destinées et qui n'étaient pas en petit nombre; mais, comme il est impossible de résister à la première furie des Espagnols, en moins d'une heure le village fut enlevé. On le trouva rempli de vivres, dont on avait le plus grand besoin, et bientôt toute la province fut forcée d'accepter la paix.

L'armée, qui était restée sous les ordres de don Tristan d'Arellano, se mit en route pour rejoindre son général. Tout le monde marchait à pied la lance sur l'épaule et portant des vivres; tous les chevaux étaient chargés. Peu à peu et avec beaucoup de fatigues on arriva dans une province que Cabeça de

Vaca avait nommée *Tierra de los Corazones* (pays des cœurs), parce qu'à son passage on lui avait offert beaucoup de cœurs d'animaux. Don Tristan se décida à fonder et à coloniser une ville qu'il nomma *S. Hieronimo de los Corazones*; mais, voyant qu'elle ne pouvait prospérer dans cette vallée, il la transporta dans un endroit que les Espagnols nommèrent Señora (*Sonora*), et c'est encore ainsi qu'on l'appelle aujourd'hui. Il descendit ensuite la rivière jusqu'à la mer, dans l'espérance d'y trouver un port et d'y rencontrer les deux vaisseaux, mais il ne les trouva pas. Don Rodrigo Maldonado, qui commandait l'expédition dirigée vers la mer, prit et amena un homme qui était si grand, que le plus haut de nos soldats ne lui arrivait qu'à la poitrine; l'on disait que sur cette côte il y avait des Indiens encore plus grands. L'armée traversa la rivière dans cet endroit et occupa la nouvelle ville de Sonora, parce qu'il y avait des vivres en abondance, et qu'on

pouvait y attendre les ordres du général.

Au milieu du mois d'octobre, les capitaines Melchior Diaz et Juan Gallego arrivèrent de Cibola ; le second se rendait à la Nouvelle-Espagne ; le premier devait rester à la nouvelle ville *de los Corazones* avec ceux qui la coloniseraient, et chercher à se mettre en communication avec les vaisseaux.

CHAPITRE X.

Comment l'armée quitte la ville de Sonora après l'avoir colonisée. — Elle parvient à Cibola. — Marche du capitaine Melchior Diaz à la recherche des vaisseaux. — Il découvre le Rio del Tizon.

Aussitôt que Melchior Diaz et Juan Gallego furent arrivés à la ville de Sonora, l'armée reçut l'ordre de se préparer à partir pour Cibola. On annonça que Melchior Diaz resterait en qualité de gouverneur de la nouvelle ville avec quatre-vingts hommes, et que Juan

Gallego retournerait à la Nouvelle-Espagne pour rendre compte au vice-roi de la découverte, en emmenant avec lui frère Marcos, qui ne se croyait pas en sûreté à Cibola; car sa relation avait été trouvée fausse en tout point. On n'avait découvert ni les puissants royaumes ni les grandes villes qu'il avait promis : l'or, les pierreries et les riches étoffes dont on avait parlé dans tous les sermons, se réduisaient à rien.

L'on choisit ensuite les quatre-vingts personnes qui devaient rester, et vers la mi-septembre le reste de l'armée se mit en marche en bon ordre, et chargé de vivres, en se dirigeant vers Cibola pour rejoindre le général. Don Tristan d'Arellano resta dans la nouvelle ville avec les gens les moins hardis; et depuis cette époque il y eut constamment des désordres et des mutineries. A peine l'armée fut-elle partie que Melchior Diaz se mit en route à la tête de vingt-cinq hommes choisis, laissant à sa place, en qualité de lieutenant,

un nommé Diégo d'Alcarraz, homme peu fait pour commander. Conduit par des guides, il se dirigea vers le sud-ouest, dans l'espérance de découvrir les côtes. Après avoir fait environ cent cinquante lieues, il arriva dans une province dont les habitants, d'une taille prodigieuse, sont nus, et habitent de grandes cabanes de paille construites sous terre. On ne voyait que le toit de paille qui s'élevait au-dessus du sol : l'entrée était d'un côté et la sortie de l'autre. Plus de cent personnes, jeunes ou vieilles, couchaient dans chaque cabane. Ces Indiens peuvent porter sur leur tête trois ou quatre quintaux; un d'entre eux chargea ainsi une pièce de bois que six Espagnols n'avaient pu remuer, et il la porta très-facilement pour la mettre dans le feu. Ils mangent des pains de maïs cuits sous la cendre, aussi gros que les gros pains de Castille. Quand ils voyagent pendant les grands froids, d'une main ils portent un tison qui leur sert pour ré-

chauffer l'autre et tout le corps; de temps en temps ils le changent de main. Cet usage a fait donner le nòm de *Rio del Tizon* à une grande rivière qui arrose le pays. Elle a deux lieues de large à son embouchure, quoiqu'elle n'en ait guère qu'une demie dans cet endroit. Le capitaine apprit qu'on avait vu les vaisseaux à trois journées de là, du côté de la mer. Quand il fut arrivé à l'endroit qu'on lui avait indiqué, et qui était sur le bord du fleuve à plus de quinze lieues de son embouchure, il trouva un arbre sur lequel était écrit : Alarcon est venu jusqu'ici, il y a des lettres au pied de cet arbre. Ils creusèrent la terre et trouvèrent les lettres qui leur apprirent qu'Alarcon, après avoir attendu dans cet endroit pendant un certain temps, était retourné à la Nouvelle-Espagne, et qu'il n'avait pu aller plus avant, parce que cette mer était un golfe; qu'elle tournait autour de l'île du Marquis, qu'on avait appelée l'île de Californie; et que la Californie n'était pas une

île, mais une pointe de terre qui formait ce golfe.

Le capitaine, voyant cela, se mit à suivre le bord de la rivière en remontant, dans l'espérance de trouver un gué qui lui permît de la traverser, et de continuer ainsi sa route le long de la côte. Après cinq ou six journées de marche, les Espagnols crurent qu'ils pourraient traverser sur des radeaux; ils appelèrent donc un grand nombre de naturels du pays. Ces Indiens avaient l'intention d'attaquer les Espagnols, et ne cherchaient qu'une occasion favorable. Voyant que les nôtres voulaient traverser, ils s'occupèrent avec toute l'ardeur possible à construire les radeaux, espérant les vaincre sur l'eau et les noyer, ou du moins en avoir bon marché quand ils seraient séparés, et ne pourraient se secourir les uns les autres.

Pendant qu'on travaillait aux radeaux, un soldat, qui avait été se promener, aperçut une multitude de gens armés qui traversaient un

bois, et qui avaient l'air d'attendre le passage des Espagnols. Il en donna avis, et l'on enferma secrètement un Indien pour en tirer la vérité. Cet homme, ayant été appliqué à la torture, découvrit que les naturels avaient résolu de profiter du moment où les Espagnols traverseraient la rivière pour les attaquer. Pendant qu'une partie serait sur l'eau et le reste partagé sur les deux rives, les Indiens des radeaux devaient noyer ceux qui seraient restés avec eux, tandis que les autres chargeraient les Espagnols sur les deux rives. Ce plan leur aurait certainement réussi s'ils avaient été aussi prudents et aussi adroits qu'ils étaient forts et robustes.

Dès que le général fut instruit du complot, il ordonna de noyer secrètement l'Indien qui avait conseillé cette trahison, en ayant soin d'attacher un poids au cadavre, afin que les naturels ne se doutassent pas qu'ils étaient découverts. Cependant, le lendemain ils s'aperçurent que les Espagnols se défiaient d'eux,

alors ils les attaquèrent en leur lançant une grêle de flèches ; mais comme les chevaux les atteignaient facilement, que les lances leur faisaient de profondes blessures, et que nos arquebusiers tiraient juste, ils prirent bientôt la fuite, se réfugièrent dans les bois, et en peu d'instants on n'en vit plus un seul. L'on commença alors le passage avec toutes les précautions possibles. Des Indiens alliés manœuvraient les radeaux, et les Espagnols formaient l'arrière-garde. On eut soin de faire traverser les chevaux en même temps.

Je laisserai les Espagnols occupés au passage de cette rivière pour raconter ce qui arriva à l'armée qui marchait sur Cibola. Elle s'avançait en bon ordre, et comme le général avait laissé tous les pays en paix, les Indiens que l'on rencontrait étaient joyeux, obéissants et sans crainte. Dans une province, nommée Nacapan, on trouva une quantité de *tunas* ou figues d'Inde, dont les habitants font beaucoup de conserves. Ils en donnèrent en abon-

dance aux Espagnols, mais après que nos soldats en eurent mangé, ils furent saisis d'un si grand mal de tête et d'une fièvre si ardente, que si les Indiens avaient voulu ils auraient pu les massacrer facilement. Cette indisposition dura vingt-quatre heures.

L'armée arriva ensuite à Chichilticale. Près de là, les sentinelles espagnoles virent passer un troupeau de moutons, et moi-même je les ai vus et suivis : ils étaient très-grands, avaient les cornes et le poil très-longs. Lorsqu'ils veulent courir, ils penchent la tête en arrière, de sorte qu'ils ont les cornes couchées le long du dos. Ils courent si vite, que nous ne pûmes les atteindre, et nous fûmes obligés de les laisser aller.

Après avoir marché trois jours dans le désert, nous trouvâmes, sur le bord d'une rivière qui coule dans un profond ravin, une grande corne que le général avait vue, et qu'il avait laissée là pour que l'armée la vît aussi.

Elle avait une brasse et demie de long; la base était grosse comme la cuisse ; elle ressemblait pour la forme à une corne de bouc; c'était une chose très-curieuse.

Arrivés à une journée environ du village de Cibola, nous fûmes saisis par un ouragan très-froid, suivi d'une forte neige, ce qui fit beaucoup souffrir les Indiens de charge. Heureusement l'on trouva quelques rochers, sous lesquels on parvint à se mettre à l'abri ; mais la nuit était fort avancée. Les Indiens furent très-exposés dans cette occasion; la plupart étant des contrées chaudes souffrirent prodigieusement du froid. Le lendemain on eut toutes les peines du monde à les ranimer; il fallut les faire monter à cheval tandis que nos soldats marchaient à pied.

L'armée parvint ainsi à Cibola où le général qui l'attendait, avait fait préparer des quartiers. Toutes les troupes de l'expédition fu-

rent donc de nouveau réunies, à l'exception de quelques capitaines qu'on avait envoyés à la découverte avec un petit nombre de soldats.

CHAPITRE XI.

—

Don Pédro de Tobar découvre Tusayan ou Tutaliaco. — Don Garci-Lopez de Cardenas visite la rivière del Tizon.

Pendant que tout ce que je viens de raconter se passait, le général Vasquez Coronado, qui avait pacifié Cibola, chercha à tirer des habitants des renseignements sur les provinces environnantes. Il leur ordonna de prévenir leurs voisins et leurs alliés que des chrétiens

étaient arrivés, qu'ils ne demandaient qu'à être leurs alliés, et qu'on leur enseignât un bon pays pour s'établir. Il les chargea de les engager à venir les voir et à trafiquer avec eux. Les Indiens firent donc savoir cette nouvelle à toutes les peuplades avec lesquelles ils étaient en relation. Ils apprirent aux Espagnols, qu'il existait une province où il y avait sept villes pareilles à la leur. Mais ils ne s'accordèrent pas tous sur ce point, car ils n'avaient pas de rapport avec cette province. Elle se nomme Tusayan; elle est à vingt-cinq lieues de Cibola; les maisons ont plusieurs étages, et les habitants sont très-vaillants pour des Indiens.

Le général y envoya don Pédro de Tobar avec dix-sept cavaliers, trois ou quatre fantassins et frère Juan de Padilla, moine franciscain qui avait été soldat dans sa jeunesse. Ils entrèrent si secrètement dans cette province, que personne ne les aperçut, ce qui leur fut d'autant plus facile qu'il n'y avait

pas de maison d'une province à l'autre, et que les Indiens ne sortaient de leur village que pour aller à leurs champs, surtout à cette époque. Le bruit s'était répandu que Cibola avait été pris par une nation très-féroce, qui montait des animaux qui dévoraient les hommes; et, comme ils n'avaient aucune connaissance des chevaux, cette nouvelle leur causait le plus grand étonnement.

Les nôtres, étant arrivés à l'approche de la nuit, traversèrent des champs cultivés sans être aperçus, et s'approchèrent même si près du village, qu'ils purent entendre les Indiens parler dans leurs maisons; mais le lendemain matin ils furent découverts par les naturels, qui s'avancèrent contre eux en bon ordre, armés de flèches, de massues et de boucliers. Ils laissèrent les interprètes leur parler et leur faire les sommations ordinaires, car ce sont des gens très-sensés; mais ils tracèrent une raie sur le sol et ne voulurent pas permettre aux nôtres de la

passer et d'approcher de leur village. Cependant un Espagnol l'ayant franchie, un Indien en fut si irrité, qu'il frappa de sa massue le frein de son cheval.

Frère Juan, fatigué de voir que l'on perdait son temps avec eux, dit au capitaine : En vérité, je ne sais pas pourquoi nous sommes venus ici. Les Espagnols, l'ayant entendu, chargèrent les Indiens tellement à l'improviste, qu'ils en tuèrent un grand nombre. Le reste se débanda et prit la fuite vers le village; mais il y en eut beaucoup qui n'eurent pas le temps d'y arriver. Ils revinrent aussitôt en suppliants et chargés de cadeaux; alors le commandant rappela tout son monde, et défendit de leur faire aucun mal. Il chercha ensuite un endroit convenable près du village pour y établir son camp, et l'on mit pied à terre quand on vit arriver les Indiens qui venaient demander la paix. Ceux-ci dirent au capitaine qu'ils venaient se soumettre au nom de toute la province, sollici-

ter son alliance, et qu'ils le priaient d'accepter le présent qu'ils lui offraient. Ce présent consistait en quelques étoffes de coton, mais en petite quantité, car on n'en trouve pas dans le pays. Ils lui offrirent aussi des cuirs tannés, de la farine, des pommes de pin, du maïs, des poules du pays, et quelques turquoises. Tous les Indiens se rassemblèrent pendant la journée, vinrent se soumettre, et nous livrer leurs villages, dans lesquels les Espagnols entrèrent pour acheter, vendre et échanger.

Ces Indiens sont gouvernés, comme ceux de Cibola, par un conseil de vieillards. Ils ont des gouverneurs et des capitaines. Ceux-ci donnèrent connaissance aux Espagnols d'une grande rivière, et ajoutèrent qu'en la descendant pendant quelques journées on trouvait des nations d'une taille très-élevée.

Comme don Pédro de Tobar avait rempli sa mission, il revint sur ses pas et rendit compte au général de ce qu'il avait vu. Celui-ci fit partir sur-le-champ don Garci-Lopez de

Cardenas et douze autres personnes pour aller visiter cette rivière ; cet officier fut très-bien reçu et parfaitement traité par les Indiens de Tusayan, qui lui donnèrent des guides pour continuer sa route. Nos soldats partirent chargés de vivres, les Indiens les ayant avertis qu'il fallait traverser un désert de vingt journées de long avant d'entrer dans un pays habité.

Après ces vingt journées de marche ils arrivèrent en effet à cette rivière, dont les bords sont tellement élevés qu'ils croyaient être à trois ou quatre lieues en l'air. Le pays est couvert de pins bas et rabougris ; il est exposé au nord, et le froid y est si violent, que, quoique l'on fût en été, on pouvait à peine le supporter. Les Espagnols marchèrent pendant trois jours le long de ces montagnes, espérant toujours trouver une descente pour arriver à la rivière qui, d'en haut, ne paraissait pas avoir plus d'une brasse de large, et qui, selon les Indiens, avait plus d'une demi-lieue; mais il fut impossible de s'y rendre. Étant par-

venus deux ou trois jours après dans un endroit où la descente leur parut plus facile, le capitaine Melgosa, Juan Galeras et un soldat qui étaient les plus légers de la bande, résolurent de faire une tentative. Ils descendirent jusqu'à ce que ceux qui étaient restés en haut les eusssent perdus de vue. Ils revinrent vers les quatre heures du soir, disant qu'ils avaient trouvé tant de difficultés, qu'ils n'avaient pu arriver jusqu'en bas; car ce qui d'en haut semblait facile, ne l'était pas du tout quand on approchait. Ils ajoutèrent qu'ils étaient parvenus à environ un tiers de la descente, et que de là, la rivière paraissait déjà très-grande, ce qui confirmait ce que les Indiens avaient dit. Ils assurèrent que quelques rochers que l'on voyait d'en haut, et qui paraissaient à peine de la hauteur d'un homme étaient plus hauts que la tour de la cathédrale de Séville.

Les Espagnols cessèrent de suivre les rochers qui bordent la rivière, parce qu'on y

manquait d'eau. Jusque-là ils avaient été obligés chaque soir de s'avancer une lieue ou deux dans l'intérieur pour en trouver. Quand ils eurent marché pendant trois ou quatre jours, les guides leur déclarèrent qu'il était impossible d'aller plus loin, qu'on ne trouverait pas d'eau de quatre jours; que quand les Indiens passaient cette route, ils emmenaient avec eux des femmes chargées de calebasses remplies d'eau, et qu'ils en enterraient une partie pour les retrouver au retour; que d'ailleurs ils parcouraient en un jour autant de chemin que les Espagnols en deux.

Cette rivière était celle del Tizon. On arriva beaucoup plus près de sa source que de l'endroit où Melchior Diaz et ses gens l'avaient traversée, et l'on sut plus tard que les Indiens dont on avait parlé étaient de la même nation que ceux que Diaz avait vus. Les Espagnols revinrent donc sur leurs pas, et cette expédition n'eut pas d'autre résultat.

Pendant la marche, ils arrivèrent à une

cascade qui tombait d'un rocher. Les guides dirent que les cristaux blancs qui pendaient à l'entour étaient du sel. On en recueillit une quantité que l'on emporta, et qu'on distribua à Cibola, où l'on rendit compte par écrit au général de tout ce que l'on avait vu. Garci-Lopez avait emmené avec lui un certain Pédro de Sotomayor, qui était chroniqueur de l'expédition. Tous les villages de cette province sont restés nos alliés, mais on ne les a pas visités depuis, et l'on n'a tenté aucune découverte de ce côté.

CHAPITRE XII.

Des habitants de Cicuyé viennent à Cibola visiter les chrétiens. — Hernando d'Alvarado va voir les bisons.

Pendant que l'on faisait ces découvertes, on vit arriver à Cibola quelques Indiens d'un village situé à soixante-dix lieues vers l'orient, dans une province que l'on nomme Cicuyé. Ils avaient parmi eux un cacique que les Espagnols surnommèrent Bigotes (*mous-*

taches), parce qu'il les avait très-longues. C'était un jeune homme, grand, bien fait, et qui paraissait robuste. Il dit au général que d'après ce qu'on leur avait rapporté des Espagnols, ils venaient offrir leurs services et leur amitié, et qu'ils priaient de les traiter en alliés si l'on allait dans leur pays. Ils lui offrirent en présent des cuirs tannés, des boucliers et des casques. Le général les reçut fort bien, et leur donna des colliers de verroterie et des grelots, ce qui était pour eux des choses précieuses, et qu'ils n'avaient jamais vues. Ils fournirent des renseignements sur les vaches de leur pays. On sut que c'étaient des vaches, parce qu'un de ces Indiens en avait une peinte sur le corps. On ne l'aurait jamais deviné en voyant les peaux de ces animaux, car elles étaient couvertes d'un poil laineux et frisé qui ressemblait à de la laine (1).

Le général ordonna au capitaine Hernando

(1) Il est ici question des bisons, que l'auteur nomme toujours *vacas*. Je me servirai dorénavant du mot de bison.

d'Alvarado, de prendre vingt hommes avec lui, d'accompagner ces Indiens, et d'être de retóur dans quatre-vingts jours pour rendre compte de ce qu'il aurait vu. Alvarado partit donc avec eux. Cinq jours après ils arrivèrent à un village nommé Acuco, qui est construit sur un rocher. Les habitants qui peuvent mettre sur pied environ deux cents guerriers sont des brigands redoutés dans toute la province. Ce village était très-fort parce qu'il n'y avait qu'un seul chemin pour y arriver, il s'élevait sur un rocher taillé à pic de tous les autres côtés, et si haut, qu'une balle d'arquebuse aurait à peine pu atteindre au sommet. On ne pouvait y parvenir que par un escalier taillé de main d'homme, qui commençait au bas du rocher et conduisait jusqu'au village. Cet escalier était assez large pendant les deux cents premières marches; il y en avait ensuite cent autres beaucoup plus étroites; quand on était au haut, il restait à gravir la hauteur d'environ trois toises en posant le pied dans

des trous creusés dans le roc : on pouvait à peine y placer la pointe du pied; il fallait donc nécessairement se tenir avec les mains. Au sommet était un grand amas de grosses pierres que l'on pouvait, sans se découvrir, faire rouler sur ceux qui voudraient monter, de sorte qu'aucune armée, quelque forte qu'elle fût, n'aurait pu forcer ce passage. Il y avait en haut assez de terrain pour semer et emmagasiner une grande quantité de maïs, et des citernes pour recevoir l'eau et la neige.

Ces Indiens descendirent en armes dans la plaine et ne voulurent entendre aucune raison ; ils tracèrent des raies sur le sol et défendirent aux nôtres de les franchir. Cependant voyant qu'on se disposait à les attaquer, ils demandèrent grâce avant qu'on leur eût fait aucun mal. Ils firent la cérémonie qu'ils observent quand ils font la paix : c'est de s'approcher des chevaux, de prendre de leur sueur, de s'en frotter tout le corps, et de faire ensuite des croix avec les doigts de la main.

Leur signe d'amitié le plus certain est de croiser les deux mains, alors elle est inviolable. Ils nous donnèrent une grande quantité de volaille, du pain, des cuirs de cerfs tannés, des grains de pommes de pin, de la farine et du maïs.

A trois journées de là, Alvarado et les siens arrivèrent dans une province que l'on nomme Tiguex. Les habitants voyant que Bigotes les accompagnait, vinrent au-devant d'eux avec des démonstrations pacifiques, car c'était un homme redouté dans toute la contrée. Le capitaine expédia un messager au général pour l'inviter à venir hiverner dans ce pays, ce qui le réjouit beaucoup, puisque cela lui permettait de croire qu'il devenait meilleur.

A cinq journées de là, Alvarado arriva à Cicuyé, village très-fortifié, et dont les maisons ont quatre étages. Les habitants vinrent au devant de lui, le reçurent avec de grandes démonstrations d'allégresse, et l'accompagnèrent jusqu'au village, au son de leur

tambour et de flûtes, semblables à des fifres, et dont ils se servent souvent. Ils lui firent présent d'une grande quantité d'étoffes et de turquoises qui sont communes dans cette province. Les Espagnols se reposèrent quelques jours dans cet endroit, et prirent des renseignements d'un Indien esclave, natif du pays, situé du côté de la Floride, dont Fernando de Soto a nouvellement exploré l'intérieur. Cet homme parla de certaines grandes villes tout autrement qu'il n'aurait dû le faire. Hernando d'Alvarado le prit pour le guider dans la province des bisons. Il fit une si belle description des richesses d'or et d'argent qu'il y avait dans son pays, qu'on ne se soucia plus de voir les bisons, et que dès qu'ils en eurent aperçu quelques-uns, ils retournèrent sur leurs pas pour donner les nouvelles au général. Ils nommèrent cet Indien *el Turco* (le Turc), parce qu'il ressemblait aux gens de cette nation.

Pendant ce temps, le général avait envoyé

don Garci-Lopez de Cardenas à Tiguex pour y préparer ses quartiers. Il comptait y faire hiverner l'armée qui arrivait de Sonora. Quand Alvarado fut revenu à Tiguex, à son retour de Cicuyé, il ne crut pas nécessaire de passer plus avant. Comme il fallait que les naturels fissent place aux Espagnols, on les força d'abandonner le village, et d'aller vivre chez leurs amis sans leur laisser emporter autre chose que leurs vêtements. L'on entendit parler dans cet endroit d'un grand nombre de villages situés vers le nord. Je crois qu'il aurait bien mieux valu suivre cette route que celle qu'indiqua le Turc qui fut la cause du mauvais succès de l'expédition.

CHAPITRE XIII.

—

Le général, suivi de peu de monde, prend la route de Tutahaco, et laisse à don Tristan le soin de conduire l'armée à Tiguex.

Tout ce que je viens de rapporter s'était déjà passé quand don Tristan, qui avait quitté Sonora, arriva à Cibola. Aussitôt le général, à qui on avait donné des renseignements sur une province composée de huit villes, prit trente hommes les mieux portants et partit

pour la visiter. Il suivit la route de Tiguex, précédé de bons guides qu'il s'était procurés. Il ordonna à don Tristan d'Arellano de laisser reposer l'armée pendant vingt jours, et de prendre directement la route de Tiguex. Pendant que le général était en route, il lui arriva une fois que la troupe qui l'accompagnait resta deux jours et demi sans boire. Ils ne trouvèrent de l'eau que le troisième jour, dans une chaîne de montagne couverte de neige, où ils se rendirent pour cela. Ce fut surtout pénible pour les chevaux et pour les Indiens de charge qui souffraient déjà beaucoup du froid. Huit jours après ils arrivèrent à Tutahaco. Ils apprirent qu'en descendant la rivière ils trouveraient encore d'autres villages. Les naturels vinrent au-devant d'eux pacifiquement. Ces villages sont construits en terre comme Tiguex, et les habitants sont vêtus de même. Le général remonta ensuite la rivière et visita toute la province jusqu'à ce qu'il fût arrivé à Tiguex. Il y trouva Her-

nando d'Alvarado avec le Turc, et ne fut pas peu satisfait des bonnes nouvelles qu'ils lui donnèrent. Cet Indien lui raconta qu'il y avait dans son pays une rivière de deux lieues de large, et dans laquelle on trouvait des poissons grands comme des chevaux, des canots qui pouvaient porter vingt rameurs de chaque côté, et qui allaient aussi à voile; que les seigneurs s'asseyaient sur la poupe sous un dais, et qu'il y avait à la proue un grand aigle d'or. Il ajouta que le souverain de ce pays faisait la sieste sous un grand arbre aux branches duquel on avait suspendu des sonnettes d'or que le vent faisait résonner en les agitant. Il dit aussi que les vases les plus communs étaient d'argent ciselé, que les jattes, les plats et les écuelles étaient d'or. Il nommait l'or *Acochis*. On le crut parce qu'il parlait avec beaucoup d'assurance, et parce que, quand on lui montrait des bijoux de cuivre, il les sentait et disait que ce n'était pas de l'or. Il connaissait très-bien l'or et l'argent,

et ne faisait aucun cas des autres métaux.

Le général renvoya Hernando d'Alvarado à Cicuyé, pour réclamer des bracelets d'or que le Turc prétendait qu'on lui avait enlevés lorsqu'il avait été fait prisonnier. Quand Alvarado y arriva, les habitants le reçurent en ami comme la première fois; mais ils dirent positivement qu'ils n'avaient aucune connaissance des bracelets, et ils lui assurèrent que le Turc était un menteur qui le trompait. Alvarado voyant qu'il n'avait pas d'autre moyen, attira sous sa tente le chef Bigotes et le cacique et les fit enchaîner. Les habitants reprochèrent au capitaine d'être un homme sans foi et sans amitié, et lui lancèrent une grêle de flèches. Alvarado conduisit ses prisonniers à Tiguex, où le général les retint plus de six mois. Cette affaire commença à discréditer entièrement nos assurances de paix, comme on le verra plus bas.

CHAPITRE XIV.

—

L'armée part de Cibola pour se rendre à Tiguex. — Ce qui arrive en route. — Effet de la neige.

Nous avons déjà dit que le général en quittant Cibola, avait ordonné à don Tristan d'Arellano de le suivre vingt jours après son départ. Cet officier, voyant les soldats bien reposés, bien pourvus de vivres, et qui ne demandaient pas mieux que de suivre leur

général, prit avec tout son monde la route de Tiguex. Le premier jour ils allèrent loger dans un village, le plus beau, le meilleur et le plus grand de la province. On y trouva des maisons de sept étages, ce que l'on ne voit que là; elles appartiennent à des particuliers, et servent de forteresse. Elles s'élèvent tellement au-dessus des autres, qu'elles ont l'air de tours. Il y a des embrasures et des meurtrières pour lancer des flèches et défendre la place. Comme ces villages n'ont pas de rues, que tous les toits sont de niveau, et communs à tous les habitants, il faut d'abord s'emparer de ces grandes maisons qui servent de défense. Dans cet endroit il commença à neiger, et nos soldats se réfugièrent sous les auvents (*alaves*) du village, qui s'avancent comme des balcons, soutenus par des piliers en bois: on y monte par des escaliers extérieurs; c'est là l'entrée des maisons, car il n'y a pas de portes dans le bas.

L'armée se remit en marche quand la neige eut cessé de tomber. C'était au commencement de décembre; pendant dix jours que l'on fut en route, il neigea régulièrement tous les soirs, et presque toutes les nuits, de sorte que pour camper il fallait enlever chaque soir plus d'une coudée de neige. Il était impossible de voir le chemin, mais les guides l'indiquaient, car ils connaissaient bien le pays.

Comme on y trouve des sapins et des pins en abondance, on allumait de grands feux, de sorte que la chaleur et la fumée faisaient fondre la neige à une ou deux brasses à l'entour. Elle était si gelée que, quoiqu'il y en eût souvent une demi-toise sur les bagages, elle ne les mouillait pas; elle tombait en les secouant, et ils restaient parfaitement secs. La neige tombait si fort pendant la nuit, qu'elle couvrait entièrement les bagages et les soldats endormis, et celui qui serait entré à l'improviste dans le camp n'au-

rait vu que des tas de neige et des chevaux. Cependant on pouvait la supporter, quoiqu'il y en eût trois pieds de haut, et elle réchauffait plutôt ceux sur qui elle tombait.

L'armée passa près du grand rocher d'Acuco; comme on était en paix avec les habitants elle en fut très-bien reçue. Ils donnèrent à nos soldats beaucoup de vivres et de poules. Ces Indiens sont peu nombreux ainsi que je l'ai dit.

Beaucoup d'Espagnols se rendirent sur le rocher pour le voir; ils ne purent gravir le haut de la montée qu'avec beaucoup de peine n'y étant pas accoutumés; mais les habitants et les femmes montent et descendent avec la plus grande facilité, même lorsqu'ils sont chargés de vivres ou d'eau : c'est à peine s'ils y mettent les mains, tandis que les nôtres étaient obligés de faire passer leurs armes de main en main.

L'armée se rendit ensuite à Tiguex, où elle fut bien reçue et bien logée. Les bonnes

nouvelles données par le Turc firent oublier les fatigues passées; bien qu'à notre arrivée nous trouvâmes toute la province en pleine révolte, et ce n'était pas sans raison, car la veille les nôtres avaient brûlé un village.

CHAPITRE XV.

Les Indiens de Tiguex se soulèvent. — On les châtie sans qu'ils soient coupables.

On a dit que le général étant arrivé à Tiguex, trouva dans ce village don Garci-Lopez de Cardenas avec Hernando d'Alvarado, qu'il les renvoya à Cicuyé, et que le chef Bigotes et le cacique du village, qui était un vieillard, furent faits prisonniers. Les Indiens de Tiguex

éprouvèrent beaucoup de mécontentement de cette conduite. Le général l'augmenta encore en exigeant une grande quantité d'étoffes pour les répartir à ses soldats.

Il fit appeler pour cela un des principaux Indiens de Tiguex qu'il connaissait très-bien, et avec lequel il s'entretenait souvent. Les nôtres le nommaient Juan Aleman, parce qu'ils trouvaient qu'il ressemblait beaucoup à un habitant de Mexico qui s'appelait ainsi. Le général s'adressa donc à lui pour lui demander trois cents pièces d'étoffes dont il avait besoin pour vêtir ses soldats. L'Indien répondit que ce n'était pas à lui, mais aux caciques qu'on devait en parler; que d'abord il fallait tenir conseil, diviser cette fourniture entre tous les villages, et s'adresser à chacun en particulier. Le général donna des ordres pour cela, et chargea quelques personnes d'en faire demande. Il y avait douze villages : pour s'y rendre on devait suivre les deux rives du fleuve. Comme si cela eût été la chose du

monde la plus simple et la plus naturelle, les nôtres sans donner aux Indiens le temps de se consulter, ni de prendre les arrangements nécessaires exigèrent qu'on leur remît tout de suite ce qu'ils demandaient pour pouvoir continuer leur route, de sorte que les naturels n'eurent d'autre ressource que d'ôter les vêtements qu'ils portaient, et de les donner pour compléter la quantité exigée. Si les soldats qui accompagnaient les collecteurs étaient mécontents du vêtement qu'on leur avait donné, et s'ils rencontraient un Indien qui en eût un meilleur, ils le forçaient à l'instant de changer avec eux, sans s'inquiéter du rang ou de la condition de celui qu'ils dépouillaient : cette conduite irrita beaucoup les indigènes.

Il arriva aussi qu'un officier espagnol, que je ne nommerai pas pour son honneur, sortit du village où l'on était logé, et se rendit à un autre situé à une lieue de là. Ayant aperçu une belle femme, il ordonna à son mari de

descendre pour tenir son cheval, et il monta à l'étage supérieur. Comme cette maison était une des entrées du village, le mari crut que l'officier allait ailleurs que chez lui. Tandis qu'il attendait en bas, il entendit du bruit, et bientôt il vit descendre l'Espagnol qui prit son cheval et partit. L'Indien monta aussitôt, et apprit que l'officier avait violé ou voulu violer sa femme. Il vint donc avec les chefs de son village se plaindre au général, et lui dire qu'un de ses soldats avait fait violence à sa femme, et tout ce qui s'était passé. Le général fit comparaître les soldats et tous ceux qui l'accompagnaient, mais l'Indien ne reconnut pas le coupable, soit qu'il eût changé d'habit, soit pour toute autre raison. Enfin il dit qu'il reconnaîtrait le cheval parce qu'il l'avait tenu. On le conduisit donc dans les écuries, et il en indiqua un en disant que c'était de son cavalier qu'il se plaignait. Celui-ci, voyant qu'on ne l'avait pas reconnu, nia le fait: peut-être aussi l'Indien se trompa-t-il;

bref, il fut obligé de s'en retourner sans avoir obtenu justice.

Le lendemain matin un de nos Indiens arriva en courant et tout effaré, nous annoncer que les naturels du pays étaient en armes, qu'ils avaient tué son camarade, et qu'ils emmenaient les chevaux. On les poursuivit jusqu'à leur village, on en reprit quelques-uns; mais on en perdit un grand nombre, et sept mules qui appartenaient au général.

Le jour suivant, don Garci-Lopez de Cardenas se rendit au village pour parler aux habitants; il les trouva barricadés avec de grandes pièces de bois. Ils jetaient de grands cris et tuaient à coups de flèches les chevaux qui fuyaient de tous côtés, comme dans une course de taureaux. On ne put leur faire aucun mal, car ils se tinrent sur la défensive et ne sortirent pas de leurs villages, qui sont très-bien fortifiés. Le général envoya aussitôt don Garci-Lopez de Cardenas, avec la plus grande partie de l'armée, mettre le

siége devant un village; c'était précisément celui où on avait fait le plus de mal, et où l'aventure de l'Indienne avait eu lieu. Il fut accompagné par plusieurs officiers qui étaient toujours restés avec le général, entre autres Juan de Saldivar Barrio-Nuevo, Diego Lopez Melgosa. Ils prirent les Indiens tellement à l'improviste qu'ils parvinrent de suite au haut des maisons; mais non sans danger, car un grand nombre d'Espagnols furent blessés par les flèches qu'on leur lançait des meurtrières des maisons. Ils se maintinrent en haut pendant toute la journée, toute la nuit, et une partie du lendemain, quoiqu'ils y fussent très-exposés et obligés de tirer sans cesse sur les Indiens des coups d'arbalète et d'arquebuse. Les cavaliers tenaient la campagne et protégeaient les naturels de la Nouvelle-Espagne, qui creusaient des souterrains par lesquels on enfuma si bien les assiégés, qu'ils furent obligés de demander quartier.

Pablo Lopez Melgosa et Diego Lopez, vingt-quatre de Séville, pour répondre aux signes de paix de l'ennemi, se croisèrent les bras; aussitôt les Indiens jetèrent leurs armes et se rendirent. On les conduisit à la tente de don Garcia, qui, à ce qu'on prétend, ignorait que l'on eût traité avec eux. Il crut que ces gens venaient demander la vie; et comme le général lui avait ordonné de ne pas les épargner, il commanda qu'on réunît deux cents pieux de bois et qu'on les brûlât vifs, pour faire un exemple. Personne ne l'avertit qu'on avait traité avec eux; les soldats l'ignoraient, et ceux qui leur avaient accordé la vie se turent, ne se croyant pas engagés.

Quand les Indiens virent qu'on les attachait et qu'on se préparait à les brûler, une centaine d'entre eux, qui se trouvaient dans la tente, commencèrent à se défendre avec des pieux qu'ils arrachèrent, et tout ce qu'ils purent trouver. Nos soldats voyant cela, attaquèrent la tente l'épée à la main, frap-

pant tous ceux qui se présentèrent à eux, les poussèrent dehors, et aussitôt la cavalerie les chargea. Comme c'était dans une grande plaine, il n'en échappa qu'un petit nombre qui s'étaient cachés dans le village, et qui prirent la fuite pendant la nuit. Ils firent savoir dans tout le pays que les Espagnols violaient les traités qu'ils avaient jurés, ce qui nous fit beaucoup de tort par la suite. Aussitôt qu'on se fut emparé de ce village, il commença à neiger : alors les nôtres retournèrent à leurs quartiers ; ils y rentraient au moment où l'armée arriva de Cibola.

CHAPITRE XVI.

—

On met le siége devant Tiguex et on le prend. — Ce qui arrive pendant le siége.

J'ai déjà dit qu'au moment où l'on venait de s'emparer de ce village, il commençait à neiger ; cela continua avec tant de force, pendant deux mois, qu'il fut impossible de rien entreprendre. On envoya de tous côtés pour engager les Indiens à faire la paix, promettant

de leur pardonner et de ne leur faire aucun mal ; mais ils répondirent qu'ils ne pouvaient se fier à des gens qui ne tenaient pas leur parole ; que les Espagnols eussent à se rappeler qu'ils gardaient Bigotes prisonnier, et qu'ils avaient manqué de foi à ceux qui s'étaient rendus.

Don Garci-Lopez de Cardenas, un de ceux que l'on avait chargés de faire des sommations aux Indiens, se mit un jour en marche avec trente soldats, et se dirigea sur Tiguex, pour parler à Juan Aleman. Les Indiens se tenaient sur leur garde, ils lui crièrent donc s'il voulait parlementer de mettre pied à terre, de s'approcher et de faire éloigner ses cavaliers ; que Juan Aleman et un autre cacique se rendraient près de lui. Ces envoyés représentèrent à don Garcia que, puisqu'ils n'avaient pas d'armes, il devait aussi quitter les siennes. Il y consentit, malgré les instances de ses compagnons, car il avait le plus grand désir d'amener ces Indiens à conclure un traité.

Juan Aleman le prit dans ses bras comme pour l'embrasser, et au même instant deux Indiens qui l'avaient accompagné saisirent leurs casse-têtes qu'ils avaient tenus cachés, et lui en portèrent des coups si violents sur la tête qu'il tomba sans connaissance.

Heureusement pour lui deux de ses cavaliers qui ne s'étaient pas autant éloignés que les autres, s'aperçurent de cette trahison et chargèrent si promptement sur les Indiens, qu'ils arrivèrent assez à temps pour le tirer d'entre leurs mains; mais ils ne purent punir leur perfidie, car les ennemis leur lancèrent une grêle de flèches, dont l'une traversa les naseaux d'un cheval. Les autres cavaliers qui accoururent en toute hâte au secours de leur commandant furent, pour la plupart, dangereusement blessés, et tout ce qu'ils purent faire, ce fut d'arrêter l'ennemi.

Don Garci-Lopez passa ensuite à un autre village qui était situé à environ une lieue et demie de là. Presque tous les Indiens de la

province s'étaient réfugiés dans ces deux endroits. Les nôtres n'eurent pas un meilleur succès; les Indiens les reçurent en leur lançant des flèches et en poussant de grands cris. Garci-Lopez voyant cela, se replia sur Tiguex, où il avait laissé la plus grande partie de son monde.

Les Espagnols s'étant aperçus que les Indiens de ce dernier village sortaient en grand nombre pour les attaquer, firent semblant de battre en retraite, attirèrent l'ennemi dans la plaine, le chargèrent et en tuèrent quelques-uns des plus vaillants qui s'étaient avancés davantage; le reste prit la fuite et se réfugia sur les hauteurs.

Quand Garcia fut de retour au camp, et qu'il eut rendu compte au général de ce qui s'était passé, celui-ci se décida à aller mettre le siége devant Tiguex. Il fit faire des échelles, et s'avança avec son armée rangée en bon ordre. Dès qu'il fut près du village il donna le signal de l'attaque; mais comme

les ennemis avaient eu le temps de faire leurs préparatifs; ils roulèrent tant de pierres sur les Espagnols qu'ils en renversèrent un grand nombre. Leurs flèches nous blessèrent plus de vingt hommes; et quelques-uns en moururent ayant été mal soignés, car nous n'avions qu'un mauvais chirurgien.

Le siége dura cinquante jours, pendant lesquels on livra plusieurs assauts. Les ennemis souffrirent beaucoup du manque d'eau: ils creusèrent un puits très-profond dans l'intérieur du village sans pouvoir en trouver; et même le terrain s'étant éboulé pendant qu'on y travaillait, trente personnes furent ensevelies sous les décombres.

Plus de deux cents assiégés périrent dans diverses attaques; mais un jour que le combat était très-acharné, ils nous tuèrent Francisco de Pobares, bon gentilhomme, et Francisco d'Obando, capitaine, qui avait été mestre de camp en l'absence de Garci-Lopez de Cardenas. Pendant les expéditions dont j'ai parlé,

les Indiens parvinrent à s'emparer de ce dernier, et l'emmenèrent vivant dans leur village, ce qui nous fit le plus grand chagrin, car c'était un homme distingué qui, par sa vertu et son affabilité, s'était fait aimer de tout le monde.

Avant la prise du village, les assiégés demandèrent un jour à parlementer, et nous dirent que, sachant que nous ne faisions pas de mal aux femmes, ni aux enfants, ils voulaient les faire sortir du village parce qu'ils consommaient leur eau. On profita de cette occasion pour leur proposer de nouveau la paix; mais ils la refusèrent, disant qu'on ne leur tiendrait pas parole.

Environ cent personnes, femmes et enfants, sortirent du village; les autres voulurent y rester. Don Garci-Lopez s'était avancé sans casque près des murailles, et recevait les enfants dans ses bras. Il mit à profit cette circonstance pour engager les assiégés à déposer les armes et leur fit de grandes pro-

messes ; mais ceux-ci lui dirent plusieurs fois de s'éloigner. Comme il ne le faisait pas, un Indien banda son arc, le menaça de tirer, et lui fit signe de remettre son casque. Don Garci-Lopez ne bougea pas, espérant qu'il n'oserait pas le faire. L'Indien voyant cela, lança sa flèche si juste qu'il la planta entre les deux jambes du cheval de cet officier, et lui en montrant une seconde, il déclara qu'il l'ajusterait sérieusement s'il ne quittait pas la place. Don Garci-Lopez mit alors son casque, et alla au petit pas rejoindre les autres cavaliers sans qu'on lui fît le moindre mal. A peine les Indiens l'eurent-ils vu en sûreté, qu'ils commencèrent à pousser de grands cris et à lancer une grêle de flèches. Le général ne voulut pas qu'on attaquât ce jour-là, espérant qu'ils se décideraient à mettre bas les armes; mais ils ne voulurent jamais le faire.

Quinze jours après ils prirent le parti d'abandonner le village pendant la nuit : ils se mirent donc en route : les femmes marchaient

au milieu d'eux. Quand ils furent arrivés à un endroit où campait don Rodrigo Maldonado, les sentinelles donnèrent l'alarme; aussitôt les Indiens se voyant découverts, attaquèrent bravement les nôtres, tuèrent un Espagnol, un cheval, et blessèrent plusieurs soldats. Les chrétiens ne tardèrent pas à les mettre en déroute; ils en tuèrent un grand nombre, précipitèrent le reste dans la rivière qui était très-froide et très-rapide; et, comme l'armée fut bientôt sous les armes, il n'en échappa que bien peu. Nos soldats ayant traversé la rivière trouvèrent un grand nombre de blessés que le froid avait fait tomber engourdis dans les champs; on les soigna, et ils furent réduits en esclavage.

C'est ainsi que finit le siége; le village fut pris, cependant quelques Indiens se retirèrent dans un des faubourgs où ils tinrent encore quelques jours.

Sur ces entrefaites, don Diégo de Quevara et don Juan de Saldibar s'étaient emparés de

l'autre village. Un jour qu'il était en embuscade pour surprendre quelques Indiens qui avaient l'habitude de sortir tous les matins en faisant mine d'attaquer notre camp, les espions vinrent l'avertir qu'ils voyaient beaucoup de monde quitter le village et se diriger vers l'intérieur du pays. Les nôtres se mirent aussitôt en marche, les atteignirent, les chargèrent, et en tuèrent un grand nombre. On fit partir du camp d'autres soldats, qui s'emparèrent du village, le pillèrent, et firent prisonniers tous ceux qui s'y trouvaient, c'est-à-dire une centaine de femmes et d'enfants.

Ce siége fut terminé à la fin de 1542. Il s'était passé à cette époque d'autres événements dont je n'ai pas parlé dans la crainte de couper le fil de ma narration, mais que je vais raconter, car il est nécessaire de les connaître pour comprendre la suite de cette histoire.

CHAPITRE XVII.

Il arrive au camp des messagers de la vallée de Sonora. — Le capitaine Melchior Diaz meurt dans l'expédition de la rivière del Tizon.

Nous avons vu comment le capitaine Melchior Diaz avait traversé, sur des radeaux, la rivière del Tizon, pour continuer la découverte de la côte. Au moment où l'on venait de terminer le siége, il arriva au camp des messagers de San-Hieronimo, avec des lettres de

Diego d'Alarcon, qui commandait dans cette ville en l'absence de Melchior Diaz. Il annonçait la mort de ce dernier, et disait que ses compagnons étaient revenus sans avoir rien trouvé de ce qu'ils cherchaient; les faits s'étaient passés de la manière suivante :

Quand ils eurent traversé la rivière del Tizon, ils continuèrent à suivre la côte qui, dans cet endroit, tourne vers le sud-est; car ce golfe entre dans les terres en s'avançant droit vers le nord, et le fleuve se jette précisément au fond, en courant du nord au sud.

Ils continuèrent leur route, et parvinrent dans un endroit couvert d'une cendre si chaude, qu'il était impossible d'y marcher; car autant aurait valu s'aller noyer dans la mer. La terre tremblait comme un tambour, ce qui faisait supposer l'existence de lacs souterrains, et la cendre bouillonnait dans quelques endroits d'une manière vraiment infernale. Les Espagnols voyant cette route si dan-

gereuse, et que l'on y manquerait complétement d'eau, se décidèrent à en prendre une autre.

Un jour un levrier, qui appartenait à un soldat, ayant attaqué des moutons que les Espagnols conduisaient avec eux, pour avoir des vivres en cas de besoin, le capitaine Diaz, pour chasser cet animal, lui jeta sa lance, qui s'enfonça en terre la pointe en haut, et n'ayant pu arrêter assez à temps son cheval qui était lancé au galop, il se perça la cuisse de part en part, et se rompit la vessie. Les soldats se décidèrent alors à retourner sur leurs pas, conduisant avec eux leur chef blessé. Les Indiens, qui étaient toujours en rébellion, ne cessèrent de les attaquer. Le capitaine vécut environ vingt jours, pendant lesquels on eut toutes les peines du monde à le transporter. Quand il fut mort, toute sa troupe revint en bon ordre et sans perdre un seul homme, après avoir traversé les endroits les plus dangereux. Alcarras étant

arrivé à Sonora, fit partir des messagers pour rendre compte de tout au général, et l'avertir que les soldats commençaient à se mutiner; qu'il en avait condamné deux à être pendus, mais que les coupables avaient trouvé moyen de s'échapper de prison.

Aussitôt que le général eut reçu cette nouvelle, il expédia D. Pedro de Tobar pour cette ville, afin qu'il en fît partir les plus mutins, et qu'il escortât en même temps des messagers qu'il envoyait au vice-roi de la Nouvelle-Espagne, dans l'intention de lui rendre compte de ce qu'on avait déjà fait et des bonnes nouvelles données par le Turc.

D. Pedro de Tobar, en y arrivant, apprit qu'un soldat venait de mourir d'une flèche empoisonnée, quoiqu'il n'eût qu'une blessure fort légère à la main; et que plusieurs Espagnols qui s'étaient avancés contre les naturels avaient été très-maltraités. Tobar envoya alors D. Diego d'Alcarras, avec ordre de s'emparer des principaux caciques d'un dis-

trict que l'on nommait *valle de los Vellacos* (la vallée des Coquins); et qui est situé dans les montagnes. Dès qu'Alcarras les eut pris, il crut devoir leur rendre la liberté contre une rançon en fil, en étoffes et autres denrées dont les soldats avaient le plus pressant besoin. Aussitôt que les Indiens se virent libres, ils prirent les armes et l'attaquèrent. Comme ils étaient en grand nombre, et qu'ils avaient des flèches empoisonnées, ils tuèrent plusieurs Espagnols et en blessèrent mortellement beaucoup d'autres. Si les nôtres n'avaient pas eu avec eux des Indiens *corazones* (1), leurs alliés, ils s'en seraient encore plus mal tirés. Ils regagnèrent enfin la ville, en laissant dix-sept hommes sur le champ de bataille; car le poison était si fort, qu'à la plus petite blessure on mourait furieux : les chairs pourrissaient sur-le-champ en répandant une odeur pestilentielle. Pedro de Tobar, pensant qu'on ne serait

(1) C'est-à-dire du pays des Cœurs, *tierra de los corazones*.

pas en sûreté dans cette ville, la transporta à quarante lieues plus loin, du côté de Cibola, dans la vallée de Suya, où nous le laisserons, pour raconter ce qui arriva au général et à son armée après avoir quitté Tiguex.

CHAPITRE XVIII.

Efforts du général pour laisser tout le pays pacifié avant d'aller à la découverte de Quivira, où commençaient les grandes richesses, d'après les rapports du Turc.

PENDANT le siége de Tiguex, le général voulut aller à Cicuyé ; il emmena avec lui le cacique, dans l'intention de lui rendre la liberté : il promit qu'en partant pour Quivira il la donnerait aussi à Bigotes, et qu'il le renverrait à son village. Les gens de Cicuyé l'ac-

cueillirent avec des démonstrations pacifiques, et il entra dans la place à la tête de quelques soldats. Quand les naturels virent leur cacique, ils le reçurent avec de grandes marques d'allégresse. Le général le rétablit dans sa dignité, examina le pays, et retourna au camp, en laissant les habitants pacifiés par l'espérance qu'on leur rendrait leur chef Bigotes.

Le siége ayant été terminé, ainsi que je l'ai raconté, le général expédia un capitaine à Chia, qui avait envoyé sa soumission. C'est un gros village très-peuplé, situé à quatre lieues à l'ouest du fleuve. On donna à garder aux habitants quatre canons de bronze qui étaient en mauvais état.

Six autres Espagnols furent à Quirix, province composée de sept villages : les habitants du premier village prirent la fuite sans oser attendre les nôtres ; mais ceux-ci les poursuivirent à bride abattue, parvinrent à les rassurer, et les firent rentrer dans leurs demeures. De là, ils envoyèrent avertir les autres habi-

tants de leurs bonnes intentions, et ils tranquillisèrent ainsi tout le pays, en attendant que la rivière fût dégelée, et que l'on pût la passer à gué. Tant que les Espagnols furent dans le pays, aucun des naturels des douze villages de la province de Tiguex ne voulut consentir à rentrer chez lui, quelques assurances qu'on leur donnât.

Le départ eut lieu aussitôt que la rivière ne fut plus gelée. Elle l'avait été pendant quatre mois si fortement, que les chevaux pouvaient traverser sur la glace. On devait d'abord aller à Quivira, où le Turc disait qu'il y avait de l'or et de l'argent, quoique en moindre quantité qu'à Arche et chez les Guaes.

Cependant plusieurs personnes commençaient à se défier du Turc : un Espagnol, nommé Cervantes, qui avait été chargé d'avoir l'œil sur lui pendant le siége, jura qu'il l'avait vu parler au démon, dans un vase plein d'eau. Il raconta que pendant qu'il tenait cet homme sous clef sans qu'il pût communiquer

avec qui que ce fût celui-ci lui avait demandé quel était le chrétien que ceux de Tiquex avaient tué, qu'il avait répondu, qu'ils n'avaient tué personne; mais que l'Indien lui avait dit: Tu mens, ils ont tué cinq chrétiens et un capitaine. Cervantes dut en convenir, car c'était la vérité, il demanda au Turc qui le lui avait dit; mais l'autre répondit: Je n'ai besoin de personne pour le savoir. Depuis lors, Cervantes l'avait épié, et il l'avait vu parler avec le démon.

Au moment où l'on allait se mettre en marche, il arriva des gens de Cibola, qui venaient visiter le général : il les reçut très-bien et les engagea à bien traiter les Espagnols, qui passeraient par leur village en revenant de Sonora avec don Pedro de Tobar. Il leur remit pour cet officier des lettres dans lesquelles il lui donnait des instructions sur la route qu'il devait suivre pour rejoindre l'armée, l'avertissant qu'il en trouverait d'autres au pied des croix que l'on aurait soin d'élever.

L'armée quitta Tiguex, le 5 mai, et prit la route de Cicuyé, qui est à vingt-cinq lieues de là; on emmena Bigotes, qui fut mis en liberté en arrivant. La population se montra fort contente et fournit des vivres en abondance. Le cacique et Bigotes donnèrent au général un jeune homme, nommé Xabe, natif de Quivira, pour qu'il fournît des renseignements sur le pays. Cet Indien assura qu'il y avait, en effet, de l'or et de l'argent, mais bien moins que le Turc le disait. L'armée se remit en marche, et l'on emmena ce jeune homme pour servir de guide.

CHAPITRE XIX.

—

L'armée part pour Quivira.

Quand l'armée quitta Cicuyé, les habitants étaient pacifiés, et paraissaient même satisfaits, et disposés à bien vivre avec les Espagnols; ceux-ci leur ayant rendu leurs caciques et Bigotes. On entra dans les montagnes, qu'il fallait traverser pour parvenir dans les

plaines, et le quatrième jour on arriva à une grande rivière très-profonde qui passe aussi près de Cicuyé, c'est pourquoi on la nomma *rio de Cicuye*. On fut obligé de s'arrêter pour construire un pont, ce qui employa encore quatre jours. L'armée traversa aussitôt qu'il fut terminé. Dix jours après, on découvrit quelques huttes habitées par des Indiens, qui vivent comme des Arabes, et que l'on nomme dans ce pays Querechos. On avait aperçu leurs traces depuis deux jours. Ces Indiens habitent sous des tentes en cuir de bizon tanné, et vivent de la chasse de ces animaux.

Loin de s'effrayer en apercevant l'armée, ils sortirent tranquillement de leurs tentes pour voir ce que c'était; ils vinrent ensuite parler aux gens de l'avant-garde, et demandèrent le chef. Notre général causa avec eux; mais comme ils avaient déjà communiqué avec le Turc qui était en avant, ils confirmèrent tout ce qu'il avait dit. Ils étaient très-intelligents, et s'exprimaient si bien par

signes, que l'on comprenait tout ce qu'ils voulaient dire comme s'ils avaient parlé, et l'on n'eut pas besoin d'interprète avec eux.

Ils nous dirent qu'en nous dirigeant du côté du soleil levant, nous trouverions une très-grande rivière, et que l'on pouvait en suivre les bords pendant quatre-vingt-dix jours sans sortir du pays habité. Ils ajoutaient que le premier village se nommait Haxa, que la rivière était large de plus d'une lieue, et qu'il y avait un nombre considérable de canots.

Les Indiens quittèrent leur camp le lendemain, en conduisant avec eux un grand troupeau de chiens qui portaient tout ce qu'ils possédaient.

Deux jours après, l'armée, qui avait constamment marché dans la même direction depuis Cicuyé, c'est-à-dire vers le nord-nord-est, rencontra de nouveau les Querechos, qui avaient déjà reconstruit leurs habitations. Il y avait dans ce canton une telle multitude de bizons, que cela paraissait une chose incroya-

ble. Les naturels nous assurèrent de nouveau que nous trouverions beaucoup de villages, en nous dirigeant du côté de l'orient.

Dans cet endroit, D. Garcia se cassa un bras, et nous perdîmes un Espagnol qui était allé à la chasse Le pays étant très-plat, il ne put retrouver la route du camp. Comme le Turc disait qu'il n'y avait plus que deux journées jusqu'à Haxa, le général fit partir D. Diego Lopez avec dix hommes armés à la légère, lui ordonnant de marcher le plus vite possible vers le levant pendant deux jours, de tâcher de découvrir ce village, et de rejoindre ensuite le gros de la troupe sans perdre de temps.

L'armée suivit le lendemain la même direction : l'on rencontra une quantité de bizons incroyable; l'avant-garde en prit beaucoup, et le reste se mit à fuir en se renversant les uns sur les autres. Ils finirent par arriver à un ravin, dans lequel il en tomba un si grand nombre qu'ils le comblèrent presque entière-

ment, et les autres leur passèrent sur le corps. La cavalerie qui les suivait s'engagea dans le ravin sans s'en apercevoir, et beaucoup de chevaux s'y précipitèrent. Trois disparurent si bien parmi les bizons, qu'on ne put les retrouver.

Comme le général attendait à chaque instant le retour de Diego Lopez, il envoya six soldats suivre une petite rivière qui était près de là; tandis que six autres la remontaient, leur recommandant de bien examiner s'ils trouveraient les traces des chevaux, à l'entrée ou à la sortie de l'eau; car il était impossible de les apercevoir ailleurs, à cause des hautes herbes qui se relèvent facilement après avoir été foulées. On finit par les découvrir; mais ce fut par hasard. Des Indiens, qui avaient été cueillir des fruits à plus d'une heure de l'endroit où l'on cherchait les chevaux, aperçurent la trace de ces animaux, les atteignirent et se hâtèrent de se rendre au camp. Ils racontèrent au général qu'ils avaient fait plus

de vingt lieues, sans voir autre chose que des bizons et le ciel.

Nous avions dans l'armée un Indien peint, nommé Sopete, natif de Quivira; il avait toujours dit que le Turc était un menteur; c'est pourquoi on se fiait à lui; mais cette fois on n'avait pas voulu le croire; les Querechos ayant rapporté la même chose que le Turc.

Le général se décida à envoyer à la découverte D. Rodrigo Maldonado avec sa compagnie. Cet officier parvint à une grande ravine semblable à celle de Coloma, et il y trouva beaucoup d'habitations d'Indiens. Cabeça de Vaca et Dorantes avaient passé par ce village. Les Indiens donnèrent à Maldonado une quantité de cuirs tannés, ainsi qu'une tente grande comme une maison, et beaucoup d'autres choses. Il leur dit de garder tout cela jusqu'à l'arrivée de l'armée. Il envoya un de ses soldats pour conduire nos troupes dans cet endroit, afin qu'elles ne s'égarassent pas, quoiqu'on eût soin de faire des signes de recon-

naissance : l'avant-garde n'y manquait jamais pour avertir l'armée de la route qu'il fallait suivre.

Quand le général fut arrivé avec l'armée, et qu'il eut vu cette énorme quantité de cuirs, il eut l'idée de les répartir entre ses soldats, et il y mit des gardes. Mais ceux-ci en ayant laissé prendre à quelques personnes, les autres, mécontentes de ce qu'on ne les partageait pas régulièrement, se jetèrent dessus, et en moins d'un quart d'heure il n'en resta plus que la place. Les Indiens tâchèrent aussi d'en sauver. Les femmes et les enfants se mirent à pleurer; car ils avaient cru que les Espagnols ne prendraient pas ces cuirs, et qu'ils se contenteraient de les bénir comme avaient fait Cabeça de Vaca et Dorantes, quand ils avaient passé par-là. On vit dans cet endroit une Indienne aussi blanche qu'une Espagnole, excepté qu'elle avait le menton peint comme une femme maure.

CHAPITRE XX.

Des grêlons énormes tombent dans le camp. — Découverte d'un autre ravin où l'armée se sépare en deux corps.

PENDANT que l'armée se reposait dans le ravin dont je viens de parler, il s'éleva un soir un violent tourbillon de vent et de grêle qui jeta dans le camp une quantité de grêlons larges comme des écuelles et même davantage. Ils tombaient aussi épais que la pluie, et dans

quelques endroits le sol en était couvert à la hauteur de deux ou trois palmes. Les chevaux rompirent leurs liens et s'échappèrent tous à l'exception de deux ou trois qui furent retenus par des nègres qui avaient pris des casques et des boucliers pour se mettre à l'abri. Le vent en enleva d'autres et les colla contre les parois du ravin; quelques-uns furent même emportés jusque dans des endroits d'où on eut bien de la peine à les descendre. Si on avait été assailli par cette tempête quand l'on était encore dans la plaine, on aurait perdu presque tous les chevaux sans qu'il eût été possible de les retrouver. Les grêlons brisèrent aussi beaucoup de tentes, faussèrent beaucoup de casques, blessèrent une quantité de chevaux, et cassèrent toute la vaisselle du camp; ce qui ne fut pas un petit embarras, car il n'y en a pas dans le pays, on n'y trouve pas même des calebasses, on n'y voit ni maïs, ni pain. Les habitants ne mangent que de la viande crue ou mal cuite, et des fruits.

Le général envoya faire une reconnaissance : on découvrit, à quatre journées de là, d'autres cabanes semblables à des bruyères (*alixares*). C'est un pays très-peuplé : l'on y trouve beaucoup de fèves, des prunes qui ressemblent à celles d'Espagne, et des treilles ; les habitations se succèdent pendant trois journées de marche ; on appelle cet endroit Cona.

Ces Indiens, qui se nommaient Teyas, accompagnèrent l'armée pendant ces trois journées ; ils emmenèrent avec eux leurs femmes, leurs enfants, et un grand nombre de chiens chargés de leurs bagages. Arrivés à Cona, ils fournirent des guides qui conduisirent nos troupes jusqu'à un grand ravin. Comme on ne permit pas à ces guides de communiquer avec le Turc, ils donnèrent des renseignements tout à fait différents : ils dirent que Quivira était vers le nord, et qu'il n'y avait pas de bonne route qui y conduisît ; alors on commença à croire ce que disait Sopete.

Le dernier ravin que l'armée avait rencon-

tré était large d'une lieue; au fond, une petite rivière arrosait une plaine couverte d'arbres, parmi lesquels il y avait des vignes, des mûriers et des rosiers (*rosales*), dont le fruit que l'on trouve en France, sert en guise de verjus; il y en avait de mûr. On y vit aussi des poules, comme à la Nouvelle-Espagne, et des prunes pareilles à celles de Castille.

Pendant cette route, nous vîmes un Indien percer un bizon de part en part d'un coup de flèche, ce qu'on aurait de la peine à faire avec une balle de mousquet. Ces Indiens sont fort intelligents; ils traitent bien leurs femmes, qui manifestent des sentiments de pudeur. Ils sont entièrement vêtus; ils ont des bottes et des brodequins de cuir tanné; les femmes portent une espèce de mante par-dessus leurs jupons, avec des manches garnies sur les épaules; le tout en cuir. Ils ont aussi des espèces de petits san-benitos ornés de glands et qui tombent jusqu'à la cuisse par-dessus les jupons.

L'armée se reposa quelque temps dans cette vallée. On avait marché trente-sept jours pour y arriver, en faisant six ou sept lieues par jour : quelqu'un était chargé de mesurer le chemin en comptant les pas. L'on trouva que depuis Tiguex jusqu'au dernier village, il y avait deux cent cinquante lieues.

Le général voyant que le Turc nous avait trompés en nous conduisant jusque-là, que les vivres commençaient à manquer, et qu'il n'y avait pas dans les environs de pays où l'on pût espérer d'en trouver, convoqua les capitaines et les enseignes en conseil de guerre, pour décider ce qu'il y avait à faire. Il fut arrêté que le général irait, avec trente cavaliers et six fantassins, à la recherche de Quivira, et que le reste de l'armée retournerait à Tiguex sous les ordres de Tristan d'Arellano. Aussitôt que cette décision fut connue des soldats, ils supplièrent leur général de ne pas les abandonner, déclarant qu'ils étaient prêts à mourir avec lui, et qu'ils ne voulaient pas

reculer. Le général refusa leurs offres; mais il promit que dans huit jours il leur ferait dire s'ils pouvaient venir le rejoindre. Il partit donc avec les guides, emmenant avec lui Sopete, et le Turc qu'on avait chargé de chaînes.

CHAPITRE XXI.

L'armée retourne à Tiguex. — Le général arrive à Quivira.

Le général quitta donc la vallée avec les guides que les Teyas lui avaient fourni. Il choisit Diego Lopez pour son mestre de camp, et il emmena les cavaliers qui lui parurent les plus braves et les mieux montés. L'armée, conservant l'espoir que le général se décide-

rait à l'emmener, dépêcha deux cavaliers pour renouveler ses supplications.

Dès les premiers jours, les guides abandonnèrent le général, et il fut obligé d'envoyer Diego Lopez en chercher d'autres à l'endroit où il avait laissé l'armée; les Teyas lui en fournirent sans difficulté.

L'armée resta quinze jours dans cet endroit, et fit un grand massacre de bizons afin de se procurer des vivres pour le retour. On calcula que dans quinze jours on en avait tué plus de cinq cents mâles, sans compter les femelles, car il y en avait un nombre incroyable. Cette chasse nous fit perdre beaucoup de soldats qui s'absentaient pendant deux ou trois jours, erraient à l'aventure dans les bois, et ne pouvaient retrouver le camp. Comme il était situé au fond d'un ravin, on avait beaucoup de peine à l'apercevoir. Tous les soirs on faisait l'appel de ceux qui manquaient, on tirait le canon, on sonnait de la trompette, et l'on allumait de grands feux; mais il y

avait des soldats qui s'éloignaient tant, que tout cela ne servait à rien. Il y en eut qui se retrouvèrent en prenant pour point de départ l'endroit où ils avaient tué un bizon, et en faisant des pointes de tous côtés, jusqu'à ce qu'ils eussent regagné le ravin; d'autres rencontrèrent des Indiens qui les ramenèrent au camp.

Comme le pays était très-plat, la seule manière de se retrouver était d'examiner le matin, en partant, de quel côté le soleil se levait, et d'attendre l'après-midi, près du gibier que l'on avait tué, pour voir de quel côté il se couchait; mais il n'y avait que les plus habiles qui fussent en état de faire ce calcul : les autres auraient dû se laisser conduire par eux.

Les guides conduisirent le général, en quarante-huit jours, à Quivira; car ils s'étaient dirigés beaucoup trop du côté de la Floride. Les habitants le reçurent trés-bien. Les nôtres ayant demandé au Turc ce qui l'avait en-

gagé à mentir, et pourquoi il les avait si mal conduits, il répondit que son pays était encore au-delà de Quivira; que les gens de Cicuyé l'avaient supplié de perdre les Espagnols dans les plaines, espérant que le manque de vivre ferait périr les chevaux, et qu'au retour il leur serait facile de tuer les hommes qui reviendraient épuisés de faim et de fatigue; qu'ils se vengeraient ainsi de tout le mal qu'ils leur avaient fait. Il finit par dire qu'il avait consenti à leur projet, parce qu'il avait cru que nous ne savions pas chasser, et que nous ne pouvions vivre que de maïs; quant à l'or, il ignorait où il y en avait. Il dit cela comme un désespéré, et parce qu'il voyait que les nôtres avaient plus de confiance en Sopete qu'en lui, et qu'il les conduisait mieux. Les Espagnols l'étranglèrent craignant qu'il ne donnât aux gens du pays quelque avis dangereux, ce qui fit le plus grand plaisir à Sopete, car l'autre le calomniait sans cesse et empêchait tout le monde de le consulter.

Les Indiens de ce pays n'avaient ni or ni argent, et ne connaissaient pas ces métaux. Le cacique portait sur la poitrine une plaque de cuivre dont il faisait le plus grand cas.

Les messagers revinrent au camp, et rapportèrent l'ordre de regagner Tiguex. L'armée quitta donc la vallée, et retourna chez les Teyas. Les Espagnols demandèrent à ces Indiens des guides pour les conduire par une route plus directe que celle qu'ils avaient suivie; ils en donnèrent très-volontiers. Cette nation étant nomade, et toujours à la poursuite du gibier, connaît parfaitement le pays. Voici comment ils guidaient l'armée : le matin ils regardaient où le soleil se levait, et ils se dirigeaient en lançant une flèche devant eux; avant d'arriver à cette flèche, ils en tiraient une autre; et, de cette manière, ils marquaient toute leur route jusqu'à l'endroit où l'on trouvait de l'eau et où l'on campait. L'armée n'employa que vingt-cinq jours à parcourir

cette route, et encore perdit-on beaucoup de temps; la première fois elle en avait mis trente-sept.

On remarqua en chemin un grand nombre de marais salés, où il y avait une quantité considérable de sel. On voyait flotter sur la surface des morceaux plus grands que des tables, et qui avaient quatre à cinq pouces d'épaisseur; mais on en trouva beaucoup d'autres au fond de l'eau et meilleurs que les premiers. Ce sel est un peu amer; il y en avait aussi de crystallisé.

On rencontre dans ces plaines une immense quantité de petits animaux semblables à des écureuils, et l'on voit beaucoup de trous qu'ils creusent dans le sol. Pendant cette marche on atteignit la rivière de Cicuyé à plus de trente lieues au-dessous de l'endroit où l'on avait contruits un pont, la première fois que l'on était passé. On la remonta jusque-là en suivant les rives, qui sont couvertes d'une plante dont le fruit ressemble au raisin muscat. Elle

a environ une toise de hauteur, la feuille est comme celle du persil. Les guides dirent que cette rivière se jette dans celle de Tiguex, à plus de vingt journées de là ; et qu'elle coule ensuite vers l'Orient. On croit qu'elle rejoint la grande rivière de l'Espiritu-Santo, que les gens d'Hernando de Soto ont découverte à la Floride.

Dans cet endroit une Indienne, qui appartenait au capitaine Juan de Saldibar, ayant reconnu son pays, s'enfuit en s'enfonçant dans le ravin : elle avait été esclave à Tiguex. Elle tomba entre les mains de quelques Espagnols de la Floride, envoyés à la découverte de ce côté ; et je leur ai entendu dire, quand ils furent arrivés à la Nouvelle-Espagne, que cette femme leur avait raconté qu'elle en avait quitté d'autres depuis neuf jours, et qu'elle leur nomma plusieurs officiers. D'où l'on doit conclure que nous nous approchâmes beaucoup de ces gens qui avaient été à la découverte. Ils prétendent ce-

pendant, qu'ils étaient alors à plus de deux cents lieues dans l'intérieur des terres. On croit qu'à cette hauteur, il y a plus de six cents lieues d'une mer à l'autre.

On remonta donc la rivière jusqu'à Cicuyé. Les naturels qui avaient pris les armes, refusèrent de fournir des vivres; on alla ensuite à Tiguex. Les habitants de quelques villages avaient commencé à y revenir; mais la crainte leur fit abandonner leurs demeures aussitôt notre arrivée.

CHAPITRE XXII.

—

Le général arrive de Quivira. — On tente d'autres expéditions du côté du nord.

Vers le milieu du mois de juillet 1542, don Tristan d'Arellano arriva à Tiguex. Il s'occupa sans retard à faire des provisions pour l'hiver, et donna ordre au capitaine Francisco de Barrio-Nuevo de remonter le fleuve avec quelques soldats, dans la direction du nord. Cet offi-

cier visita deux provinces; l'une se nommait Hemes, et renfermait sept villages; l'autre Yuque-Yunque. Les habitants de la province d'Hemes se soumirent et fournirent des vivres; mais ceux de Yuque-Yunque abandonnèrent deux beaux villages qu'ils possédaient sur les bords du fleuve, et se retirèrent dans les montagnes, où ils en avaient quatre autres fortifiés, dans une situation très-difficile : l'on ne pouvait y parvenir avec les chevaux. On trouva beaucoup de vivres dans les deux villages abandonnés, ainsi que de la vaisselle de terre très-belle, bien vernie et avec beaucoup d'ornements. On y vit aussi de grandes jarres remplies d'un métal brillant qui servait à faire le vernis de cette faïence : c'est un indice qui prouve que l'on trouverait dans ce pays des mines d'argent si on les cherchait.

A vingt lieues plus loin, en remontant la rivière, il y avait un grand et puissant village que l'on nommait Braba, les nôtres lui donnèrent le nom de Valladolid. Il était bâti

sur les deux rives du fleuve, que l'on traversait sur des ponts construits en madriers de pins, très-bien équarris. L'on vit dans ce village les étuves les plus grandes et les plus extraordinaires de tout le pays. Elles étaient soutenues par douze pilliers, dont chacun avait deux brasses de tour et deux toises de haut. Le capitaine Hernando d'Alvarado avait déjà visité ce village en allant à la découverte de Cicuyé. La contrée est fort élevée et très-froide; la rivière qui l'arrose est fort profonde et rapide, et on n'y trouve pas de gué. De là, le capitaine Barrio-Nuevo revint au camp, après avoir laissé tout le pays parfaitement tranquille.

Un autre officier suivit la rivière en descendant, pour aller reconnaître quelques autres cours d'eau qui, suivant les habitants de Tutuhaco, se trouvaient de ce côté. Il s'avança pendant quatre-vingts lieues, découvrit quatre grands villages qui se soumirent, et parvint jusqu'à un endroit où le

fleuve s'enfonce sous terre, comme la Guadiana en Estramadure; mais n'ayant pas d'ordres pour s'avancer à plus de quatre-vingts lieues, il ne poussa pas jusqu'à l'endroit où, suivant les rapports des Indiens, la rivière sort de terre encore plus considérable qu'à sa perte.

Quand ce capitaine fut de retour au camp, don Tristan voyant que l'époque à laquelle le général devait revenir de Quivira était arrivée et qu'il ne paraissait pas, se décida à partir à sa recherche avec quarante cavaliers, laissant le commandement de l'armée à Francisco de Barrio-Nuevo. Il fut attaqué à Cicuyé par les habitants, ce qui le retarda quatre jours, temps qu'il employa à les châtier. Il lança quelques boulets dans leur village. Les naturels n'osaient en sortir depuis la première attaque où ils avaient perdu deux de leurs principaux chefs.

Don Tristan ayant apprit à cette époque que le général arrivait, pensa qu'il valait

mieux l'attendre dans cet endroit pour lui garder les passages. Tout le monde le reçut avec bien de la joie. L'indien Xabe, que les habitants de Cicuyé lui avaient donné quand il était parti pour Quivira, était resté avec don Tristan; dès qu'il sut que le général allait arriver, il feignit d'en ressentir de la joie, et dit à don Tristan : Maintenant que le général arrive, vous verrez qu'il y a de l'or et de l'argent à Quivira, quoiqu'en moins grande quantité que ne l'a dit le Turc. Dès que le général fut de retour et qu'il eut affirmé qu'il n'y avait rien, l'Indien se montra si triste, si abattu, et certifia si bien qu'il y en avait, que beaucoup de personnes crurent que le général n'avait pas pénétré assez avant dans le pays. On pensa qu'il l'avait trouvé trop peuplé, et que ne se croyant pas en force, il était revenu pour chercher son armée et tenter une nouvelle expédition quand les pluies seraient passées. Elles avaient déjà commencé, car l'on était au mois d'août. Le

général avait employé quarante jours à revenir, quoiqu'il eût de bons guides et qu'il ne fût pas embarrassé de bagages; le Turc ayant toujours dit en partant de Tiguex, qu'il était bien inutile de charger les chevaux de vivres, que cela les fatiguerait et qu'ils ne pourraient rapporter l'or et l'argent; mais on vit bien que tout cela était une imposture.

A peine arrivé à Cicuyé, le général repartit pour Tiguex; il laissa le pays plus tranquille, les Indiens ayant consenti à traiter avec lui. Il avait résolu de passer l'hiver à Tiguex et de s'avancer ensuite dans l'intérieur avec toute l'armée, parce que, disait-il, on lui avait parlé d'un pays très-peuplé et de très-grandes rivières. On lui avait dit qu'il ressemblait beaucoup à l'Espagne, tant par son climat que par ses productions. Loin de penser qu'il n'y avait pas d'or, on soupçonnait que l'on en trouverait, car bien que les Indiens disaient le contraire, ils connaissaient ce métal et le nommaient *acochis*.

Nous terminerons donc ici cette première partie, et nous donnerons dans la seconde une description des différentes provinces (1).

(1) Voyez à l'appendice, n. V, la lettre de Vazquez Coronado écrite à son retour, et adressée à l'empereur Charles V.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

DESCRIPTION DES PROVINCES,

DES MONTAGNES ET DES VILLAGES DE CES PEUPLES,

DE LA RELIGION ET DES MOEURS DES HABITANTS,

Compilée par

PÉDRO DE CASTAÑEDA,

BOURGEOIS DE LA VILLE DE NAGERA.

LAUS DEO.

PRÉAMBULE.

Il me semble que le lecteur ne doit pas être satisfait de ce que j'ai raconté dans la première partie. Rien n'est plus étonnant, en effet, que la différence qu'il y eut entre les renseignements que l'on s'était procurés, et ce qui existait réellement. Où l'on nous avait promis

de nombreux trésors, nous n'en trouvâmes pas la moindre trace : au lieu de pays habités, des déserts; des villages de deux cents âmes, au lieu de grandes villes, et tout au plus huit cents ou mille habitants dans les plus grands villages. Cela ne fera-t-il pas réfléchir à l'instabilité des choses de ce monde?

Afin donc de satisfaire le lecteur, je vais donner une description exacte et détaillée de tout le pays que l'on découvrit dans cette expédition, et de tout ce que j'ai pu apprendre sur les mœurs, la religion des habitants et la situation de chaque province; de sorte qu'on puisse facilement en déduire quelles sont celles de la Floride et celles des Grandes-Indes; car, de même que ce pays forme un seul continent avec les Indes et le Pérou, il en forme aussi un avec les Grandes-Indes et la Chine, sans en être séparé par un détroit. Mais ce pays est si vaste, qu'il doit naturellement y avoir de grands déserts. La côte de la Floride revient sur elle-même, et remonte vers la

Terre-des-Morues (1) et de là vers la Norvège. Celle de la mer du Sud forme une espèce de demi-cercle et touche à la Chine. Les montagnes se séparent en deux chaînes, qui suivent à peu près la direction des côtes, et laissent entre elles d'immenses plaines qui sont inhabitables, entièrement remplies de bizons et de toutes sortes d'animaux, excepté toutefois de serpents dont elles sont délivrées. Il y a du gibier en abondance et toutes sortes d'oiseaux, comme je le dirai plus loin.

Je ne parlerai pas de la route que l'armée suivit pour retourner à la Nouvelle-Espagne, ni de la légèreté des motifs qui engagèrent à prendre ce parti.

Je traiterai d'abord de Culiacan, et l'on verra la différence qui existe entre cette province et la Nouvelle-Espagne. L'une mérite d'être colonisée par les Espagnols, et l'autre non; mais cela devrait être le contraire si l'on considère les

(1) Terre-Neuve.

mœurs des chrétiens qui y résident; car les uns sont des hommes raisonnables, et les autres sont barbares comme des animaux, et pires encore.

CHAPITRE PREMIER.

—

De la province de Culiacan. — De ses mœurs et coutumes.

Culiacan est la dernière ville du nouveau royaume de Galice, et la première que Nuño de Guzman fonda dans cette contrée quand il en eut fait la conquête. Elle est située à deux cent dix lieues à l'ouest de Mexico. Il y avait dans ce pays trois langues principales, sans compter les dialectes.

La première était parlée par les Tahus, qui formaient la nation la plus intelligente et la plus civilisée, et celle qui maintenant a fait le plus de progrès dans la connaissance de notre sainte religion. Avant la conquête, ils adoraient le démon, et lui sacrifiaient une partie de leurs richesses, qui consistaient en étoffes et en turquoises. Ils ne mangeaient pas de chaire humaine et ne sacrifiaient pas d'hommes, ils élevaient de grands serpents pour lesquels ils avaient beaucoup de vénération. Il y avait parmi eux des hommes qui portaient des habits de femmes, se mariaient avec d'autres hommes, et leur servaient d'épouses.

Ils célébraient de grandes fêtes en l'honneur des femmes qui voulaient vivre dans le célibat. Les caciques d'un canton se réunissaient et dansaient tous nus, l'un après l'autre, avec la femme qui avait pris cette détermination. Quand la danse était terminée, ils la conduisaient dans une petite maison qu'on

avait décorée à cet effet, et ils jouissaient de sa personne, les caciques d'abord et ensuite tous ceux qui le voulaient. A dater de ce moment, elles ne pouvaient rien refuser à quiconque leur offrait le prix fixé pour cela. Elles n'étaient jamais dispensées de cette obligation, même quand plus tard elles se mariaient. Les plus grandes fêtes se célébraient les jours de marché.

Ceux qui voulaient se marier étaient obligés d'acheter leurs femmes à leurs parents; ils les conduisaient ensuite à un cacique, qu'ils regardaient comme leur grand-prêtre, pour qu'il leur ôta leur virginité; et, s'il déclarait qu'elle ne l'avait plus, les parents étaient obligés de rendre au mari tout ce qu'ils avaient reçu, après quoi celui-ci pouvait la garder ou la forcer à devenir femme publique. A cette occasion, ils célébraient de grandes orgies.

La seconde langue est parlée par les Pacasas, qui habitent entre la plaine et les montagnes. Ces Indiens sont beaucoup plus bar-

bares; quelquefois ils mangent de la chair humaine; il sont très-adonnés au péché contre nature; ont plusieurs femmes et épousent même plusieurs sœurs. Ils adorent des pierres sculptées et peintes; ce sont de grands magiciens et des sorciers.

La troisième langue est parlée par les Acaxas, qui possèdent une grande partie du pays et toutes les montagnes. Ils mangent tous de la chair humaine, et vont à la chasse des hommes comme on va à celle des cerfs. Celui qui a le plus de crânes et d'os humains autour de sa maison, est le plus craint et le plus estimé. Ils habitent dans les endroits les plus inaccessibles; ils ont soin de bâtir leurs villages de manière à ce qu'ils soient séparés les uns des autres par des ravins impossibles à franchir, quoiqu'ils puissent facilement se parler. Au moindre bruit ils se réunissent en grand nombre, et, pour le plus léger sujet, ils se tuent et se mangent.

On a trouvé dans ce pays plusieurs mines

d'or très-riches; à la vérité, elles ne sont pas profondes, et se sont bientôt épuisées. Sur la côte de cette province, commence le golfe que forme la mer du Sud. Il s'avance à deux cent cinquante lieues dans l'intérieur, et finit à l'embouchure de la rivière del Tizon. Cette province est sur la côte orientale du golfe, le côté occidental est formé par la Californie. D'après ce que j'ai entendu dire à des gens qui y ont navigué, ce golfe a trente lieues de large à l'entrée, et jusqu'à cent cinquante de profondeur. L'on sait aujourd'hui que la côte se prolonge en forme de péninsule; mais on croyait autrefois que la Californie était une île. C'est un pays bas et sablonneux peuplé de sauvages qui vont tous nus, et mangent leurs propres ordures. Les hommes s'approchaient des femmes comme des animaux, et les femmes se mettaient publiquement à quatre pattes pour les recevoir.

CHAPITRE II.

—

De la province de Petatlan ; et de tout le pays habité jusqu'à Chichilticale.

Les maisons de Petatlan sont couvertes en nattes de glaïeul : les villages sont situés le long d'un fleuve, entre les montagnes et la mer. Les habitants sont semblables aux Tahues de la province de Culiacan. Ils sont fort adonnés au péché contre nature : leur popu-

lation est nombreuse; ils ont aussi des villages dans les montagnes. Ils ne parlent pas la même langue que les Tahues : cependant ces deux nations se comprennent. On nomme cette province Petatlan, parce que les maisons sont faites en *petates* (nattes de jonc). Cette manière de bâtir est la même pendant deux cent quarante lieues, jusqu'à l'entrée du désert de Cibola. Elle change dans cet endroit probablement, parce qu'il n'y a plus d'arbres sans épines (*arbol sin espinas*), et qu'on n'y trouve d'autres fruits que des *tunas*, des *mesquites* et des *pitahayas* (1). Il y a vingt lieues de Culiacan à Petatlan, et cent quatre-vingts de ce dernier endroit à la vallée de Sonora. On trouve entre ces deux provinces plusieurs villages bâtis sur le bord des rivières, et habités par

(1) On a vu que les tunas étaient des espèces de figues d'Inde; il en existe une autre sorte que les Espagnols nomment *pita*; c'est peut-être le même fruit que les pitahayas. Quant à *mesquites*, j'ignore tout à fait ce que l'auteur a voulu dire.

des Indiens de la même nation : ce sont Sinoloa, Boyomo, Teocomo, Yaquimi, et d'autres plus petits : en bas de la vallée de Sonora est celui des Corazones, habité par des Espagnols.

Sonora est le nom d'une rivière et d'une vallée, dont les habitants sont nombreux et intelligents; les femmes portent des jupons de dessous en cuir de cerf tanné, et de petits sanbenitos qui leur descendent à mi-corps. Tous les matins, les caciques des villages montent sur de petites éminences de terre élevées à cet effet; et, pendant plus d'une heure, ils crient comme des crieurs publics, pour avertir chacun de ce qu'il a à faire. Leurs temples sont de petites maisons autour desquelles ils plantent une quantité de flèches quand ils s'attendent à la guerre. Derrière cette province jusqu'aux montagnes sont bâtis un grand nombre de villages habités par des Indiens, qui forment une multitude de tribus à part, réunis en petites nations de sept ou huit, dix ou douze

villages, ce sont : Upatrico, Mochila, Guagarispa, El Vallecillo, et d'autres qui sont près des montagnes, et que nous n'avons pas vus.

Il y a quarante lieues de Sonora à la vallée de Suya, où l'on fonda la ville de San-Hyeronimo, dont un certain nombre d'habitants furent massacrés par les Indiens, comme on le verra dans la troisième partie. Cette vallée renferme beaucoup de villages : les habitants ressemblent à ceux de Sonora. Ils ont la même langue, les mêmes mœurs, les mêmes usages et la même religion que toutes les autres tribus jusqu'à l'entrée du désert de Chichilticale. Les femmes se peignent le menton et le tour des yeux comme les femmes moresques de la Barbarie. Les hommes sont adonnés au péché contre nature, et s'enivrent avec du vin de Pitahayas, qui est un fruit qui ressemble au chardon, et s'ouvre comme une grenade. Ils font aussi beaucoup de conserves de tunas. Le jus en est si sucré qu'il suffit pour les conserver sans y ajouter du

miel. Ils font des pains de mesquites qui sont comme des fromages, et se conservent toute l'année. Il y a dans le pays des melons qui sont si grands qu'une personne seule a bien de la peine à en porter un. Ils les coupent en tranches, et les font sécher au soleil. Ils ont alors le goût de figues sèches. On peut ainsi les conserver toute l'année.

On a vu dans le pays des aigles apprivoisés; tous les caciques tiennent à honneur d'en avoir dans leurs maisons. Nous n'avons trouvé aucune espèce de poules dans les villages que nous avions traversés; mais il y en avait dans la vallée de Suya, de l'espèce de celles qu'on élève en Espagne. L'on ne comprend pas comment on a pu les apporter à travers tant de pays ennemis; car toutes ces tribus sont en guerre entre Suya et Chichilticale. On trouve beaucoup de moutons et de chèvres sauvages; ces animaux sont très-grands, ils ont de longues cornes. Des Espagnols assurent en avoir vu des troupeaux de

plus de cent, maïs qui s'enfuyaient aussitôt qu'on les apercevait. A Chichilticale, le pays cesse d'être couvert d'arbres épineux, et il change d'aspect; c'est là que le golfe se termine et que la côte tourne; les montagnes suivent la même direction, et il faut les traverser pour entrer de nouveau dans les plaines.

CHAPITRE III.

—

De Chichilticale et du désert de Cibola. — Des usages et des mœurs des habitants.

Le nom de Chichilticale fut donné autrefois à cet endroit, parce que les religieux trouvèrent, dans les environs, une maison qui avait été longtemps habitée par une peuplade qui venait de Cibola (1). La terre de ce pays est rou-

(1) Voyez à l'appendice, sous le n. VII, un extrait du journal du frère Pédro Font.

ge ; la maison était grande, elle semblait avoir servi de forteresse. Il paraît qu'elle fut détruite anciennement par les habitants, qui forment la nation la plus barbare que l'on ait encore trouvée dans ces parages. Ces Indiens habitent dans des cabanes isolées, et ne vivent que de chasse ; tout le reste du pays est désert et couvert de forêts de pins : et on y trouve en abondance le fruit de cet arbre, dont les branches ne sortent du tronc qu'à deux ou trois toises du sol. Il y a une espèce de chêne qui fournit des glands semblables à des dragées, et dont l'amande est aussi douce que du sucre ; on voit du cresson dans certaines fontaines, des rosiers, du pouliot (*pulegium*), et de l'origan (*origanum*).

On trouve dans les rivières du désert des barbeaux et des *picones* semblables à ceux d'Espagne. A l'entrée du pays inhabité, on rencontre une espèce de lion de couleur fauve. Jusqu'à Cibola, qui est à quatre-vingts lieues vers le nord, le pays va toujours en montant ;

Depuis Culiacan on avait toujours marché en laissant le nord un peu vers la gauche.

La province de Cibola contient sept villages; le plus grand se nomme Muzaque; les maisons du pays ont ordinairement trois ou quatre étages; mais à Muzaque, il y en a qui en ont jusqu'à sept. Les Indiens de ce pays sont très-intelligents; ils se couvrent les parties naturelles et tout le milieu du corps avec des pièces d'étoffes qui ressemblent à des serviettes; elles sont garnies de houpes et d'une broderie aux coins; ils les attachent autour des reins. Ces naturels ont aussi des espèces de pelisses en plumes ou en peaux de lièvres, et des étoffes de coton. Les femmes portent sur les épaules une espèce de mante qu'elles nouent autour du cou, en les passant sous le bras droit; elles se font aussi des vêtements de peaux très-bien préparées, et retroussent leurs cheveux derrière les oreilles en forme de roue, ce qui ressemble aux anses d'une coupe.

C'est une vallée très-étroite entre des montagnes escarpées. Le maïs n'y vient pas très-haut; les épis partent presque tous du pied, et chaque épi a sept ou huit cents grains, ce que l'on n'avait pas encore vu aux Indes. Il y a, dans cette province, des ours en grandes quantités, des lions, des chats sauvages, des loups-cerviers, et des loutres dont le poil est très-fin; on y trouve des turquoises très-grosses, mais pas aussi nombreuses qu'on l'avait dit. Les habitants ramassent et conservent les pignons pour leurs besoins.

Un homme n'épouse jamais plus d'une seule femme. Ils savent construire des étuves; on en voit dans les cours des maisons et dans les places où ils se réunissent en conseil. Il n'y a pas de caciques réguliers, comme à la Nouvelle-Espagne, ni de conseils de vieillards. Ils ont des prêtres qui prêchent, ce sont des gens âgés; ils montent sur la terrasse la plus élevée du village et font un

sermon au moment où le soleil se lève. Le peuple s'assied à l'entour et garde un profond silence; ces vieillards leur donnent des conseils sur leur manière de vivre; je crois même qu'ils ont des commandements qu'ils doivent observer; car il n'y a parmi eux ni ivrognerie, ni péché contre nature; ils ne mangent pas de chair humaine, ne sont pas voleurs; mais, très-laborieux. Les étuves sont rares dans ce pays. Ils regardent comme un sacrilége que les femmes entrent deux à la fois dans un endroit; la croix est chez eux un symbole de paix. Ils brûlent les morts, et avec eux les instruments qui leur ont servi à exercer leur métier.

A vingt lieues vers le nord-ouest, est une autre province qui contient sept villages; les habitants portent le même costume, ont les mêmes mœurs et la même religion que ceux de Cibola. On compte trois ou quatre mille hommes répandus dans les quatorze villages de ces deux provinces. Tiguex est situé vers le

nord, à environ quarante lieues. On trouve entre ces deux provinces le rocher de Acuco, dont j'ai parlé dans la première partie.

CHAPITRE IV.

—

Mœurs et coutumes des habitants de la province de Tiguex et des environs.

La province de Tiguex contient douze villages, situés sur les rives d'un grand fleuve; c'est une vallée qui a environ deux lieues de large. Elle est bornée, à l'occident, par des montagnes très-élevées et couvertes de neige. Quatre villages sont bâtis au pied de ces

montagnes, et trois autres sur les hauteurs.

Plus au nord est la province de Quirix, qui contient sept villages : à sept lieues au nord-est, celle d'Hemes, qui en contient le même nombre; à quarante lieues, dans la même direction, est celle de Acha; à quatre lieues au sud-est, se trouve celle de Tutahaco, qui en contient huit. Toutes ces provinces ont les mêmes mœurs et les mêmes coutumes; cependant chacune d'elles en a quelques-unes qui lui sont particulières.

Elles sont gouvernées par un conseil de vieillards. Les maisons se bâtissent en commun; ce sont les femmes qui gâchent le plâtre et qui élèvent les murailles. Les hommes apportent le bois et construisent les charpentes. Ils n'ont pas de chaux, mais ils font un mélange de cendre, de terre et de charbon qui la remplacent très-bien; car, quoiqu'ils élèvent leurs maisons de quatre étages, les parois n'ont pas plus d'une demi-brasse d'épaisseur. Ils font de grands tas de

thym et de jonc, et y mettent le feu; quand cette masse est réduite en cendre et en charbon, ils jettent dessus une grande quantité de terre et d'eau, et mêlent le tout ensemble. Ils en pétrissent des masses rondes qu'ils font sécher, et dont ils se servent en guise de pierres; ils enduisent le tout du même mélange. De sorte que ce travail ressemble assez à un ouvrage de maçonnerie.

Les jeunes gens qui ne sont pas encore mariés servent le public en général. Ce sont eux qui vont chercher le bois à brûler et qui l'amassent dans les cours, où les femmes vont le prendre pour l'usage de leurs maisons. Ils habitent les étuves, qui sont sous terre dans les cours du village. Il y en a de carrées et de rondes. Le toit est soutenu par des piliers faits de troncs de pins. J'en ai vu qui avaient douze piliers, chacun de deux brasses de tour; mais elles n'ont ordinairement que quatre piliers. Elles sont pavées de grandes pierres polies comme les bains en Europe. Au

milieu est un foyer allumé, sur lequel on jette de temps en temps une poignée de thym, ce qui suffit pour entretenir la chaleur, de sorte qu'on y est comme dans un bain; le toit est au niveau du sol. Il y en a d'aussi grandes qu'un jeu de paume.

Quand un jeune homme se marie, c'est par l'ordre des vieillards qui gouvernent. Il doit filer et tisser un manteau : on lui amène ensuite la jeune fille, il lui en couvre les épaules, et elle devient sa femme.

Les maisons appartiennent aux femmes, et les étuves aux hommes. Il est défendu aux femmes d'y coucher et même d'y entrer, autrement que pour porter à manger à leurs maris ou à leurs fils. Ce sont les hommes qui filent et qui tissent; les femmes ont soin des enfants, et font cuire les aliments. La terre est tellement fertile, qu'il est inutile de la labourer pour semer; la neige tombe ensuite, couvre les semences, et le maïs pousse dessous. Leur récolte d'un an suffirait pour sept.

On trouve dans le pays une quantité de grues, de canards, de corbeaux et de perdrix, qui vivent sur les maisons. Quand ils commencent les semailles, les champs sont encore couverts de maïs qu'ils n'ont pas pu récolter.

Il y avait dans cette province une grande quantité de poules du pays et de *gallos de papada* (1), on pouvait les garder soixante jours sans les plumer ni les vider, et sans qu'ils donnassent de mauvaise odeur. Il en était de même des cadavres humains, surtout en hiver. Leurs villages sont très-propres : ils vont faire leurs ordures au loin, et rassemblent les urines dans de grands vases de terre que l'on va vider hors du village. Les maisons sont bien distribuées et très-propres. Il y a une pièce destinée à faire la cuisine, et une autre à moudre le grain; cette dernière est séparée, on y trouve un four et

(1) Littéralement, coq à gosier.

trois pierres scellées en maçonnerie. Trois femmes viennent s'asseoir devant ces pierres : la première casse le grain, la seconde le broie, et la troisième le réduit tout à fait en poudre. Avant d'entrer elles ôtent leurs chaussures, assemblent leurs cheveux, se couvrent la tête et secouent leurs vêtements. Pendant qu'elles sont à l'ouvrage, un homme assis à la porte joue de la musette, de sorte qu'elles travaillent en mesure : elles chantent à trois voix. Elles font une grande quantité de farine à la fois : pour faire le pain, elles la délaient dans de l'eau chaude, et en forment une pâte qui ressemble à des oublis. Ils ramassent une grande quantité d'herbes, et quand elles sont bien sèches, ils s'en servent pendant toute l'année pour faire cuire leurs aliments. On ne voit dans le pays d'autres fruits que des pommes de pin.

Ils ont des prédicateurs; on ne trouva pas chez eux le péché contre nature; ils ne sont pas cruels, ne font pas de sacrifices hu-

mains et ne sont pas antropophages. Quand on entra dans le Tiguex il y avait quarante jours que les habitants avaient tué Francisco Hernando ; cependant on le trouva parmi les morts, sans autre lésion que la blessure dont il était mort. Il était blanc comme la neige, et n'avait aucune mauvaise odeur.

J'ai appris quelque chose de leurs mœurs d'un de nos Indiens qui avait été un an prisonnier chez eux. Lui ayant demandé pourquoi les jeunes filles allaient toutes nues malgré le grand froid, il me répondit qu'il ne leur était permis de se couvrir que quand elles étaient mariées. Les hommes portent une espèce de chemise de cuir tanné, et une pelisse par dessus. Dans toute cette province, on trouve de la vaisselle de terre vernissée et des vases dont le travail et la forme sont vraiment curieux.

CHAPITRE V.

—

De Cicuyé et des villages des environs. — Comment une nation étrangère vint pour conquérir ce pays.

J'AI dit ce que je savais de Tiguex; il est inutile de faire une description particulière des autres bourgs de la province, puisqu'ils sont de la même nation, et qu'ils ont les mêmes coutumes. Je parlerai donc actuellement de Cicuyé et de quelques villages aban-

donnés qui sont dans les environs : les uns sur la route que l'armée suivit pour y arriver; les autres, derrière les montagnes et loin du fleuve.

Le village de Cicuyé peut mettre sur pied environ cinq cents guerriers, redoutés de tous leurs voisins. Il est bâti au haut d'un rocher. Il forme un grand carré, et le milieu est occupé par une place sous laquelle sont des étuves. Les maisons ont quatre étages, des toits en terrasse tous de la même hauteur, et sur lesquels on peut faire le tour du village, sans trouver de rue qui barre le passage. Il y a, aux deux premiers étages, un corridor en forme de balcon, sur lequel on peut circuler autour du village, et sous lesquels on se met à l'abri. Les maisons n'ont pas de porte par en bas; mais on monte sur les balcons qui sont en dedans du village, au moyen d'échelles qui peuvent s'enlever. C'est sur ces balcons, qui servent de rues, que donnent toutes les portes par lesquelles on entre dans

les maisons. Celles qui ont la façade du côté de la campagne sont adossées contre les autres qui donnent sur la cour. Ces dernières sont plus hautes; ce qui est très-utile en temps de guerre. Le village est environné en outre d'une muraille de pierre assez basse. Il y a une source qu'on pourrait détourner. Cette nation prétend qu'aucune autre n'a jamais pu la soumettre, et qu'elle a vaincu toutes celles qu'elle a attaquées. Ces Indiens sont de la même race que ceux dont j'ai déjà parlé. Chez eux, les vierges vont aussi toutes nues, car ils disent que, de cette manière, si elles se conduisaient mal, on le verrait de suite, et qu'elles n'ont pas sujet d'en être honteuses, puisque c'est ainsi qu'elles sont nées.

Entre Cicuyé et la province de Quirix, il existe un petit village très-bien fortifié que les Espagnols ont nommé Ximera, et un autre qui semble avoir été très-grand, il est presque entièrement abandonné; un seul quartier est encore habité. Le reste paraît avoir été

détruit violemment. On nomma cet endroit Silos, parce qu'on y trouva une quantité de silos de maïs.

Plus loin, il y avait un autre grand village tout à fait ruiné dans les cours duquel nous trouvâmes un nombre considérable de boulets de pierres de la même dimension qu'une outre d'une arrobe. Ils paraissaient y avoir été lancés à l'aide de machines, et avoir servi à la destruction du village. Tout ce que nous pûmes apprendre, c'est que cinq ou six ans auparavant, il était arrivé dans cette province une nation très-nombreuse, nommée Teyas, qui avait pris et ruiné tous les villages. Ces étrangers avaient aussi assiégé Cicuyé, mais sans pouvoir s'en emparer. Avant de quitter le pays, ils avaient fait alliance avec les habitants. Il paraît qu'ils étaient puissants, et qu'ils avaient des machines de siége. Les Indiens ne savaient pas d'où ils étaient sortis; ils croyaient seulement qu'ils étaient arrivés du côté du nord. Ils nomment cette nation

Teyas, ce qui veut dire vaillants, comme les Mexicains s'appelaient chichimecas ou braves. Les Teyas, que nous rencontrâmes plus tard, étaient bien connus des habitants de Cicuyé. Ils viennent même hiverner sous les murs de ces villages; mais les habitants n'osent pas les y laisser entrer, car ce sont des gens auxquels on ne peut pas se fier. Ils les reçoivent avec amitié, commercent avec eux, sans cependant leur permettre de passer la nuit dans leurs villages. Ils font même la garde avec des trompettes; les sentinelles s'appellent les unes les autres comme l'on fait en Espagne.

On compte sept autres villages entre la route et la Sierra Nevada : il y en a un soumis à Cicuyé qui fut à moitié détruit par la nation dont je viens de parler. Cicuyé est construit dans une étroite vallée au milieu de montagnes couvertes de pins. Il est traversé par une petite rivière dans laquelle on pêche d'excellentes truites. On y trouve de très-grandes loutres, des ours et de bons faucons.

CHAPITRE VI.

Dans lequel sont énumérés tous les villages que l'on vit pendant la route.

Avant de parler de la plaine où sont les bisons, il est je crois nécessaire, de faire l'énumération de tous les villages dispersés dans le pays, et dont les maisons sont de plusieurs étages. Cibola est la première province; elle contient sept villages, Tucayan,

sept; le rocher d'Acuco, un; Tiguex, douze; Tutahaco, huit (on trouve ces villages en descendant le fleuve); Quivix, sept; dans les montagnes neigeuses, sept; Ximena, trois; Cicuyé, un; Hemes, sept; Aquas-Calientes, trois; Yuqueyunque de la montagne, six; Valladolid ou Braba, un; Chia, un.

Ce qui fait en tout soixante-dix (1). Tiguex est le point central, et Valladolid le dernier en remontant vers le nord-est. Les quatre villages situés sur la rivière et plus bas que Tiguex sont au sud-est, parce que la rivière fait un coude vers l'orient; on compte environ cent trente lieues depuis l'endroit où l'on s'avança en en remontant le cours jusqu'au point où l'on parvint en la descendant. Cet intervalle est entièrement habité : c'est là que sont situés les soixante-dix villages dont je viens de parler; ils peuvent renfermer envi-

(1) L'auteur en énumère soixante-et-onze.

ron vingt mille hommes à en juger par l'apparence. Le reste du pays est entièrement désert : l'on n'y voit pas la moindre cabane. Cette circonstance, les coutumes et la forme du gouvernement de ces nations entièrement différentes de toutes celles qu'on avait trouvées jusqu'à présent, prouvent qu'elles sont venues de la partie de la Grande-Inde, dont les côtes touchent celles de ce pays vers l'occident. Elles ont pu arriver en suivant le cours du fleuve après avoir traversé les montagnes, et s'établir dans les endroits qui leur ont paru avantageux. Comme elles se sont multipliées, elles ont construit d'autres villages, jusqu'à ce que le fleuve leur ait manqué en s'enfonçant sous terre. Quand il reparaît, il se dirige du côté de la Floride. Il existe, dit-on, d'autres villages sur les bords de ce fleuve, mais on ne les visita pas; on préféra traverser, d'après les conseils du Turc, les montagnes où il prend sa source. Je crois que l'on trouverait de

grandes richesses dans le pays d'où ces Indiens sont sortis. D'après la route qu'ils ont suivie, ils ont dû venir de l'extrémité de l'Inde orientale, et d'une partie très-inconnue qui, d'après la configuration des côtes, serait située très-avant dans l'intérieur des terres, entre la Chine et la Norwège. Il doit y avoir en effet une immense distance d'une mer à l'autre, suivant la forme des côtes, comme l'a découvert le capitaine Villalobos qui alla dans cette direction à la recherche de la Chine. Il en est de même quand on suit la côte de la Floride ; elle se rapproche toujours de la Norwège jusqu'à ce que l'on soit arrivé au pays des Bacallaos.

Pour en revenir à notre sujet, je dirai donc que sur une largeur de trente lieues, et sur une longueur de cent trente, en suivant le cours du fleuve, on ne voit pas plus d'habitants que je l'ai dit. Un grand nombre de gouvernements de la Nouvelle-Espagne, contiennent une population bien plus consi-

dérable. Dans beaucoup de villages on trouva des morceaux de minerai d'argent qui servaient aux naturels pour vernisser et pour peindre les vases *de terre* (1).

(1) Le mot est illisible, mais comme l'auteur parle, page 10, de certain émail que les Espagnols trouvèrent dans des pots, et qui était destiné à vernisser des vases de terre, j'ai cru pouvoir hasarder cette interprétation.

CHAPITRE VII.

Où l'on traite des plaines que l'on traversa, des bisons et des nations qui les habitent.

Nous avons parlé de la partie peuplée des montagnes; elle semble être au centre de la chaîne, dans l'endroit le moins élevé et le plus ouvert : sa largeur peut être de cent cinquante lieues. Cet espace s'étend jusqu'aux plaines situées entre les deux chaînes, c'est-à-

dire entre celle qui est vers la mer du Nord et celle qui est vers la mer du Sud, qu'il vaudrait mieux appeler mer du couchant. La chaîne que l'on traverse est celle de la mer du Sud. Pour comprendre comment le pays habité est au centre des montagnes, il faut se rappeler que de Chichilticale où elles commencent jusqu'à Cibola, il y a quatre-vingts lieues : de là à Cicuyé qui est le dernier village, on compte soixante-dix lieues, et trente de Cicuyé au commencement des plaines. Il est possible cependant que nous n'ayons pas traversé les montagnes dans la ligne la plus directe, car nous aurions trouvé des endroits très-escarpés, et cela aurait été beaucoup plus difficile. On ne peut pas s'assurer positivement de la longueur de la chaîne à cause du détour qu'elle fait en suivant la côte de la baie du Rio del Tison. Les plaines ont plus de quatre cents lieues de large entre les deux cordillères : l'une vers la mer du Sud, fut traversée par Francisco

Vazquez de Coronado, et l'autre vers la mer du Nord, par Fernando de Soto en allant à la Floride. Tout ce que l'on vit de ces plaines était entièrement désert. Pendant l'espace de deux cent cinquante lieues l'on ne put découvrir l'autre cordillère, ni colline, ni même le moindre monticule qui eût deux ou trois toises de haut. On y trouva quelques lagunes rondes comme des assiettes, qui pouvaient avoir un jet de pierre de large; plusieurs étaient un peu plus grandes. Il y en avait dont l'eau était douce, d'autres où elle était salée. Autour de ces lagunes croissent de grandes herbes; partout ailleurs elles sont extrêmement courtes. Il n'y a des arbres que dans quelques ravins, au fond desquels coule une petite rivière, de sorte qu'on ne voit autour de soi absolument que le ciel et la plaine; car l'on n'aperçoit ces ravins que lorsqu'on arrive au bord. On y descend par des chemins que les bisons ont frayés en allant boire.

Il n'y a dans ces plaines, comme je l'ai dit

dans la première partie, qu'un petit nombre d'Indiens errants, qui chassent les bisons, tannent des cuirs qu'ils vont vendre dans les villages. L'hiver, ils descendent par troupes près des villages dont ils se trouvent le plus près : les uns à Cicuyé, d'autres à Quivira ou près de la Floride. On nomme ces naturels, Querechos et Teyas; ils nous donnèrent des renseignements sur des pays très-peuplés qu'ils avaient visités, ou dont ils avaient entendu parler. Ces Indiens nomades sont plus braves que ceux des villages; ils sont plus grands et plus aguerris; ils vivent comme les Arabes, dans des tentes; ils ont de grands troupeaux de chiens qui portent leur bagage; ils l'attachent sur le dos de ces animaux au moyen d'une sangle et d'un petit bât. Quand la charge se dérange les chiens se mettent à hurler, pour avertir leur maître de l'arranger. Ces Indiens se nourrissent de viande crue et boivent du sang; mais ils ne mangent pas de chair

humaine. Loin d'être cruels, ils sont très-doux et très-fidèles dans leurs amitiés. Ils savent très-bien se faire entendre par signes.

Ils coupent la viande en tranches très-minces et la font sécher au soleil; ils la réduisent ensuite en poudre pour la conserver. Une seule poignée, jetée dans un pot, suffit pour un repas, car elle se gonfle beaucoup. Ils la préparent avec de la graisse qu'ils conservent quand ils tuent des vaches. Ils portent au cou un grand boyau rempli de sang dont ils boivent lorsqu'ils ont soif. S'ils ouvrent un bison, ils pressent l'herbe mâchée qui se trouve dans l'estomac, et boivent le jus qui en sort; ils disent que c'est toute la substance du ventre. Ils ouvrent les bisons par le dos, et ils les dépècent par les jointures à l'aide d'un morceau de caillou attaché au bout d'un bâton, avec autant de facilité que s'ils se servaient d'un couteau du meilleur acier. Ils affilent ce cailloux avec leurs dents : la ra-

pidité avec laquelle ils font cette opération est vraiment remarquable.

Il y a dans cette plaine un grand nombre de loups qui font la chasse aux bisons : ils sont tout blancs. Les cerfs sont tachetés de blanc; quand ils sont morts et encore chauds, leur poil s'enlève très-facilement et avec la main. Les lièvres, qui sont en très-grande quantité, sont si peu craintifs, que nos cavaliers les tuaient à coups de lance, car ils n'ont pas peur des bisons; mais ils fuient devant un homme à pied.

CHAPITRE VIII.

—

De Quivira. — Situation de ce pays. — Description qu'on en fait.

QUIVIRA est situé au couchant des ravins où nous avons été, au milieu des terres qui touchent aux montagnes qui bordent la mer. Tout le pays, jusque-là, n'est qu'une seule plaine; c'est à Quivira que l'on commence à apercevoir les montagnes. Il paraît d'après

ce que l'on a vu, que c'est un pays très-peuplé. Les plantes et les fruits ressemblent beaucoup à ceux d'Espagne : on y trouve des prunes, des raisins, des noix, des mûres, du painvains ou faux froment (*ballico*), de l'avoine : du pouliol, de l'origan et du lin que les naturels ne cultivent pas, parce qu'ils en ignorent l'usage. Leurs mœurs et leurs coutumes sont les mêmes que celles des Teyas, et leurs villages ressemblent à ceux de la Nouvelle-Espagne. Les maisons sont rondes, n'ont pas de murailles; les étages sont semblables à des soupentes. Les habitants couchent sous le toit; c'est là qu'ils conservent ce qu'ils possèdent : ces toits sont en paille.

On trouve dans les environs plusieurs autres provinces très-peuplées. Un religieux, nommé frère Juan de Padilla, un Portugais, un nègre et quelques Indiens de la province de Capetlan au Mexique, restèrent dans cette province. Les naturels tuèrent le religieux, parce qu'il voulait aller chez les Guyas qui

sont leurs ennemis. Le Portugais s'enfuit à cheval et finit par arriver à la Nouvelle-Espagne du côté de Panuco. Les Indiens Mexicains enterrèrent le religieux du consentement de ceux qui l'avaient tué, et partirent à la recherche du Portugais qu'ils finirent par rejoindre : il se nommait Campo.

C'est dans ce pays que prend sa source la grande rivière d'Espiritu-Sancto, que don Fernando de Soto découvrit à la Floride; elle traverse ensuite une province qui se nomme Arache. On n'en vit pas les sources, elles sont très-éloignées et sur le versant de la cordillère qui est du côté des plaines. Elle les traverse entièrement ainsi que la cordillère de la mer du Nord; son embouchure est à trois cents lieues de l'endroit où Fernand de Soto et ses compagnons s'embarquèrent. Le cours de ce fleuve est si long, et il reçoit tant d'affluents, qu'il est d'une largeur prodigieuse quand il se jette dans la mer : on est encore longtemps dans l'eau douce après avoir perdu la

terre de vue. Le pays de Quivira est le dernier qui fut visité, et dont par conséquent je puisse dire quelque chose. Je vais parler de l'armée que j'ai laissée se reposant à Tiguex pour retourner au printemps à la recherche de Quivira, mais cela n'eut pas lieu; Dieu réservait ces découvertes à d'autres. Il permit seulement que nous puissions nous vanter d'avoir été les premiers qui en eussent eu connaissance. De même qu'Hercule a découvert l'endroit où César devait fonder Séville ou Hispales. Que sa volonté soit faite! Il est certain que s'il l'eût voulu, il aurait bien mieux valu que Francisco Vazquez de Coronado ne se décidât pas à s'en retourner sans le plus léger motif, et ceux de Fernando de Soto n'auraient pas eu l'envie de coloniser ainsi ce pays comme ils l'ont fait, ayant eu connaissance de notre expédition.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

OU L'ON RACONTE CE QUI ARRIVA

A

FRANCISCO VAZQUEZ CORONADO

PENDANT QU'IL HIVERNAIT, ET COMMENT IL ABANDONNA L'ENTREPRISE ET RETOURNA A LA NOUVELLE-ESPAGNE.

LAUS DEO.

CHAPITRE PREMIER.

Don Pédro de Tobar revient à Sonora. — Don Garci-Lopez de Cardenas retourne à la Nouvelle-Espagne.

J'ai raconté, à la fin de la première partie, comment D. Francisco Vazquez Coronado, à

son retour de Quivira, s'était décidé à passer l'hiver à Tiguex, et à se mettre en marche au printemps, avec toute l'armée, pour continuer ses découvertes. D. Pédro de Tobar, que l'on avait envoyé chercher des renforts à San-Hyeronimo, arriva sur ces entrefaites avec les troupes qu'il amenait. Il n'avait choisi que les meilleurs soldats, laissant à San-Hyeronimo les mécontents et les séditieux. Cependant ceux qui l'accompagnaient ne furent pas très-satisfaits de voir l'armée à Tiguex, car ils arrivaient le bec au vent, espérant déjà trouver le général dans le riche pays dont le Turc avait parlé. Ils se consolèrent cependant en apprenant que toute l'armée allait marcher sur Quivira. D. Pédro de Tobar avait apporté des lettres de la Nouvelle-Espagne. Les unes étaient adressées au général, par le vice-roi D. Antonio de Mendoza; les autres étaient écrites par différents particuliers. D. Garci-Lopez de Cardenas en reçut une qui lui annonçait la mort d'un frère aîné dont

il était héritier, il obtint son congé et partit pour le Mexique afin de se rendre de là en Espagne. Il était accompagné de quelques personnes qui avaient aussi obtenu la permission d'aller se rétablir chez elles. Il y en avait beaucoup d'autres qui n'auraient pas demandé mieux que de s'en aller, mais qui ne le firent pas de crainte d'être accusées de lâcheté.

Le général s'occupait à pacifier et à tranquilliser la province. Il fit tous ses efforts pour persuader aux habitants de Tiguex d'y revenir. Il ramassait aussi le plus possible d'étoffes du pays, car les soldats étaient presque nuds, et couverts de tant de vermine qu'ils ne pouvaient parvenir à s'en débarrasser. Jamais général espagnol dans les Indes n'avait été plus aimé et mieux obéi que le nôtre. Il s'éleva cependant des querelles entre lui et les capitaines. Comme la nécessité n'a point de lois, ils gardaient le meilleur pour eux et leurs amis, et ne donnaient que le rebut aux soldats, ce qui les faisait murmurer. Le

mécontentement augmenta quand ils virent que les chefs épargnaient leurs amis, et leur donnaient les postes les moins pénibles, les moins dangereux, et les meilleures parts de vivres ou d'étoffes. Ils commencèrent à parler de renoncer à l'expédition de Quivira, et de retourner à la Nouvelle-Espagne, ce qui fut la première cause de ce qui arriva.

CHAPITRE II.

—

Le général fait une chute, ce qui le décide à retourner à la Nouvelle-Espagne.

QUAND l'hiver fut passé, le général ordonna de se disposer à se mettre en marche pour Quivira. Chacun commença donc à faire ses préparatifs. Cependant, ainsi qu'il arrive souvent aux Indes, les choses ne se passèrent pas comme les hommes l'avaient disposé, mais se-

lon la volonté de Dieu. Le général sortit à cheval un jour de fête pour courir la bague, avec D. Pédro Maldonado comme il en avait l'habitude. Il montait un excellent cheval, mais ses valets avaient renouvelé la sangle de la selle, et en avaient pris une qui probablement était pourrie, elle rompit au milieu de la course, et le cavalier tomba malheureusement du côté de D. Pédro dont le cheval qui était lancé, lui passa sur le corps et lui donna un coup de pied à la tête, ce qui le retint long-temps au lit et le mit à deux doigts de la mort.

Pendant qu'il était malade, don Garci-Lopez de Cardenas qui était parti pour la Nouvelle-Espagne revint en toute hâte de Suya qu'il avait trouvée abandonnée. Les Indiens en avaient massacré les habitants ainsi que les chevaux et les troupeaux. Arrivé à Tiguex, il vit le général si mal portant qu'il n'osa lui apprendre ce malheur avant qu'il eût commencé à se lever. Vazquez Coronado en fut telle-

ment affligé qu'il retomba malade. Peut-être aussi fit-il semblant de l'être pour excuser la conduite qu'il tint par la suite. On prétend qu'un mathématicien de Salamanque qui était son ami, lui avait prédit qu'il se verrait seigneur et tout puissant dans un pays éloigné, mais qu'il y ferait une chute qui causerait sa mort. Cette prédiction lui frappa l'imagination et lui inspira le désir d'aller mourir près de sa femme et de ses enfants. Le chirurgien qui le pansait et qui lui servait en même temps d'espion, l'avait averti du mécontentement des soldats. Le général s'entendit donc avec quelques chefs qui avaient le même désir que lui, et ils poussèrent leurs soldats à présenter une pétition pour demander de revenir à la Nouvelle-Espagne, ce qui ne fut pas difficile à obtenir, car ils y étaient tous disposés. Le général prit ensuite l'avis des officiers. Ceux qui désiraient le retour, engagèrent les autres à voter comme eux : ils déclarèrent donc qu'il pensaient qu'il valait mieux retourner puis-

qu'on n'avait pas trouvé de pays riche, et que la contrée n'était pas assez habitée pour distribuer des terres à l'armée. Dès qu'ils eurent signé, le général déclara qu'on allait se mettre en marche pour le Mexique. Beaucoup se repentirent alors de leur condescendance, et voulant persister dans l'entreprise, ils redemandèrent leur signature au général, qui pour éviter leurs réclamations ne sortait pas de son logement, et se disait plus malade qu'il n'était réellement. Il faisait placer des sentinelles devant sa porte et même sur les balcons, pendant la nuit. On parvint cependant à lui voler son coffre, mais les signatures ne s'y trouvèrent pas, car il les tenait sous son oreiller. D'autres prétendent qu'on les y trouva.

Ils demandèrent au général de leur donner seulement soixante hommes d'élite, et qu'ils se maintiendraient dans le pays jusqu'à ce qu'il leur eût envoyé des secours, ou bien d'en prendre le même nombre pour lui servir d'es-

corte, et de laisser le commandement de l'expédition à un autre officier. Mais l'armée n'agréa aucune de ces deux propositions, tant parce qu'elle s'était faite à l'idée de revoir la Nouvelle-Espagne, que parce qu'il était facile de prévoir que la question du commandement ferait naître une foule de querelles. Les gentilshommes retenus par leur serment de fidélité, ou pensant que les soldats ne les soutiendraient pas, crurent devoir obéir; mais ils y mettaient moins de zèle qu'auparavant et n'avaient plus aucune affection pour leur chef. Celui-ci n'ayant d'autorité que sur les soldats, n'en fut que plus déterminé à leur complaire en revenant sur ses pas.

CHAPITRE III.

—

De la révolte de Suya et comment les colons y donnèrent lieu.

J'ai déjà dit, dans le chapitre précédent, que D. Garci-Lopez de Cardenas, ayant vu le pays en pleine révolte, était revenu en fuyant de Suya, qu'il avait trouvé abandonnée. Voici comment cet événement s'était passé. On n'avait laissé dans cette ville que les

plus mauvais soldats, gens turbulents et séditieux, à l'exception de quelques personnes d'honneur, que l'on avait revêtues d'emplois et chargées du gouvernement. La méchanceté des premiers l'emportait sur le bon vouloir des seconds, et ils s'ameutaient tous les jours, disant qu'ils étaient trahis et qu'on les abandonnait. Ils regardaient leur poste comme inutile, car la route de la Nouvelle-Espagne passait par un endroit plus favorable, et laissait Suya à droite. Un grand nombre d'entre eux prirent les armes, et retournèrent à Culiacan, sous la conduite d'un certain Pédro de Avila. Ils abandonnèrent leur capitaine Diégo de Alcarraz, et quelques malades. Il ne lui resta même personne qu'il pût envoyer après eux, pour les engager à revenir. Les Indiens tuèrent pendant la route quelques-uns de ces déserteurs, et le reste arriva à Culiacan, où D. Hernando Arias de Saavedra les retint par de bonnes paroles. Il attendait Juan Gallego qui amenait des trou-

pes de la Nouvelle-Espagne. Quelques-uns, néanmoins, redoutant ce qui pouvait leur arriver, s'enfuirent, pendant la nuit, du côté du Mexique. Diégo de Alcarraz, qui était resté avec quelques malades, n'était pas en état de tenir tête à l'ennemi. Les naturels de ce pays se servent de flèches empoisonnées : voyant la faiblesse des Espagnols, ils devenaient chaque jour plus insubordonnés. Les mines d'or que l'on avait découvertes ne pouvaient pas être exploitées, parce qu'elles étaient en pays ennemi, et cependant, malgré le désordre, on s'en procurait déjà par troc plus qu'auparavant.

La ville était construite sur le bord d'une petite rivière. Une nuit, à une heure très-avancée, l'on aperçut des feux que l'on n'avait pas coutume de voir, ce qui engagea à doubler la garde. Mais comme rien ne parut pendant la nuit, on les retira vers le matin. Les Indiens entrèrent si doucement dans la ville, qu'on ne s'aperçut de leur présence que quand

ils commencèrent à tuer et à piller. Les Espagnols cherchèrent alors à gagner la plaine : leur chef fut tué. Quelques soldats parvinrent à monter à cheval, et chargèrent l'ennemi pour secourir nos compatriotes ; mais ils n'en sauvèrent qu'un petit nombre. Les Indiens se retirèrent chargés de butin, et sans avoir éprouvé de perte. Ils avaient tué trois chrétiens, une quantité de gens de service, et plus de vingt chevaux.

Les Espagnols qui avaient échappé au massacre n'ayant plus de montures, partirent le lendemain à pied pour Culiacan, manquant de vivres, et suivant des chemins détournés jusqu'à la ville de los Coraçones. Les Indiens de ce district, qui s'étaient toujours montrés nos amis, leur fournirent des vivres, et de là ils gagnèrent Culiacan, où Hernando Arias de Sayavedra, alcalde-mayor, les reçut et les traita de son mieux, jusqu'à l'arrivée de Juan Gallegos, qui amenait des troupes, dans l'intention de rejoindre l'armée de Co-

ronado. Il fut fort affligé de voir ce poste abandonné, car il nous croyait déjà établis dans le riche pays dont avait parlé l'Indien, que l'on appelait le Turc, à cause de sa figure.

CHAPITRE IV.

—

Frère Juan de Padilla et frère Luis restent dans le pays. — L'armée se met en marche pour le Mexique.

Le général, voyant que personne ne lui résistait, et que tout allait selon ses désirs, déclara que l'armée se mettrait en marche au commencement d'avril 1543, pour retourner à la Nouvelle-Espagne. Juan de Padilla, de l'ordre de Saint-François, et un

frère lai nommé Luis, déclarèrent qu'ils voulaient rester dans le pays. Le premier, à Quivira où il espérait faire des prosélytes ; le second, à Cicuyé. Comme l'on était en carême, le franciscain exposa sa résolution dans un sermon, en l'appuyant sur le texte des saintes écritures. Leur intention était de convertir ces nations, et de les attirer à la religion chrétienne. Le général leur accorda donc une permission dont ils n'avaient pas besoin, et leur donna une compagnie pour les escorter jusqu'à Cicuyé, où frère Luis resta. Frère Juan continua sa route vers Quivira, accompagné du Portugais dont j'ai parlé plus haut, du nègre, du métis, de quelques Indiens de la Nouvelle-Espagne, et des guides que le général avait amenés. Mais il reçut bientôt après son arrivée la couronne du martyr, comme je l'ai raconté dans le chapitre VIII de la seconde partie, car l'on doit croire que son zèle était sincère et vrai.

On n'a plus entendu parler de frère Luis

qui resta à Cicuyé. Seulement quelques personnes que l'on avait envoyées avant que l'armée ne quittât Tiguex, pour lui amener le reste des moutons, le rencontrèrent au moment où il allait visiter, avec quelques Indiens, des villages qui étaient à quinze ou vingt lieues de là. Ce religieux dit qu'il était bien vu des Indiens, et qu'il espérait que ses instructions prospéreraient, mais que les vieillards le haïssaient, et qu'ils finiraient par le faire périr. Comme c'était un homme de bonne et sainte vie, j'espère que notre Seigneur lui aura fait la grâce de convertir quelqu'une de ces nations, et qu'il a terminé ses jours en administrant son troupeau. On peut le supposer, car ces Indiens sont très-doux, et gardent à leurs amis une fidélité inviolable.

Le général, craignant que s'il emmenait des naturels du pays cela ne nuisît aux religieux qu'il laissait derrière lui, ordonna à ses

soldats de mettre en liberté leurs gens de service, et de les laisser retourner dans leurs villages ou bien où ils voudraient. Je crois, pour ma part, qu'il aurait mieux valu les garder avec les chrétiens, qui les auraient instruits dans la foi.

Fort satisfait de voir le moment du départ arrivé, le général se mit en route avec son armée, en emportant tout ce qui était nécessaire pour l'armée.

Il arriva entre Tiguex et Cibola un fait très-extraordinaire. Les chevaux, qui, malgré les fatigues, étaient gras et en bon état, commencèrent à mourir les uns après les autres. On en perdit plus de trente; tous les jours il en tombait deux ou trois. Il en périt encore sur la route de Culiacan; chose étonnante, et qui n'était pas arrivée pendant toute la durée de l'expédition.

Quand l'armée fut arrivée à Cibola, elle se reposa pour se préparer à entrer dans le dé-

sert; car c'est le dernier point habité. On laissa le pays entièrement pacifié; il y eut même quelques Indiens du Mexique qui nous avaient accompagnés, qui y restèrent et s'y établirent.

CHAPITRE V.

L'armée entre dans le désert pour se rendre à Culiacan. — Ce qui arriva pendant la route.

CIBOLA est, comme je l'ai dit, le premier village de la province des sept villes. Ce fut là que l'on sortit des pays nouvellement découverts pour entrer dans le désert. Pendant deux ou trois jours les naturels suivirent l'armée, dans l'espérance de s'emparer de quelque

pièce de bagage ou de quelques porteurs; car, quoique nous les quittassions en amis, comme ils voyaient que nous abandonnions le pays, ils étaient bien aises de garder quelques-uns des nôtres. Ce n'était cependant pas pour les maltraiter, comme on le sut de quelques personnes qui refusèrent de les suivre. Ils en emmenèrent quelques-uns à Cibola; d'autres y étaient restés de bonne volonté: ils feraient aujourd'hui de bons interprètes.

On traversa le désert sans événement. Il y avait deux jours que l'on était à Chichilticale quand l'on vit arriver Juan Gallegos, qui amenait de la Nouvelle-Espagne des renforts et des munitions. Il croyait trouver l'armée dans le riche pays dont avait parlé le Turc; et quand il vit que l'expédition revenait, il s'en montra très-mécontent. Les gentilshommes voyant ce nouveau secours, commencèrent à s'agiter de nouveau. Il n'était pas arrivé sans peine; car il avait fallu chaque jour, combattre les Indiens qui étaient

en armes. Comme je l'ai déjà dit, l'on proposa de faire un établissement quelque part, jusqu'à ce qu'on eût averti le vice-roi de ce qui se passait; mais les soldats qui revenaient des nouveaux pays refusaient de prêter l'oreille à aucune proposition, et voulaient absolument retourner à la Nouvelle-Espagne : c'est pourquoi on ne put mettre ce projet à exécution; et tout finit par s'apaiser.

Juan Gallegos conduisait avec lui quelques-uns de ceux qu'il avait amenés de la ville des Coraçones, et auxquels il avait garanti l'impunité. D'ailleurs, quand le général aurait voulu les châtier, il n'aurait pu le faire; car il ne lui restait aucun pouvoir. Il avait perdu toute considération : il se faisait plus malade qu'il ne l'était, et ne sortait que suivi de gardes.

On eut pendant la route diverses escarmouches avec les Indiens, qui nous tuèrent plusieurs hommes et quelques chevaux. Quand l'on fut arrivé à Batuco, des Indiens

alliés de la vallée des Coraçones vinrent au devant de l'armée pour voir le général; ils s'étaient toujours montrés nos amis, et avaient traité comme tels tous les Espagnols qui avaient traversé leur territoire, fournissant les vivres et les porteurs dont ils pouvaient avoir besoin. Pendant cette route, on apprit que l'eau de coing était un bon remède contre les flèches empoisonnées. Car quelques jours avant Sonora, les Indiens blessèrent, d'un coup de flèche, un Espagnol, nommé Mesa; et, quoique la blessure dût être mortelle, puisque la flèche avait été trempée dans du poison frais, et que l'on perdît plus de deux heures avant d'employer l'eau de coing, il n'en mourut cependant pas. Mais les chairs de la partie où il avait été blessé se pourrirent entièrement, et laissèrent à nu les nerfs et les os. La blessure répandait une puanteur insupportable. Elle était au poignet, et la putréfaction s'étendait jusqu'à l'épaule. Néanmoins le malade fut complétement guéri par

l'emploi du moyen que je viens d'indiquer.

L'armée marchait sans s'arrêter, car les vivres commençaient à manquer, et l'on ne pouvait en trouver. Tout le pays était soulevé. L'on faisait pourtant de temps à autre une incursion, afin de s'en procurer. On parvint ainsi à Petatlan, qui dépend de la province de Culiacan. A cette époque, ce village était soumis. Mais quoique depuis il y ait eu plusieurs soulèvements, on y resta quelques jours pour se refaire, et l'on franchit ensuite avec rapidité les trente lieues qui nous séparaient encore de Culiacan, où l'on nous reçut comme des gens qui ramenaient leur général blessé.

CHAPITRE VI.

Le général part de Culiacan pour aller rendre compte de l'armée qui lui avait été confiée.

Quand l'armée entra dans la vallée de Culiacan, chacun se crut au terme de ses peines puisque l'on était en pays chrétien, et que le général en était gouverneur. Les liens de la discipline se relâchèrent; les capitaines ne voulaient plus obéir au général, ni les soldats aux

capitaines, de sorte que quand le général marcha vers la ville d'où l'on était encore éloigné de dix lieues, la plus grande partie des soldats restèrent dans la vallée pour se reposer. Quelques-uns même avaient l'intention de ne jamais rejoindre. Le général sentit bien que quoique sa qualité de gouverneur de la province augmentât encore son autorité, il ne se ferait pas obéir par la force. Il tâcha donc de se concilier les capitaines en leur faisant distribuer les vivres que l'on trouva dans quelques villages qui étaient de son gouvernement; et, feignant tonjours d'être malade, il se mit à recevoir dans son lit, afin que tous ceux qui avaient à lui parler le fissent librement et sans témoins. Il faisait venir ses amis et les priait d'user de toute leur influence sur les soldats pour les engager à ne pas l'abandonner, et à le suivre jusqu'à la Nouvelle-Espagne; leur promettant en retour, de les protéger, tant auprès du vice-roi que dans son gouvernement. Quand il crut s'être

assuré d'eux, il partit avec l'armée par un très-mauvais temps, car c'était à la Saint-Jean, époque où commencent les pluies qui rendent très-profondes et très-dangereuses les rivières du désert qu'il faut traverser pour arriver à Campostelle. Ces rivières sont remplies de caïmans : pendant que l'armée en traversait une, un de ces animaux saisit un des soldats qui fut dévoré à la vue de tout le monde, sans qu'on pût lui porter le moindre secours.

Le général voyait chaque jour un grand nombre de soldats l'abandonner et rester dans les villes qu'il traversait; il avait tout au plus cent hommes quand il arriva à Mexico. Il fut mal reçu du vice-roi, qui cependant lui donna une décharge; mais il perdit sa réputation, et bientôt après son gouvernement de la Nouvelle-Galice. Don Antonio le conserva jusqu'à ce qu'il y eût établi l'audience qui y est encore aujourd'hui. Telle fut la fin de cette expédition.

Il me reste maintenant à indiquer quels seraient les chemins les plus faciles à suivre pour pénétrer dans ce pays, quoiqu'il n'y ait pas de succès à espérer sans peine; mais il vaut mieux que ceux qui voudront tenter l'entreprise, soient informés d'avance des peines et des fatigues qu'ont éprouvées leurs prédécesseurs. Je dirai où est située Quivira, et la Grande-Inde, à la recherche de laquelle on allait. Maintenant que Villa-Lobos a examiné les côtes de la mer du Sud, l'on voit clairement que c'est vers le nord-ouest et non vers l'orient que nous aurions dû nous diriger. Je laisserai là cette matière pour parler de quelques sujets que j'ai omis, afin de les traiter dans des chapitres à part.

CHAPITRE VII.

—

De ce qui arriva dans le pays révolté au capitaine Juan Gallegos qui amenait des secours.

On a sans doute remarqué dans le chapitre précédent que je négligeais de raconter les exploits du capitaine Juan Gallegos et des vingt soldats qui l'accompagnaient. Je vais le faire à présent, afin qu'à l'avenir ceux qui les raconteront puissent s'appuyer sur

des preuves, et qu'on ne leur reproche pas d'exagérer, de conter des choses fabuleuses ou des romans de chevalerie, et cependant, à l'exception des enchantements, nos Espagnols ont fait et font tous les jours aux Indes dans leurs combats avec les naturels des choses qui surpassent tout ce que l'on lit dans ces livres, sur les exploits des douze pairs de France. Si l'on examine d'un côté la haute stature et les puissantes armes que les auteurs de romans attribuent à leurs héros, de l'autre la petite taille des hommes de ce siècle, et les mauvaises armes que l'on a dans les Indes, on doit plus admirer ce qui se fait aujourd'hui que ce qui se faisait autrefois. En effet les anciens guerriers combattaient des nations barbares comme nous le faisons dans les Indes; mais parmi nos ennemis il y en a beaucoup qui sont très-forts, très-vaillants et très-adroits à lancer des flèches. Ils tuent les oiseaux au vol et les lièvres à la course. Je dis cela pour prouver que l'on doit croire les anciennes histoires, car nous

avons vu de nos jours des choses plus extraordinaires, et quand on racontera dans les siècles futurs que Fernand Cortès a osé pénétrer avec trois cents hommes au centre de la Nouvelle-Espagne qui était alors si peuplée, et qu'il la conquit en entier sans avoir jamais eu plus de cinq cents soldats, cela excitera sans doute beaucoup d'étonnement et d'admiration.

Les actions de don Pedro d'Alvarado à la conquête du Guatemala, celles de Montejo à Tabasco, la conquête de la terre ferme et celle du Pérou, m'engageraient à ne pas parler de celles de Gallegos si je n'avais promis de raconter tout ce qui se passa dans cette expédition, et je ne puis les passer sous silence.

Gallegos arriva à Culiacan avec très-peu de monde. Il rassembla tous ceux qui s'étaient échappés de la ville des Coraçones, ou pour mieux dire de Cicuyé, ce qui fait en tout vingt-deux hommes avec lesquels il traversa plus de

deux cents lieues de pays révolté, et ayant presque chaque jour un combat à livrer. Il marchait à l'avant-garde avec six ou sept hommes, laissant le reste pour protéger les bagages. Ils entraient par force dans les villages, tuaient, brûlaient, saccageaient tout ce qu'ils renfermaient, et attaquaient toujours l'ennemi tellement à l'improviste qu'ils ne lui laissaient pas le temps de se réunir. Ceci le rendit bientôt si redoutable, qu'il n'y avait pas de tribu qui osât l'attendre de pied ferme, et qu'on fuyait devant lui comme devant une puissante armée. Il lui est arrivé d'être dix jours dans un pays habité et de ne pas passer une heure sans combattre. Il faisait tout cela avec ses sept compagnons, et quand le reste de la troupe arrivait avec les bagages, elle n'avait plus qu'à piller et à dépouiller les morts, les premiers ayant tué ou fait prisonniers tous ceux qui n'avaient pas pris la fuite. Il ravagea surtout l'endroit où avait été la ville de Coraçones, massacra ou fit

pendre un grand nombre d'Indiens, et pendant tout ce temps, il n'eut ni tués, ni blessés, à l'exception d'un soldat. Cet homme s'étant approché pour dépouiller un Indien qui n'était pas encore expiré, en reçut un coup qui lni creva un œil. Comme ce fut avec une arme empoisonnée, il en serait mort si on ne l'avait pas traité par l'eau de coing. Ceux qui ont vu ces exploits s'en souviendront toute leur vie, et quelques Indiens alliés qui se joignirent à lui aux Coraçones, les regardaient comme des choses surnaturelles. S'ils n'avaient pas rencontré notre armée, ils seraient arrivés sains et saufs au pays qui avait été promis par le Turc, tant ils se conduisaient avec valeur et prudence.

Quelques-uns sont restés dans la ville de Culiacan où j'écris la présente relation, et où nous avons vécu et vivons, surtout aujourd'hui, au milieu de la misère et des dangers, tout le pays étant soulevé.

CHAPITRE VIII.

—

Où l'on raconte plusieurs choses étonnantes relativement aux bizons que l'on vit dans les plaines.

Il ne faut pas s'étonner si dans la seconde partie je n'ai pas parlé de ces animaux; je m'étais réservé de traiter ce sujet dans un chapitre particulier; car c'est une chose remarquable et que l'on n'avait pas encore vue. Je n'hésite pourtant pas à la raconter car beau-

coup de ceux qui en ont été témoins sont encore vivants aujourd'hui, et peuvent certifier de la vérité de ce que j'avance. Qui pourrait croire que mille chevaux, cent cinquante vaches de race espagnole, plus de cinq mille moutons, et mille cinq cents personnes, en comptant les Indiens de service, ne laissaient pas la moindre trace de leur passage dans le désert, et qu'il était nécessaire d'élever de distance en distance des tas de pierres et d'ossements de bisons, pour que l'arrière-garde pût nous suivre, car l'herbe toute courte qu'elle était, se relevait après avoir été foulée, aussi droite et aussi fraîche qu'auparavant.

Une autre chose très étonnante, c'est que l'on trouva sur le bord oriental d'un des lacs salés qui sont vers le sud, un endroit qui avait environ une demi-portée de mousquet de longueur, et qui était entièrement couvert d'os de bisons jusqu'à la hauteur de deux toises sur trois de large, ce qui est surprenant dans un pays désert, et où personne

n'aurait pu rassembler ces os. On prétend que quand le lac est agité par le vent du nord, il jette sur la côte opposée les ossements de tous les animaux qui ont péri en venant y boire. Mais que l'on juge alors quelle quantité il en a fallu pour former un pareil ossuaire.

La première fois que nous rencontrâmes des bisons, tous les chevaux prirent la fuite en les apercevant, car ils sont horribles à voir. Ils ont la face large et courte, les yeux à deux palmes l'un de l'autre, et tellement saillants sur le côté qu'ils peuvent voir celui qui les poursuit. Leur barbe est comme celle des boucs, et si longue, qu'elle traîne par terre quand ils baissent la tête. Ils ont sur la partie antérieure du corps un poil frisé semblable à la laine de moutons, il est très-fin sur la croupe, et lisse comme la crinière du lion. Sur le dos s'élève une bosse plus forte que celle d'un chameau. Leurs cornes sont très-courtes et très-grosses, c'est à peine si on les voit à travers le poil. Ils chan-

gent de poil au mois de mai, et à cette époque ils ressemblent vraiment à des lions. Pour le faire tomber plus vite, car ils en changent comme les couleuvres de peau, ils vont se rouler au milieu des broussailles que l'on trouve dans les ravins. Leur queue est très-courte et se termine par une grosse touffe. Quand ils courent ils la portent en l'air comme les scorpions. Tout jeunes, ils sont fauves et ressemblent à nos veaux, mais en vieillissant ils changent de couleur et de forme.

Une autre chose qui nous frappa, fut que tous les vieux bisons que nous tuâmes avaient l'oreille gauche fendue, tandis que les jeunes l'avaient entière; nous ne pûmes jamais en découvrir la raison.

Leur laine est si fine que l'on en ferait certainement de beaux draps, mais on ne pourrait pas la teindre, car elle est d'un roux-fauve.

Nous fûmes très-étonnés de rencontrer quelquefois des troupeaux innombrables de

taureaux sans une seule vache, et d'autres de vaches sans taureaux. Il y avait souvent jusqu'à quarante lieues entre un troupeau et l'autre, et cela était dans un pays si plat, que de loin l'on voyait le ciel entre leurs jambes, de sorte que, lorsqu'ils étaient plusieurs, on aurait dit des pins qui réunissaient leurs feuillages, et s'il n'y avait qu'un bison ses quatre jambes faisaient l'effet de quatre pins. Si l'on était près d'eux, il était impossible, quelqu'effort que l'on fît, d'apercevoir la terre au delà, car tout ce pays est si plat, que de quelque côté que l'on se tourne, on n'aperçoit que le ciel et l'herbe.

J'omettrai beaucoup d'autres choses moins importantes, mais je ne puis passer sous silence que dans plusieurs villages des montagnes, les Indiens ont en vénération le signe de la croix. A Acuco, nous trouvâmes près d'une fontaine une croix de deux palmes de haut, et d'un doigt d'épaisseur. Le bois en était carré, et il y avait autour beaucoup de

fleurs sèches et de petits bâtons ornés de plumes.

A Tutahaco, nous trouvâmes sur une sépulture qui paraissait récente une croix faite de deux morceaux de bois attachés avec du fil de coton, et ornée de fleurs desséchées. C'est ce qui me fait penser que d'une manière ou d'une autre, les Indiens ont eu quelque connaissance de la croix de Jésus-Christ notre rédempteur, et cela probablement par la voie de l'Inde d'où ils sont venus.

CHAPITRE IX.

De la route que suivit l'armée et d'une autre plus directe que pourrait prendre une nouvelle expédition.

Je voudrais être cosmographe et mathématicien pour pouvoir mieux expliquer la route que devrait suivre une nouvelle expédition qui partirait de la Nouvelle-Espagne, et examiner s'il vaut mieux suivre la même route que nous, ou traverser l'intérieur du pays;

mais avec l'aide de Dieu, je dirai au moins ce que je sais à cet égard.

L'on se rappelle le Portugais dont j'ai parlé, qui parvint à s'échapper de Quivira quand les Indiens tuèrent frère Juan de Padilla, et qui arriva à Panuco en traversant les plaines, et la cordillière de la mer du Nord, laissant toujours à se gauche le pays découvert par Fernando de Soto. Il ne vit pas la rivière de l'Espiritù-Santo, et quand il eut passé la cordillière de la mer du Nord, il revint à Panuco. De sorte que s'il n'avait pas cherché à gagner la mer du Nord, il serait arrivé à la province des Zacatecas, qui est aujourd'hui bien connue.

Je crois que cette route serait bien meilleure et beaucoup plus directe pour retourner à Quivira; car il y a encore à la Nouvelle-Espagne des guides qui sont venus avec le Portugais. Cependant il vaudrait encore mieux côtoyer les montagnes de la mer du Sud, à travers le pays des Quachichiles, parce

que ce pays est plus habité, et qu'on y trouverait des vivres. Ce serait se perdre que de s'enfoncer dans les plaines à cause de leur étendue et de leur stérilité. Il est vrai qu'une fois arrivé au pays des bisons, on serait dans l'abondance.

Il est certain que pour aller à Quivira et au pays dont le Turc avait parlé, l'armée de Francisco Vasquez Coronado fit un très-grand détour. On fit d'abord cent dix lieues vers l'ouest, en partant de Mexico; l'on se dirigea ensuite vers le nord-est pendant cent lieues; puis pendant six cent cinquante vers le nord, et l'on n'était encore arrivé qu'aux ravins des bisons. De sorte qu'après avoir fait plus de huit cent cinquante lieues, on n'était pas en définitive à plus de quatre cents de Mexico. Si l'on veut au contraire aller à Tiguex, et de là se diriger vers le couchant pour gagner les Indes, il faut suivre la même marche que l'armée. Et même si l'on voulait suivre une autre route, on ne le pourrait

pas, à cause de la baie qui s'avance considérablement dans les terres du côté du nord, à moins que l'on n'eût une flotte pour la traverser, que l'on n'allât débarquer du côté de l'île des Negros, et que l'on ne voulût ensuite pénétrer dans l'intérieur pour aller à la recherche du pays d'où sont venus ceux de Tiguex et les autres nations. Il ne faut pas penser s'embarquer sur la mer du Sud, et traverser la Floride, toutes les expéditions qui ont été faites de ce côté ont eu une issue malheureuse. Ce pays est rempli de marais et de fondrières entièrement stériles, et c'est le plus mauvais que le soleil éclaire. On peut cependant aller débarquer au delà de la rivière de l'Espiritù-Santo, comme l'a fait Fernand de Soto; car l'on m'a assuré que, malgré toutes les misères qu'il y a souffertes, c'est encore ce qu'il y a de mieux dans le pays. Il faudrait pour cela bien connaître le cours des rivières; car c'est la seule manière de transporter en abondance, et

avec facilité, toutes les choses nécessaires.

Dans ces nouveaux pays les chevaux sont ce qu'il y a de plus nécessaire, et ce qui effraie le plus l'ennemi. Ce sont eux qui décident du sort d'une bataille. Les Indiens qui ne connaissent pas l'artillerie en ont aussi grand'peur. Mais il faudrait des gros canons pour attaquer les villages semblables à ceux que découvrit Francisco Vasquez de Coronado. Il n'avait que des coulevrines, et pas un ingénieur pour construire une machine capable d'effrayer les naturels; ce qui eût été bien nécessaire.

Je dis donc que maintenant que les côtes de la mer du Sud ont été visitées par différents vaisseaux, et que l'on connaît parfaitement celles de la mer du Nord jusqu'à la Norwège, ceux qui seraient arrivés à Tiguex ou à Cibola sauraient très-bien de quel côté se diriger pour chercher le pays que le marquis del Valle don Fernand Cortez voulait découvrir, ainsi que la direction que suit la côte

du golfe après avoir tourné à l'embouchure de la rivière del Tison.

Je terminerai donc ici cette relation. Le Dieu tout puissant aura soin du reste. Lui seul sait quand et comment ce pays sera découvert, et à qui ce bonheur est réservé.

LAUS DEO.

Fini de copier à Séville, le samedi 26 octobre 1596.

APPENDICE.

I.

INSTRUCTION

DONNÉE PAR DON ANTONIO DE MENDOZA,

VICE-ROI DE LA NOUVELLE-ESPAGNE,

Au père Marcos de Niza.

Père Marcos de Niza, voici ce que vous avez à faire dans l'expédition que vous entreprenez pour l'honneur et la gloire de la Sainte-Trinité, et pour la propagation de notre sainte foi catholique.

Premièrement, aussitôt que vous arriverez dans la province de Culiacan, vous devez exhorter et encourager les Espagnols qui résident dans la ville de San-Miguel, à bien traiter les Indiens qui sont en paix avec nous, et à ne pas les employer à des travaux excessifs. Vous les assurerez que s'ils agissent ainsi on leur fera toutes sortes de faveurs, et sa majesté leur accordera des indemnités pour les maux qu'ils

ont soufferts. Ils trouveront en moi quelqu'un qui les aidera puissamment pour cela ; mais s'ils se conduisent autrement, ils seront punis et n'obtiendront aucune grâce. Vous ferez savoir aux Indiens que je vous envoie au nom de sa majesté, afin de recommander qu'on les traite bien. Vous leur direz que l'empereur a été très-peiné des maux qu'on leur a fait souffrir, que dorénavant il n'en sera point ainsi, et que quiconque les maltraitera sera puni.

Vous les assurerez qu'on ne les réduira plus en esclavage, qu'on ne les enlèvera plus de leur pays, et qu'au contraire on les laissera vivre chez eux en liberté sans leur faire ni mal ni tort. Faites en sorte qu'ils bannissent toute crainte, qu'ils reconnaissent Dieu notre Seigneur, qui est dans le ciel, et l'empereur que sa main a placé sur la terre, pour la régir et la gouverner.

Voulant que Francisco Vasquez de Coronado, nommé par sa majesté gouverneur de cette province, vous accompagne jusqu'à la ville de San-Miguel de Culiacan, nous prendrons les dispositions nécessaires afin de pourvoir cette ville de ce qui a rapport au service de Dieu notre Seigneur, ainsi qu'à la conversion des naturels de cette province, et aux bons traitements à exercer envers eux.

Si, par l'aide de Dieu notre Seigneur, et par la grâce du Saint-Esprit, vous trouvez une route pour passer plus avant et pour pénétrer dans l'intérieur, vous emmènerez avec vous Estevan de Dorantes, pour qu'il vous serve de guide. Je lui ordonne de vous obéir en toutes choses, comme à moi-même. S'il ne

le faisait pas il se rendrait passible des peines que l'on inflige aux personnes coupables de désobéissance envers les officiers qui ont reçu de sa majesté le droit de commandement.

Ledit gouverneur Francisco Vasquez engagera pareillement les Indiens qui sont venus avec Dorantes et les autres naturels de ce pays que l'on pourra trouver, afin que si vous croyiez, vous et le gouverneur, devoir les emmener, vous le fassiez, et que vous employiez leurs services comme vous croirez convenable au service de Dieu.

Vous chercherez toujours à voyager avec le plus de sûreté possible ; vous vous informerez d'abord si les naturels sont en guerre entre eux ; vous éviterez de leur donner occasion d'agir contre votre personne, ce qui forcerait de procéder contre eux et de les punir, car, dans ce cas, au lieu d'aller leur faire du bien et les éclairer, il arriverait le contraire.

Vous prendrez le plus grand soin d'observer la force des peuplades, si elles sont nombreuses ou non, si elles vivent dispersées ou réunies ; l'aspect et la fertilité du pays, la température, les arbres, les plantes, les animaux sauvages qui s'y trouvent ; la nature du sol, s'il est aride ou coupé par des rivières, si elles sont grandes ou petites ; les pierres et les métaux qu'il renferme. Si vous pouvez vous procurer des échantillons de tous ces objets, apportez-en ou envoyez-en afin que sa majesté puisse être parfaitement instruite.

Informez-vous constamment si l'on a connaissance du voisinage de la mer, soit du Nord soit du Sud,

car il pourrait se faire qu'il y eût un golfe par où la mer pénétrât dans l'intérieur. Si vous parvenez à la côte de la mer du Sud, vous enterrerez, sur le rivage, au pied d'un arbre élevé et remarquable, des lettres dans lesquelles vous rendrez compte de ce que vous jugerez à propos de faire savoir. Pour que l'on reconnaisse l'arbre où vous laisserez des lettres, vous y ferez une croix, ainsi qu'à l'embouchure des rivières, dans les endroits qui peuvent servir de ports, et vous y déposerez des lettres. Si l'on expédie des vaisseaux, ils auront ordre de rechercher ce signal.

Vous ne manquerez pas d'avoir soin d'envoyer constamment des Indiens pour faire savoir la route que vous prenez, comment vous êtes reçu, et ce que vous trouvez de plus remarquable.

Si Dieu, notre Seigneur, permet que vous trouviez quelque grande ville, et si vous croyez qu'il soit convenable d'y établir un monastère, et d'y envoyer des religieux qui travaillent à la conversion des indigènes, vous le ferez savoir par des Indiens ou bien vous retournerez à Culiacan pour en donner avis le plus secrètement possible, afin que l'on prenne les dispositions convenables sans donner lieu à aucun trouble; car, dans la conquête que l'on se propose, il ne s'agit que du service de notre Seigneur et du bien des naturels du pays.

Quoique toute la terre appartienne à l'empereur notre maître, je vous autorise à prendre possession du nouveau pays au nom de sa majesté; vous ferez les signes et vous remplirez les formalités qui vous paraîtront nécessaires dans cette circonstance. Vous

ferez entendre aux naturels du pays qu'il y a un Dieu dans le ciel et un empereur sur la terre, que c'est pour la régir, pour la gouverner, et que tous les hommes doivent leur être soumis et les servir.

ACCUSÉ DE RÉCEPTION.

Moi, frère Marcos de Niza, de l'ordre de notre seigneur Saint-François, j'ai reçu une expédition des instructions ci-dessus, signée par le très-illustre seigneur don Antonio de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Elle m'a été remise par l'ordre de sa seigneurie et en son nom, par Franscisco Vasquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, laquelle copie, faite d'après les instructions *de verbo ad verbum*, a été corrigée et collationnée avec ladite. Je promets de m'y conformer ponctuellement, de ne pas outre-passer son contenu, en quelque temps que ce soit; c'est pourquoi je la signe de mon nom, le 25 de novembre 1538, jour où j'ai reçu ladite instruction au nom du vice-roi, dans cette province de la Nouvelle-Galice.

Frère MARCOS DE NIZA.

Attestation du père Antonio de Cibdadrodrigo, provincial des franciscains à Mexico.

Je soussigné, frère Antonio de Cibdadrodrigo, de l'ordre des frères mineurs, et présentement provincial de la province du Saint-Évangile, à la Nouvelle-Espagne, je certifie qu'il est véritable que j'ai expédié frère Marcos de Niza, prêtre régulier, pieux, doué de toutes vertus et de dévouement; que je l'ai approuvé, moi et mes frères les définiteurs-députés, dont je prends les avis dans les cas importants et difficiles, et qu'il a été approuvé et reconnu capable de faire ce voyage de découverte, non-seulement à cause des qualités indiquées ci-dessus, mais encore à cause de ses connaissances en théologie, et même en cosmographie et dans la navigation. Après avoir pris les avis du conseil de l'ordre, et qu'il fut résolu qu'il partirait, on lui a adjoint un frère lai, nommé frère Onorato, d'après l'ordre du seigneur don Antonio de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Sa seigneurie lui a fourni tous les objets nécessaires et toutes les facilités qu'exigeait ce voyage. Elle lui a fait remettre l'instruction écrite plus haut, laquelle j'ai vue. Elle m'a été communiquée par sa seigneurie, qui m'a demandé mon avis, disant que si je la trouvais bien, il la ferait remettre audit frère Marcos, par Francisco Vasquez de Coronado. Frère Marcos a reçu ponctuellement cette instruction, et

il l'a remplie avec fidélité ainsi qu'on l'a vu ; et comme ce que j'ai dit ci-dessus est l'exacte vérité, j'ai rédigé cette attestation, et je l'ai signée de mon nom.

A Mexico, le 27 d'août 1539.

Frère ANTONIO DE CIBDADRODRIGO,

Ministre provincial.

II.

RELATION

DE

FRÈRE MARCOS DE NIZA (1).

Par l'aide et la faveur de la très-sainte Vierge Marie, Notre-Dame, et de notre père séraphique saint François, moi frère Marcos de Niza, religieux profès de l'ordre de Saint-François, et en vertu de l'instruction ci-dessus donnée par l'illustrissime seigneur don Antonio de Mendoza, vice-roi et gouverneur pour sa majesté à la Nouvelle-Espagne, je suis parti de la ville de San-Miguel, de la province de Culiacan, le vendredi, septième jour du mois de mars de l'année 1539. J'emmenai en qualité de collègue frère Onorato et le nègre Estevan Dorantes, ainsi que des Indiens que ledit vice-roi affranchit et qu'il acheta pour cette

(1) Cette relation fait partie de la collection de Ramusio. Voyez l'édition de Venise, t. III, p. 297.

expédition. Ils me furent remis par Francisco Vasquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, avec beaucoup d'autres Indiens de *Petatean* (Pitatlan), et de la ville que l'on nomme del Cuchillo (du Couteau), qui peut être à cinquante lieues de la première. Ils vinrent jusqu'à Culiacan en témoignant beaucoup de joie, car les Indiens que le gouverneur avait envoyés en avant leur avaient fait connaître qu'ils étaient en liberté, et qu'on ne venait ni pour les mettre en esclavage, ni pour leur faire la guerre, ni aucun mauvais traitement; que tels étaient le désir et la volonté de sa majesté.

Suivi de cette escorte, je me mis en route et j'arrivai au village de Pitatlan : je reçus sur la route toutes sortes de bons traitements; on me fit présent de vivres, de roses et d'autres objets de ce genre; on me construisit des cabanes de nattes et de branchages dans toute la contrée qui n'était pas habitée. Je me reposai trois jours dans le village de Pitatlan, mon compagnon frère Onorato étant tombé malade; je fus même obligé de l'y laisser, et je continuai mon voyage suivant l'instruction que j'avais reçue, dans la direction où me guida le Saint-Esprit, quoique j'en fusse indigne. J'avais avec moi le nommé Estevan de Dorantès, nègre, quelques Indiens affranchis et un grand nombre de naturels du pays.

Partout où j'arrivais on me faisait un excellent accueil, les habitants se livraient à des divertissements, élevaient des arcs de triomphe, partageaient avec moi leurs vivres, quoiqu'ils en eussent fort peu, parce que, disaient-ils, il n'avait pas plu depuis

trois ans, et que les Indiens de la contrée cherchaient plutôt à se cacher qu'à cultiver la terre, effrayés qu'ils étaient par les chrétiens de la ville de San-Miguel, qui, jusqu'à cette époque, avaient l'habitude de leur faire la guerre et de les réduire en esclavage. Pendant tout ce chemin, où je fis vingt-cinq ou trente lieues au delà de Pitatlan, je n'ai rien vu qui fût digne d'être rapporté ici, si ce n'est que des Indiens de l'île où s'était rendu le marquis del Valle, vinrent me voir. J'appris d'eux d'une manière positive que c'était une île, et non pas comme plusieurs le prétendent un continent : l'espace qui la sépare de la terre ferme peut être environ d'une demi-lieue.

Des Indiens d'une autre île plus grande, et qui est plus éloignée, vinrent aussi me voir. Je sus par eux qu'il y avait trente autres petites îles habitées par des gens pauvres en vivres, excepté dans deux de ces îles, où suivant eux on trouve du maïs. Ces Indiens avaient au cou beaucoup de coquilles qui renferment des perles, je leur en montrai une que je portais pour échantillon; ils me dirent qu'il y en avait dans cette île, néanmoins je n'en vis aucune.

Je continuai ma route en suivant un désert pendant quatre jours de marche. J'étais accompagné par les Indiens des îles dont je viens de parler, et par les habitants des villages que j'avais laissés en arrière. Aux confins du désert, je trouvai d'autres Indiens qui furent surpris de me voir, car ils n'avaient aucune notion des chrétiens, n'entretenant aucun rapport avec ceux qui étaient plus en deçà. Ils

me reçurent fort bien et me donnèrent beaucoup de vivres. Ils cherchaient à toucher mes vêtements et me nommaient *Sayota*, ce qui veut dire, dans leur langue, homme du ciel. Au moyen des interprètes, je leur fis entendre, le mieux que je pus, le contenu de mes instructions, c'est-à-dire que je leur transmis la connaissance de notre Seigneur qui est au ciel, et de sa majesté qui est sur la terre.

J'employai tous les moyens pour savoir s'il y avait des pays habités par une population nombreuse, et s'il existait des habitants plus civilisés qu'eux. Les naturels avec qui j'eus des rapports me dirent seulement que dans l'intérieur, à quatre ou cinq jours de marche de l'endroit où les chaînes de montagnes s'abaissent, on trouve dans une plaine fort étendue un nombre considérable de grandes villes habitées par des gens habillés de coton. Je leur montrai quelques métaux que j'emportais pour connaître ceux du pays, ils prirent de l'or et me dirent que ces naturels avaient des bassins de cette matière, et qu'ils portaient au nez et aux oreilles des objets ronds en or. Qu'ils avaient des petites pelles du même métal avec lesquelles ils raclent leur sueur pour s'en débarrasser. Mais comme cette plaine s'éloigne de la côte, et que mon intention était de ne pas m'en écarter, je résolus de la laisser pour mon retour afin de mieux l'observer.

Je parcourus pendant trois jours un pays habité par les mêmes Indiens qui me reçurent comme les premiers et j'arrivai à une ville d'une grandeur moynene, nommée Vacapa. Les habitants me re

çurent très-bien, et me donnèrent une grande quantité de vivres, dont ils avaient en abondance, car le pays est fertile. Cette ville est à quarante lieues de la mer : comme j'en étais si éloigné et que c'était l'avant-veille du dimanche de la Passion, je résolus d'y rester jusqu'à Pâques, pour prendre des renseignements suffisants sur les îles dont j'ai dit que l'on m'avait parlé. J'expédiai donc des messagers indiens pour qu'ils se rendissent à la mer par trois routes différentes. Je les chargeai de m'amener des habitants de la côte et de quelques-unes des îles, pour prendre des renseignements auprès d'eux. J'expédiai Estevan de Dorantès, le nègre, pour qu'il s'avançât à cinquante ou soixante lieues vers le nord, et qu'il vît si, dans cette direction, il pourrait découvrir quelque chose d'important sur ce que nous cherchions. Je convins avec lui que s'il apprenait qu'il y eût des contrées peuplées, riches et considérables, de ne pas s'avancer davantage ; mais de retourner en personne ou de m'expédier des Indiens avec un signal dont nous étions convenus. Si c'était un pays de grandeur ordinaire, il devait m'envoyer une croix blanche longue d'une palme ; s'il était plus important, la croix devait avoir deux palmes, et si ce pays était plus considérable que la Nouvelle-Espagne, le signe était une grande croix.

Le nègre Estevan partit avec ces ordres le dimanche de la Passion après-dîner ; je restai dans cette ville qui, comme je l'ai dit, se nomme Vacapa. Quatre jours après, des envoyés d'Estevan arrivèrent avec une croix de la grandeur d'un homme ; ils me dirent

de sa part de partir à l'instant sur ses traces ; qu'il avait trouvé des gens qui lui parlaient d'un pays le plus grand du monde, et qu'il avait avec lui des Indiens qui y avaient été ; il m'en envoyait un. Il me fit dire des choses si surprenantes sur sa découverte que je refusais de les croire avant de les avoir vues et de m'être mieux assuré des faits. L'Indien me dit qu'il y avait trente journées de marche depuis l'endroit où était Estevan jusqu'à la première ville du pays que l'on nomme Cibola. Comme je crois digne d'être rapporté dans cet écrit ce que l'Indien envoyé par Estevan m'a raconté de ce pays, je vais le faire. Il affirme et il certifie que dans cette première province il y a sept villes très-grandes qui toutes appartiennent à un souverain. On y voit de grandes maisons de pierres et de chaux ; les plus petites ont un étage surmonté d'une terrasse, il y en a de deux et de trois étages. Celle du souverain en a quatre fort bien ordonnés. On voit à la porte des maisons principales beaucoup d'ornements en turquoises, pierres très-communes dans le pays. Les habitants de ces villes sont très-bien vêtus. Il me donna beaucoup d'autres détails sur ces sept villes et sur d'autres provinces plus éloignées et plus considérables que celle des sept villes. Afin de savoir comment il en avait connaissance, nous eûmes avec lui de longs entretiens ; je le trouvai très-raisonnable, et je remerciai notre Seigneur.

Je tardai de partir sur les traces d'Estevan de Dorantès, croyant qu'il m'attendrait comme j'étais convenu avec lui, et parce que j'avais promis

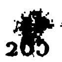
aux naturels que j'avais expédiés vers la mer de les attendre; car j'ai voulu agir sincèrement avec les gens qui avaient affaire à moi. Les messagers arrivèrent le jour de Pâques fleuries. Ils avaient avec eux des habitants de la côte et des deux îles dont il a été question. Elles sont pauvres comme je l'avais déjà appris, et habitées par des gens qui portent sur le front des coquilles qui contiennent des perles. Ils m'assurèrent qu'il y avait trente-quatre îles les unes près des autres, j'en donne les noms dans un autre écrit où je rapporte pareillement le nom des villages. Les habitants de la côte disent qu'ils ont peu de vivres ainsi que les insulaires, et qu'ils correspondent au moyen de radeaux. Cette côte se dirige vers le nord aussi droit que possible. Les habitants m'apportèrent des boucliers de cuirs de vaches bien travaillés, et assez grands pour couvrir des pieds à la tête; il y a des orifices pratiqués en haut de l'endroit où la poignée est fixée afin que l'on puisse voir étant derrière. Ils sont si forts, que je ne crois pas qu'une arquebusade les traverse. Le même jour, trois Indiens de la race que l'on appelle *Pintados* (peints) vinrent me voir. Ils avaient le visage, la poitrine et les bras peints, ils habitent dans la direction de l'est. Un certain nombre résident dans le voisinage des sept villes. Ils dirent qu'ils étaient venus me voir parce qu'on leur avait parlé de moi. Entre autres rapports qu'ils me firent, ils me parlèrent beaucoup des sept villes et des provinces dont m'avait entretenu l'Indien d'Estevan; ils s'expliquèrent presque dans les mêmes termes que cet homme. Je renvoyai

les habitants de la côte. Deux Indiens des îles dirent qu'ils voulaient m'accompagner pendant sept ou huit jours.

Je quittai Vacapa avec eux et les trois Indiens peints dont j'ai parlé. Deux jours après Pâques fleuries, je pris le chemin qu'Estevan avait suivi. J'avais reçu de lui d'autres messagers avec une seconde croix aussi grande que la première, il me l'envoyait en me disant de hâter mon départ. Il me certifiait que le pays où il se rendait était excellent et le plus merveilleux dont on eût jamais entendu parler. Les envoyés, en particulier, s'exprimèrent sans manquer en la moindre chose à ce qu'avait dit le premier; et même ils me donnèrent beaucoup plus de détails, et s'expliquèrent beaucoup plus clairement.

Ce jour-là, le surlendemain de Pâques, et deux jours après, je suivis la même route qu'Estevan, et j'arrivai chez les Indiens qui lui avaient parlé des sept villes et du pays qui est au delà. Ils me dirent que de cet endroit on se rendait en trente jours de marche à la ville de Cibola qui est la première des sept, ce ne fut pas un seul individu qui s'exprima ainsi; beaucoup me dirent très en détail quelle était la grandeur des maisons, la manière dont elles étaient construites, ainsi que me l'avaient rapporté les premiers. Ils ajoutèrent qu'outre les sept villes, il y avait trois autres royaumes nommés Marata, Acus et Totonteac. Je voulus savoir pourquoi ils s'éloignaient autant de leurs demeures; ils me dirent que c'était pour aller chercher des turquoises et d'autres

objets que ce peuple possède en abondance. Je leur demandai contre quoi ils échangeaient ces marchandises; ils me répondirent que c'était avec leur sueur et le travail de leurs mains; qu'ils allaient à la première ville nommée Cibola, et qu'on les y occupait à creuser la terre et à d'autres ouvrages; que les habitants leur donnaient des cuirs de vaches et des turquoises en payement; que tous les habitants de cette ville portaient aux oreilles et au nez des turquoises fines et belles. Ils me racontèrent qu'aux portes principales de Cibola, il y avait des ornements faits avec ces pierres; que les habillements des naturels étaient des chemises de coton larges qui descendaient jusques sur le pied, attachées au cou par un bouton et un long cordon qui en descend; que les manches de ces chemises étaient aussi larges du haut que du bas. D'après mon avis, elles seraient semblables aux vêtements des Bohémiens. Ils disent qu'ils se ceignent le corps avec des ceintures de turquoises, et que par dessus ces chemises, les uns portent d'excellents manteaux et d'autres des cuirs de vaches très-bien travaillés, regardés par eux comme le meilleur vêtement et le plus commode du pays. Les femmes sont vêtues de la même manière; elles portent aussi des habillements qui descendent jusqu'en bas. Ces Indiens me reçurent très-bien; ils s'informèrent avec le plus grand soin du jour de mon départ de Vacapa, afin de me faire trouver sur la route des vivres et des logements. Ils m'amenaient des malades pour les guérir, et ils essayaient de toucher mes vêtements : je récitais l'évangile sur les



malades. Ils me donnèrent quelques cuirs de vaches si bien tannées et si bien travaillés, qu'ils semblaient être préparés par des hommes très-civilisés. Ils disaient tous que ces cuirs venaient de Cibola.

Le lendemain je continuai ma route en emmenant avec moi mes Indiens peints qui ne voulaient pas me laisser. J'arrivai dans un autre village où je fus fort bien reçu par les habitants. Ils cherchèrent comme les autres à toucher mes vêtements. Ils me donnèrent des notions sur le pays où je voulais aller, et avec autant de détail que les premiers. Ils me dirent que plusieurs des habitants avaient suivi Estevan de Dorantès à quatre ou cinq journées de là. Je trouvai dans ce village une grande croix que ce dernier avait laissée pour me faire savoir que la nouvelle du bon pays devenait toujours plus certaine. Il avait chargé les habitants de me dire de me hâter le plus possible, et qu'il m'attendrait à la fin du premier désert. J'érigeai deux croix dans cet endroit, et j'en pris possession suivant mon instruction, parce que je crus qu'il était meilleur que celui que je laissais en arrière, et qu'il était convenable de faire les actes de prise de possession.

Je voyageai cinq jours de cette manière en trouvant toujours des villages, une très-bonne réception, beaucoup de turquoises, des cuirs de vaches, et sans que le pays changeât d'aspect. Tous me parlaient de Cibola et de la province de ce nom comme des gens qui savaient que je m'y rendais. Ils me dirent que le négre allait en avant. Il m'envoya en message des habitants de cette ville qui étaient allés

avec lui Il renchérissait toujours sur la grandeur du pays, et il me pressait de hâter mon arrivée. J'appris dans cet endroit que je rencontrerais un désert de quatre journées de marche, où je ne trouverais pas de vivres ; mais que déjà on avait préparé ce qui était nécessaire pour me construire des cabanes et pour me transporter des provisions. Je fis diligence, espérant trouver Estevan à la fin de cette solitude, car il m'avait fait dire qu'il m'y attendrait avant d'arriver au désert.

Je parvins dans un village rafraîchi par des ruisseaux. J'y fus reçu par un grand nombre d'hommes et de femmes vêtus d'étoffes de coton ; quelques-uns étaient habillés avec des cuirs de vaches, qu'ils préfèrent généralement aux tissus de coton. Tous les gens de ce village étaient *encaconados* avec des turquoises qui leur descendent du nez et des oreilles ; ils les nomment *cacona*. A leur tête était le chef de ce village, et deux de ses frères fort bien vêtus en coton, et parés avec des caconas et des colliers de turquoises. Ils m'apportèrent une grande quantité de gibier, des cerfs, des lapins, des cailles, du maïs et des pigeons, tout cela très-abondamment. Ils m'offrirent beaucoup de turquoises, des cuirs de vaches de *Xicaras*, et bien d'autres choses que je n'acceptai pas, comme j'en avais l'habitude depuis que j'étais entré dans le pays où nous ne sommes pas connus.

Je recueillis dans cet endroit, sur les sept villes, les royaumes et les provinces, des rapports conformes à ceux que l'on en avait déjà donnés. J'étais vêtu

d'un habillement de drap grisâtre, que l'on nomme *Zaragoça*, et que Fancisco Vazquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, m'avait envoyé. Le chef du rivage et d'autres Indiens touchèrent mon habit, et dirent qu'il y avait beaucoup d'étoffes semblables à Totonteac, et que les naturels de ce pays en portaient des habillements. Je leur dis, en souriant, que cela n'était pas possible, que ce devait être des étoffes semblables à leurs mantes de coton ; mais ils me répondirent : « Penses-tu que nous ignorions que ce tissu diffère de celui que nous portons ? tu sauras qu'à Cibola toutes les maisons sont remplies d'étoffes du genre des nôtres ; mais à Totonteac il y a de petits animaux qui fournissent la matière pour fabriquer ce tissu. » J'en fus très-surpris, n'ayant pas encore entendu parler de ce fait avant d'être arrivé dans ce village. Je voulus prendre des informations plus détaillées ; ils me dirent que ces animaux sont gros comme les deux levriers que Estevan conduisait avec lui . ils prétendent qu'il y en a beaucoup à Totonteac ; je n'ai pu parvenir à savoir quel animal ce pouvait être.

Le lendemain j'entrai dans le désert. A l'endroit où je devais m'arrêter pour dîner, je trouvai, auprès d'un ruisseau, des cabanes et des vivres suffisants. Le soir, j'arrivai à des maisons où j'eus encore des vivres, et il en fut de même pendant quatre jours que je mis à traverser le désert, après quoi je pénétrai dans une vallée très-bien habitée. Les Indiens du premier village vinrent au-devant de moi. Les hommes et les femmes portaient beaucoup de

turquoises qui leur pendaient des mains et des oreilles ; plusieurs avaient des colliers de turquoises semblables à ceux qu'avaient le chef du village, situé avant le désert, et ses frères. Mais les premiers n'avaient qu'un tour, et les seconds en avaient trois ou quatre. Ils étaient vêtus de très-bons manteaux de cuirs de vaches. Les femmes avaient aussi des turquoises au nez et aux oreilles, d'excellentes jupes de dessous et des chemises. Ces naturels connaissaient aussi bien Cibola, qu'à la Nouvelle-Espagne on connaît Mexico, et Cuzco au Pérou. Ils me donnaient toutes sortes de détails sur la construction des maisons, sur la population, les rues, les places, et comme des personnes qui y avaient été très-souvent, et qui s'y procuraient, ainsi que les Indiens des autres provinces plus éloignées, les objets produits de la civilisation. Leur ayant dit qu'il n'était pas possible que les maisons fussent comme ils le racontaient, ils prirent, pour me convaincre, de la cendre et de la terre, la mouillèrent, et me firent voir comment ils arrangeaient les pierres, et comment ils élevaient l'édifice en superposant alternativement des pierres et du mortier, jusqu'à ce que la construction fût arrivée à toute son élévation. Je leur demandai si les gens de ce pays avaient des ailes pour s'élever aux étages supérieurs, ils se mirent à rire, et m'indiquèrent un escalier aussi bien que j'aurais pu le faire. Ils prirent une perche, la placèrent sur leur tête, et me firent signe que les étages avaient cette hauteur. J'eus aussi dans ce pays des informations sur le drap de Totonteac, où, disent-

ils, les maisons sont comme à Cibola, et même mieux construites et plus nombreuses. C'est une ville suivant eux fort grande et sans limites.

On m'a dit aussi dans ce pays que la côte s'étend tout droit vers le nord : jusqu'à l'entrée du premier désert que j'avais passé, elle prenait toujours la direction du nord. Comme il était très-important de côtoyer dans cette direction, je voulus m'en assurer par mes yeux. Je partis donc pour la rechercher, et je vis clairement qu'à la hauteur de trente-cinq degrés elle tourne à l'ouest. Je n'en fus pas moins satisfait que des bonnes nouvelles que je recevais du pays.

Je continuai mon voyage, et je marchai cinq jours dans cette vallée. Elle est habitée par des gens très-propres et si pourvus de vivres, qu'ils pourraient nourrir trois cents chevaux et plus. Elle est bien arrosée et ressemble à un verger. Les villages sont à une demi-lieue ou à un quart de lieue l'un de l'autre. Dans tous on me donnait des informations sur Cibola, et les habitants m'en parlaient comme des gens qui s'y rendaient tous les ans pour gagner leur vie.

Je trouvai dans cet endroit un homme qui était natif de cette ville. Il me dit qu'il avait quitté une personne que le souverain a placée à Cibola. Ce chef des sept villes a sa résidence dans l'une d'elles : on la nomme Acus. Dans les autres places, il entretient des gens qui gouvernent en son nom. Le naturel de Cibola était un homme d'un bel extérieur, fort âgé, et bien plus sensé que ceux de

la vallée et des environs. Il me dit qu'il voulait partir avec moi pour que j'obtinsse son pardon. Je pris soigneusement des informations près de lui : voici ce qu'il m'assura : Cibolâ est une grande ville, très-populeuse, les rues et les places sont en grand nombre, dans quelques quartiers, il y a des maisons fort vastes, qui ont dix étages, les chefs s'y réunissent à certaines époques de l'année. Les maisons sont de pierres et de chaux, ainsi que me l'ont rapporté les premiers Indiens, les portes d'entrée et les façades sont en turquoise, les sept autres villes sont construites de même, il y en a encore de plus grandes : la plus considérable est Ahacus.

Il m'a rapporté que vers le sud-est il existe un royaume qui s'appelle Marata, qu'il y a des populations très-considérables; que toutes ont des maisons de pierres à plusieurs étages, qu'elles ont été en guerre, et qu'elles combattent encore avec le souverain des sept villes. Suivant lui cette guerre aurait beaucoup diminué la force du royaume de Marata ; mais cependant il est encore puissant et continue de se défendre. Il m'a rapporté que dans la direction de l'ouest on trouve le royaume nommé Totonteac, que c'est un état des plus importants du monde, entièrement peuplé et fort riche, que les habitants sont habillés d'un drap semblable à celui que je portais, qu'ils en avaient même de plus beaux, et que la matière première était fournie par des animaux semblables à ceux dont on m'avait parlé. Ces gens, disait-il, étaient très-civilisés et bien différents

de ceux que j'avais vus. Il existe aussi, d'après le rapport de cet Indien, un autre royaume très-vaste, nommé Acus; car il y a Ahacus et Acus; Ahacus avec l'aspiration est une des sept villes, et la capitale, Acus sans aspiration est un royaume. Ce vieillard m'a conté qu'à Cibola les habillements sont tous comme on me l'avait déjà dit plus avant. Les habitants de cette ville dorment dans des lits élevés au-dessus du sol, et faits avec des étoffes : des tentes couvrent ces lits. Il me proposa de m'accompagner jusqu'à Cibola, et plus avant, si je voulais l'emmener. Beaucoup d'autres habitants des villages me firent des offres semblables, mais avec moins d'insistances.

Je voyageai pendant trois jours dans cette vallée, et les naturels me firent tout l'accueil qu'ils purent. J'y ai vu plus de deux mille cuirs de vaches extrêmement bien préparés, et beaucoup plus de turquoises, et de colliers faits avec ces pierres, que dans les pays que je laissais en arrière : tous me disaient qu'elles venaient de Cibola, qu'ils connaissent comme ce que je tiens dans la main. Ils connaissent aussi bien les royaumes de Marata, d'Acus et de Totonteac.

Dans cette vallée on m'apporta un cuir une fois et demie plus grand qu'un cuir de vache ; ils me dirent qu'il appartenait à un animal qui n'avait qu'une corne sur le front, cette corne se recourbe jusqu'à la poitrine, de là elle remonte en pointe droite, ce qui donne tant de force à l'animal qu'il n'y a aucun objet, quelque dur qu'il soit, qu'il ne puisse rompre.

Ils prétendent que ces animaux sont très-communs dans ce pays-là. La couleur ressemble à celle du cuir de bouc, le poil est de la longueur du doigt. Je reçus encore des messagers d'Estevan, qui me dirent qu'il s'avançait dans le dernier désert et qu'il était très-content, et était persuadé que le pays était très-grand. Il me fit savoir que depuis qu'il m'avait quitté, il n'avait pas encore surpris les Indiens à mentir, que jusqu'au point où il était parvenu, il avait trouvé la contrée telle qu'on la lui avait décrite, qu'il en serait de même par la suite. Je pense donc qu'il en est ainsi parce que c'est la vérité, et dès le premier jour que j'eus connaissance de la ville de Cibola, les Indiens ne m'ont rien dit que, jusqu'à présent, je n'aie reconnu véritable par mes propres observations. Ils m'indiquaient constamment les villages que je devais trouver sur ma route, leur nom ainsi que les endroits déserts ; ils m'enseignèrent où je pourrais coucher, sans se tromper en la moindre des choses. Depuis l'endroit où je reçus les premières notions du pays jusqu'au village où je me trouvais ce jour-là, il y a cent douze lieues. Il ne me paraît pas indifférent de parler de la véracité de ces naturels. J'ai érigé des croix dans cette vallée, ainsi que je l'avais déjà fait dans les villages que j'avais traversés. J'ai fait les actes et remplis les formalités qui m'avaient été prescrites par mes instructions. Les habitants de la vallée me prièrent de me reposer chez eux trois ou quatre jours, parce que le désert était à quatre lieues de là. Depuis le commencement jusqu'à la ville de Cibola, il y a quinze grands

jours de marche. Les Indiens me proposèrent de me fournir des vivres, et ce qui était nécessaire pour le voyage. Ils me dirent qu'Estevan, le nègre, était parti de chez eux suivi de plus de trois cents hommes qui lui servaient d'escorte ou qui portaient des vivres, et qu'un grand nombre des leurs voulaient pareillement m'accompagner afin de me servir, parce qu'ils pensaient revenir riches. J'acceptai leur offre et je leur dis de hâter les préparatifs, car chaque jour me semblait de la longueur d'une année, tant j'avais envie de voir Cibola. Je séjournai donc trois jours, pendant lesquels je ne cessai de recueillir des informations sur cette ville et sur les autres, je prenais constamment des Indiens à part et je les interrogeais chacun en particulier : tous s'accordaient dans leurs rapports. Ils me parlaient de la multitude des habitants, de la disposition, de la grandeur des maisons et de la forme des façades, dans le même sens que les naturels que j'avais déjà vus plus en deçà. Les trois jours étant écoulés, un grand nombre de naturels se réunirent pour m'accompagner, je choisis une trentaine des principaux, très-bien vêtus et parés de colliers de turquoises, dont quelques-uns avaient cinq ou six rangs. Je pris aussi les hommes nécessaires pour porter les vivres pour eux et pour moi et je me mis en route. J'entrai dans le désert le neuf de mai. Le premier jour nous voyageâmes sur une route très-large et très-fréquentée. Nous arrivâmes pour dîner sur le bord de l'eau dans un endroit que les Indiens m'avaient indiqué, et nous allâmes coucher près d'une autre rivière où je trouvai une maison que

l'on venait d'achever pour moi, et une autre qui avait été construite avant, et dans laquelle Estevan avait couché à son passage. Je vis aussi de vieilles cabanes et beaucoup de traces de feux qui avaient été allumés par les gens qui suivaient cette route en se rendant à Cibola. Je voyageai de cette manière pendant douze jours consécutifs, toujours bien pourvu de vivres, de cerfs, de lièvres, de perdrix qui par la couleur et le goût sont semblables à celles d'Espagne, mais un peu plus petites. Quand je fus arrivé dans cet endroit, je fus rejoint par un Indien, fils d'un des chefs qui m'accompagnaient, et qui avait suivi Estevan le nègre. Son visage était tout décomposé et son corps couvert de sueur; tout son extérieur témoignait beaucoup de tristesse. Il me raconta ce qui suit : Un jour, avant d'arriver à Cibola, Estevan envoya sa calebasse avec des messagers, comme c'était son habitude, afin d'annoncer son arrivée. A cette calebasse était attaché un chapelet de grelots et deux plumes, l'une blanche et l'autre rouge. Quand les messagers furent arrivés devant le chef, qui réside dans cette ville pour le souverain, ils lui donnèrent la calebasse. Cet homme la prit, et voyant les grelots, il entra en fureur, la jeta à terre et dit aux messagers de s'en aller, qu'il connaissait ces étrangers, de leur recommander de ne pas entrer dans la ville, qu'autrement il les tuerait tous. Les messagers revinrent sur leurs pas et dirent à Estevan comment ils avaient été reçus. Celui-ci répondit que ce n'était rien, que ceux qui témoignaient du déplaisir de son arrivée le recevaient

toujours mieux que les autres. Il continua donc son voyage jusqu'à ce qu'il fût parvenu à Cibola. Au moment d'y entrer il trouva des Indiens qui s'y opposèrent, ils le conduisirent dans une grande maison qui était dehors la ville, et ils lui enlevèrent à l'instant tout ce qu'il portait, des objets d'échange, des turquoises et beaucoup d'autres présents qu'il avait reçus pendant son voyage. Il passa la nuit dans cette maison sans qu'on lui donnât ni à boire ni à manger, à lui ni aux gens qui l'accompagnaient. Le lendemain matin, cet Indien ayant eu soif, sortit de la maison pour aller boire à une rivière qui coulait près de là. Bientôt après, il vit Estevan qui s'enfuyait, poursuivi par des habitants de la ville qui tuaient les naturels de sa suite. Aussitôt que l'Indien s'en fut aperçu, il suivit le cours de la rivière et alla se cacher, puis il reprit la route du désert.

Plusieurs des Indiens qui m'accompagnaient ayant entendu ce rapport commencèrent à pleurer. Ces mauvaises nouvelles me firent craindre pour mes jours, cependant je redoutai moins de perdre la vie que de ne pouvoir retourner pour donner avis de l'importance d'un pays où Dieu, notre Seigneur, peut être si bien servi, où l'on peut introduire son saint culte, et qui peut augmenter le patrimoine royal de sa majesté. J'essayai donc le mieux que je pus de les consoler, et je leur dis qu'il ne fallait pas ajouter une foi entière aux rapports de cet Indien. Mais ils me répondirent, en versant d'abondantes larmes, que cet homme ne disait que ce qu'il avait vu. Je m'éloignai ensuite des Indiens pour me re-

commander au Seigneur, pour le supplier de me diriger dans cette circonstance comme il le jugerait convenable, et d'éclairer mon esprit. Quand j'eus fini cette prière je retournai vers les Indiens et je coupai avec un couteau les cordes des caisses d'étoffes et d'objets d'échange que je portais ; je n'y avais pas encore touché, et je n'avais rien donné à personne : je partageai ces objets à tous les chefs ; je leur dis de ne rien craindre et de m'accompagner, ce qu'ils firent.

Nous continuâmes notre route et nous arrivâmes à une journée de marche de Cibola : nous rencontrâmes deux autres Indiens qu'Estevan avait emmenés, ils arrivaient couverts de sang et de blessures. Aussitôt qu'ils nous eurent rejoints, ceux qui m'accompagnaient se mirent à pleurer, et leur épouvante m'arracha des larmes. Ils jetaient tant de cris qu'ils ne me laissaient pas leur demander des nouvelles d'Estevan, ni ce qui lui était arrivé. Je les priai de se taire afin de savoir ce qui s'était passé. Comment nous tairions-nous, me répondirent-ils, sachant que nos pères, nos fils et nos frères qui étaient allés avec Estevan ont été tués au nombre de plus de trois cents ? Ils ajoutèrent qu'ils n'oseraient plus aller à Cibola, comme ils en avaient l'habitude. Je fis tous mes efforts pour les calmer et les tranquilliser, quoique moi-même j'eusse besoin qu'on me rassurât. Je demandai aux Indiens d'Estevan, pourquoi ils étaient blessés, et ce qui était arrivé ? Ils restèrent quelque temps sans proférer une parole, et pleurèrent avec ceux de leurs villages. Enfin, ils me dirent qu'Estevan étant arrivé à un

jour de marche de Cibola, avait envoyé à cette ville des messagers chargés de sa calebasse (1), pour faire savoir au chef qu'il venait pour traiter de la paix et pour guérir les malades. Aussitôt qu'ils eurent donné la calebasse au chef, et que cet homme eut vu les grelots, il entra en fureur, jeta la calebasse à terre, et dit : Je reconnais ces gens-là à vos grelots, ils ne sont pas de nos amis ; dites-leur qu'ils retournent à l'instant sur leur pas, que sinon il n'en restera pas un seul en vie. Il continua de se montrer fort irrité. Les envoyés affligés revinrent sur leurs pas, ils n'osaient pas dire à Estevan ce qui leur était arrivé ; cependant ils s'y décidèrent. Celui-ci leur répondit de ne rien craindre ; qu'il voulait se rendre dans cette ville ; que quoiqu'on leur eût mal parlé on le recevrait bien. Il partit donc et il arriva à Cibola au coucher du soleil, accompagné de toute sa suite, qui se montait à trois cents hommes environ, sans compter beaucoup de femmes. On ne lui permit pas d'entrer dans la ville, mais on lui indiqua pour demeure une grande maison, et de bons logements qui étaient au dehors. Ces Indiens prirent aussitôt à Estevan tout ce qu'il portait, en disant que c'était d'après l'ordre de leur chef : ils ne donnèrent ni à manger, ni à boire à nos Indiens, pendant toute la nuit. Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, Estevan sortit de la maison, suivi de quelques-uns des chefs qui l'accompagnaient ; aussitôt un

(1) Voyez la Relation de Cabeça de Vaca, chapitres XXVII et XXXV.

grand nombre d'habitants de la ville se présentèrent; dès qu'il les vit il prit la fuite avec les Indiens alliés. Ils nous lancèrent une grêle de flèches, me dirent les Indiens d'Estevan, ils poussèrent des cris, nous tombâmes, ils se précipitèrent sur nous, et nous restâmes ainsi jusqu'au soir sans remuer. Nous entendîmes de grands cris dans la ville, et nous vîmes sur les terrasses un nombre considérable d'hommes et de femmes qui regardaient. Nous n'aperçûmes plus Estevan, nous croyons qu'il fut tué à coup de flèches, comme tous ceux qui l'accompagnaient : nous seuls avons échappé.

Considérant ce rapport des Indiens, et que je n'avais pas les objets nécessaires pour continuer mon voyage comme je le voulais, je fus sensible à sa perte, et je craignis pour mes jours. Le Seigneur est témoin du vif désir que j'avais de pouvoir demander conseil à quelqu'un, car j'avoue que je ne savais que faire. Je leur dis que Dieu punirait Cibola, et qu'aussitôt que l'empereur saurait ce qui était arrivé, il enverrait beaucoup de chrétiens pour châtier les habitants. Ils ne me crurent pas; car il n'y a pas, disent-ils, de pouvoir capable de s'opposer à la puissance de Cibola. Je les engageai à se consoler, à sécher leurs larmes, et je les encourageai de mon mieux par des discours qu'il serait trop long de rapporter ici. Je les quittai et je m'éloignai à un jet ou deux de pierre afin de me recommander à Dieu : je restai environ une heure et demie en prière. Étant retourné auprès d'eux, je vis un de mes Indiens que j'avais amené de Mexico, nommé Marcos, qui pleurait, et

qui me dit : Père, ces gens ont décidé de te tuer ; parce qu'ils prétendent que c'est à cause de toi et d'Estevan qu'on a massacré leurs parents, et qu'on les tuera tous, hommes et femmes jusqu'aux derniers. Je partageai entre eux tout ce qui me restait en étoffes et en objets d'échange, afin de les apaiser. Je leur dis de faire attention, que s'ils me tuaient ils ne me feraient aucun mal parce que les chrétiens ne mouraient pas, et que j'irais dans le ciel ; que les auteurs de ma mort seraient punis ; que les chrétiens viendraient à ma recherche, et que malgré mes désirs ils les tueraient tous. Ces paroles et quelques autres que je leur dis les apaisèrent un peu ; cependant ils étaient très-tristes de la mort de leurs parents. Je les priai d'envoyer quelques-uns des leurs à Cibola pour voir si d'autres Indiens avaient échappé et pour recueillir des nouvelles sur Estevan ; mais je ne pus pas y réussir, je leur dis que dans tous les cas il fallait que je visse la ville de Cibola : ils me répondirent d'abord que personne ne m'accompagnerait; mais enfin me voyant déterminé, deux chefs consentirent à me suivre.

Je continuai donc ma route avec eux, mes Indiens et les interprètes, et j'arrivai en vue de cette ville. Elle est bâtie dans une plaine sur le penchant d'une colline de forme ronde, elle semble fort jolie ; c'est la plus importante que j'aie vue dans ces contrées. Étant monté sur une hauteur d'où je pus l'observer, je vis que les maisons étaient construites comme les Indiens me l'avaient dit : toutes en pierres, à plusieurs étages, et couvertes de terrasses.

Cette ville est plus considérable que Mexico; plusieurs fois je fus tenté d'y entrer; car je savais que je ne risquais que ma vie, et je l'avais offerte à Dieu le jour où je commençai mon voyage. Enfin, considérant le danger, je craignis que si l'on me tuait, la connaissance du pays ne fût perdue. Suivant moi c'est le meilleur et le plus grand de tous ceux que l'on ait découvert jusqu'alors. Ayant dit aux chefs qui m'accompagnaient que je trouvais cette ville fort belle, ils m'assurèrent que c'était la plus petite des sept villes; que Totonteac est la plus grande et la plus belle, qu'il y a tant de maisons, et que la population est si nombreuse qu'elle n'a point de limites. Ayant observé l'aspect de cette ville, je jugeai à propos de donner à la contrée le nom de Nouveau royaume de Saint-François. Aidé par les Indiens, j'élevai dans cet endroit un grand tas de pierres et je mis au sommet une petite croix, n'ayant pas les outils nécessaires pour en faire une plus grande: je dis que j'élevais ce tas de pierres, et que j'érigeais cette croix au nom de don Antonio de Mendoza, vice-roi et gouverneur de la Nouvelle-Espagne, pour l'empereur notre souverain, en signe de prise de possession, et conformément à mes instructions. Je dis aussi que je prenais dans cet endroit possession de toutes les sept villes, des royaumes de Totonteac, d'Acus et de Marata, et que je n'y allais pas, voulant venir rendre compte de ce que j'avais fait et vu.

Je revins ensuite sur mes pas avec beaucoup plus de frayeur que de vivres; les naturels qui étaient restés mes amis retournèrent en toute hâte

à Topax, je les rejoignis après deux jours de marche. Je repassai le désert avec eux; mais on ne m'y fit pas un si bon accueil que la première fois parce que les hommes et les femmes étaient tous en pleurs à cause de leurs parents que l'on avait tués à Cibola. J'en fus épouvanté, et je quittai aussitôt les habitants de cette vallée. Le premier jour, je fis dix lieues, puis huit, puis dix, sans m'arrêter jusqu'à ce que j'eusse franchi le second désert. Quoique fort effrayé, je me déterminai de me rendre dans la plaine dont j'ai déjà parlé, et qui est située au pied des montagnes. J'appris dans cet endroit qu'elle est habitée à plusieure journées de marche du côté de l'est; mais je n'osai y pénétrer pensant que si l'on venait coloniser et conquérir le pays des sept villes et les royaumes dont j'ai parlé plus haut, on pourrait alors explorer cette plaine; qu'il était inutile de risquer ma vie puisque je ne pourrais pas donner une relation de ce que j'avais vu. Je me contentai d'observer à l'entrée, sept villages de grandeur raisonnable et assez éloignés; une belle vallée très-fraîche, et une très-jolie ville d'où s'élevait beaucoup de fumée. J'appris qu'il y avait de l'or en quantité, que les naturels en fabriquent des lingots, des bijoux pour les oreilles et des petites pelles qui leur servent à enlever la sueur. Les naturels ne permettent pas que les étrangers, hors de la plaine viennent commercer avec eux: on n'a pas pu me dire pourquoi. Je plantai deux croix dans cet endroit, et je pris possession de toute cette plaine et de cette vallée avec les mêmes formalités que je

l'avais fait à l'égard des autres contrées, et suivant mes instructions.

De cet endroit, je continuai mon voyage en revenant sur mes pas le plus vite que je pus, et j'arrivai à la ville de San-Miguel capital de la province de Culiacan. Je croyais y trouver Francisco Vazquez de Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, mais il n'y était pas, et je poussai jusqu'à Campostelle où je le rejoignis. Aussitôt arrivé dans cette ville, j'annonçai mon arrivée au très-illustre seigneur vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et à notre père provincial frère Antonio de Ciudad Rodrigo, en lui demandant ses ordres. Je ne raconte pas ici un grand nombre de faits particuliers, parce qu'ils ne seraient pas à leur place; je ne dis que ce que j'ai vu et ce que l'on m'a rapporté dans les pays où j'ai passé, afin d'en rendre compte à notre père provincial, pour qu'il les communique aux pères de notre ordre et qu'il prenne leur avis, ou bien au conseil de l'ordre, afin que, d'après sa décision, on puisse la transmettre au très-illustre seigneur vice-roi de la Nouvelle-Espagne, à la prière duquel on m'a envoyé faire ce voyage.

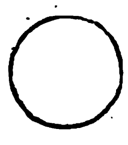
Frère Marcos de NIZA,

Vice-commissaire.

A la grande ville de Temixtitan Mexico de la Nouvelle-Espagne, le 2 du mois de septembre

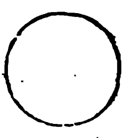
de l'année de la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ, 1539, en présence du très-illustre don Antonio de Mendoza, vice-roi et gouverneur de la Nouvelle-Espagne pour sa majesté, président de l'audience et de la chancellerie royale qui y réside, des très-magnifiques seigneurs, le licencié Francisco de Ceiños, auditeur pour sa majesté près ladite audience royale, Francisco Vazquez de Coronado, gouverneur pour sa majesté dans la province de la Nouvelle-Galice, nous Juan Baeza de Herrera, premier notaire de ladite audience royale et du gouvernement de la Nouvelle-Espagne, et don Antonio de Turcios, notaire de sa majesté et de ladite audience, est comparu le très-révérend père frère Marcos de Niza, vice-commissaire dans cette partie des Indes située au delà de l'Océan, religieux de l'ordre du séraphique saint François; lequel a présenté devant sa seigneurie et devant nous susdits notaire et témoins, cette instruction et cette relation signées de son nom et scellées du grand sceau des Indes. Elle est composée de neuf feuilles y compris celle-ci, qui contient nos signatures. Je dis, j'affirme et je certifie que ce qui est contenu dans l'instruction, dans la relation et dans le certificat est véridique, afin que sa majesté en soit informée. Sa seigneurie nous a ordonné, à nous notaires sus-mentionnés, de certifier au pied de ladite, que ledit vice-commissaire l'a présentée et déclarée comme telle, et d'en faire une attestation signée par messieurs les témoins, ici présents et sus-nommés, et Antonio d'Almaguez, frère M...rn d'Ozocastro, religieux

dudit ordre. En foi de quoi, moi soussigné, Juan Baeza de Herrera, notaire susnommé, j'applique mon sceau ainsi en témoignage de vérité.



Signé Juan Baeza de HERRERA,

Et moi, soussigné, Antonio de Turcios, notaire susnommé et présent, j'appose mon sceau ainsi, en témoignage de vérité.



Signé Antonio de TURCIOS.

J'ai collationné cette copie avec l'original, qui est à Simancas, le 3 septembre 1781.

Juan-Bautista MUNOZ.

III.

LETTRES

DE

DON ANTONIO DE MENDOZA

A l'empereur Charles V.

PREMIÈRE LETTRE

Sur les gentilshommes qui ont été victimes de leurs efforts pour découvrir le cap de la Terre-Ferme, de la Nouvelle-Espagne du côté du nord. — Arrivée de Vazquez et de frère Marcos à San-Miguel de Culiacan avec l'ordre de pacifier les Indiens, et de les assurer qu'ils ne seront point réduits en esclavage.

SIRE,

PAR les derniers navires, sur lesquels est parti Miguel Usnago, j'ai écrit à votre majesté que j'avais expédié deux religieux de l'ordre de Saint-François pour découvrir le cap de la Terre-Ferme qui court dans la direction du Nord. Comme ce voyage a surpassé toutes les espérances, je vais commencer par

en entretenir votre majesté. Elle doit se rappeler combien de fois je lui ai écrit que je désirais connaître les limites de cette contrée, nommée Nouvelle-Espagne, dont la superficie est si grande qu'on en ignore les bornes. Je ne suis pas le seul qui ait eu ce désir : Nuño de Guzman est parti de cette ville avec quatre cents cavaliers et quatorze mille Indiens, tous gens d'élite et les mieux organisés qu'on ait jamais vus en ce pays. Il réussit si mal dans cette entreprise que presque toutes ses troupes y périrent. Il ne put pas pénétrer dans l'intérieur, ni rien apprendre de nouveau. Après cette première tentative, tandis qu'il était gouverneur de Galice, il expédia plusieurs fois des capitaines et des cavaliers qui n'eurent pas de plus heureux résultats que lui. Fernand Cortès, marquis del Valle, envoya un capitaine et deux navires pour découvrir la côte; cet officier et ses bâtiments furent perdus, corps et biens. Cortès expédia de nouveau deux autres navires; un des deux fut séparé de l'autre : le pilote à la tête de quelques marins s'emparèrent du bâtiment et tuèrent le capitaine. Après cet événement, ce pilote et ses gens allèrent débarquer dans une île; les Indiens le massacrèrent, lui et plusieurs marins; d'autres montèrent dans la chaloupe, et le navire retourna avec ces hommes et le reste de l'équipage qui ne l'avait pas quitté, sur les côtes de la Nouvelle-Galice, où il échoua. Le marquis recueillit des hommes qui montaient ce bâtiment quelques détails sur le pays qu'ils avaient découvert. Dans ces circonstances, soit à cause des déplaisirs qu'il éprouvait

de la part de l'évêque de Saint-Domingue et des auditeurs de cette audience, soit parce qu'il avait été heureux dans tout ce qu'il avait entrepris à la Nouvelle-Espagne. Il ne chercha pas à se procurer de plus amples documents sur cette île, et il partit pour s'y rendre avec trois navires, quelques fantassins, et un petit nombre de cavaliers assez mal pourvus des objets nécessaires. Mais cette entreprise lui réussit bien différemment de ce qu'il espérait : le plus grand nombre des hommes qui l'accompagnaient moururent de faim ; quoiqu'il eût des navires, et que la terre dont il fut proche fût abondante en vivres. Il ne put donc jamais en faire la conquête ; il semblait même que Dieu voulût miraculeusement l'en éloigner, et il retourna au port sans avoir rien fait. Tous ces événements s'étaient passés lorsque Andrès Dorantès, un de ceux qui firent partie de l'armée de Pamphilo Narvaez, vint près de moi. J'eus de fréquents entretiens avec lui ; je pensai qu'il pouvait rendre un grand service à votre majesté ; si je l'expédiais avec quarante ou cinquante chevaux et tous les objets nécessaires pour découvrir ce pays. Je dépensai beaucoup d'argent pour l'expédition, mais je ne sais pas comment il se fit que l'affaire n'eut pas de suite. De tous les préparatifs que j'avais faits, il ne me resta qu'un nègre qui est venu avec Dorantès, quelques esclaves que j'avais achetés, et des Indiens, naturels de ce pays, que j'avais fait rassembler. Je les expédiai avec frère Marcos de Niza, et un autre religieux de l'ordre de Saint-François. Ces frères avaient longtemps habité

les pays voisins; ils étaient habitués à la fatigue, expérimentés dans les affaires de l'Inde, consciencieux et de bonnes mœurs. Je priai leur provincial de me les accorder. Ils partirent avec Francisco Vazquez Coronado, gouverneur de la Nouvelle-Galice, et se rendirent à San-Miguel de Culiacan, dernière place de ce gouvernement, habitée par les Espagnols et éloignée de deux cents lieues de Mexico. Quand le gouverneur fut arrivé dans cette ville avec les religieux, il ordonna à des Indiens que je lui avais donnés de lui servir de guides, et de dire aux naturels que votre majesté avait défendu de les réduire en esclavage. Je les engageai à ne plus avoir peur, à regagner leurs demeures et à vivre tranquilles; en effet, ils avaient été fort mal traités dans le principe. Il leur dit que votre majesté avait puni les coupables. Dix jours après, ces Indiens revinrent au nombre d'environ quatre cents; ils se présentèrent au gouverneur, et lui dirent qu'ils venaient de la part de tous les habitants pour voir et connaître ceux qui leur faisaient tant de bien, les laissaient retourner chez eux, semer du maïs; car il y avait bien longtemps qu'ils fuyaient dans les montagnes, se cachaient comme des bêtes sauvages dans la crainte qu'on ne les fît esclaves. Ils ajoutèrent, qu'eux et tous leurs compatriotes étaient prêts à obéir aux ordres qu'on leur donnerait. Le gouverneur les consola, leur fit distribuer des vivres, et en garda trois ou quatre avec lui. Les religieux leur apprirent à faire le signe de la croix, à prononcer le nom de Jésus-Christ, notre Sei-

gneur, et ces gens montrèrent beaucoup de bonne volonté pour s'instruire. Quelques jours après on les renvoya chez eux en leur disant de se tranquilliser. On leur donna des habits, des agnus, des couteaux et d'autres objets semblables que j'avais envoyés dans cette intention. Ces Indiens s'en allèrent fort satisfaits, et dirent que chaque fois qu'on les ferait appeler, ils viendraient pour obéir aux ordres qu'on leur donnerait.

Quand le voyage de découverte fut ainsi assuré, frère Marcos, son ami, le nègre, d'autres esclaves et des Indiens que je leur avais donnés, partirent après avoir employé douze jours à leurs préparatifs. J'avais aussi entendu parler d'une province nommée Topira, qui est située au milieu des montagnes, et j'avais donné l'ordre au gouverneur de prendre des informations sur ce pays, Considérant que c'était une affaire importante, je résolus de partir en personne pour la visiter. J'avais arrêté avec le religieux que je le rejoindrais dans les montagnes, à une ville nommée *los Corazones*, éloignée de cent vingt lieues de Culiacan. Quand il fut arrivé dans cette province, il vit ainsi que je l'ai dit dans mes lettres, qu'on y manquait de vivres. Les montagnes étaient si escarpées, qu'il ne trouva aucun chemin pour les traverser, et il fut forcé de retourner à San-Miguel. De sorte qu'il semble que Dieu, soit par le choix que l'on ait fait de la route, soit par la difficulté de trouver un chemin, ait voulu s'opposer à tous ceux qui par les forces humaines ont essayé de mettre fin à cette entreprise, et que son désir est

de le faire connaître à un humble frère déchaussé. Il commence à pénétrer dans l'intérieur du pays; il a été parfaitement reçu, ainsi qu'il l'a écrit au-dessous de l'instruction que je lui ai donnée, avec tout ce qui lui est arrivé dans son dernier voyage. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, et je transcrirai à votre majesté ce qu'il a rapporté lui-même (1).

DEUXIÈME LETTRE.

Sire,

Le dernier de février passé, j'ai écrit de Campostelle à votre majesté, pour lui rendre compte de mon arrivée dans cette ville et du départ de Francisco Vasquez, avec l'expédition envoyée au nom de votre majesté pour conquérir et coloniser le pays nouvellement découvert.

J'ai fait savoir à votre majesté que l'alcalde Lope de Samaniégo était parti en qualité de mestre-de-

(1) Cette lettre était accompagnée de la relation du frère Marcos de Niza que nous avons donnée dans cet appendice sous le n. II.

camp. Il méritait toute confiance; il était très-bon chrétien, et il entendait parfaitement les affaires de ce genre, ainsi que votre majesté l'avait ordonné. Voilà ce qui est arrivé depuis. Quand l'armée eut traversé le désert de Culiacan, et qu'elle fut près de Chiametla, l'alcalde partit avec cent cavaliers pour chercher des vivres. Un des soldats qui l'accompagnaient, et qui s'était écarté, se mit à crier qu'on le tuait. L'alcalde courut à son secours, et reçut une flèche dans l'œil, qui l'étendit mort.

Quant à la forteresse, comme elle est mal armée et vieille, il me semble que la dépense que l'on y fait est inutile, et que votre majesté pourrait bien s'en épargner une bonne partie. Il suffit d'y entretenir un homme qui prenne soin de l'artillerie et des munitions, un armurier pour faire les réparations, et un artilleur; et que les choses restent dans l'état où elles sont dans ce moment-ci, à la maison de l'audience, jusqu'à ce que l'on ait construit les forteresses suivant ce que j'ai écrit à votre majesté. Enfin, il serait bien d'éviter les dépenses, cette forteresse n'ayant été construite que pour protéger les brigantins, et non pour autre chose. Comme les eaux du lac sont très-basses dans ce moment-ci, elle ne sert absolument à rien; ce qui me fait dire que les dépenses seraient superflues. Je crois même que les constructions seront tombées avant que je reçoive la réponse de votre majesté.

J'ai écrit, il y a quelques jours, à votre majesté que j'avais donné l'ordre à Melchior Diaz, qui se trouvait à San-Miguel de Culiacan, de se rendre

avec quelques cavaliers pour voir si la relation du père Marcos était exacte. Il partit donc de cette ville avec quinze cavaliers, le 17 de novembre dernier. Le 20 du mois de mars de cette année, j'ai reçu une lettre de cet officier, qu'il me fit remettre par Juan de Zaldivar et trois autres cavaliers. Il me dit qu'après être parti de Culiacan, et avoir passé le rio de Petatlan, il avait été constamment bien reçu par les Indiens. Il avait ordre d'envoyer une croix dans l'endroit où il se rendait. Les indigènes recevaient ce signe avec une profonde vénération; ils le plaçaient dans des maisons de nattes qu'ils construisaient exprès. Bien loin de là, ils élevaient des logements pour les Espagnols; ils plantaient des pieux en terre pour attacher les chevaux; ils leur donnaient de l'herbe et beaucoup de maïs dans les endroits où il y en avait. Ces naturels dirent que l'année ayant été mauvaise, ils avaient souffert la famine dans bien des endroits.

A cent lieues de Culiacan, Melchior Diaz commença à entrer dans un pays froid, et il gela très-fort. Plus il avançait plus le froid était grand. Quand il fut arrivé à la côte, quelques Indiens qu'il emmenait avec lui furent gelés, et deux Espagnols souffrirent beaucoup. En conséquence, il se détermina à ne pas s'avancer davantage, jusqu'à ce que l'hiver fût passé, et à envoyer les cavaliers dont j'ai parlé, avec la relation de ce qu'il avait appris sur Civola et sur le pays plus éloigné. Voici un extrait textuel de sa lettre.

« J'ai rendu compte à votre seigneurie de ce qui

m'est arrivé en route. J'ai vu qu'il était impossible de traverser le désert qui s'étend d'ici à Civola, à cause des grandes neiges et du froid qui se fait sentir. Je vais rapporter à votre seigneurie ce que j'ai appris sur cette ville par plusieurs personnes qui y ont résidé quinze et vingt ans. J'ai obtenu ces rapports par plusieurs moyens différents. J'ai consulté les Indiens réunis ; j'en ai interrogé d'autres en particulier, et tous se sont accordés à me dire ce que je vais rapporter.

» Quand a on passé le grand désert, on touve sept villes, éloignées d'environ une journée de marche les unes des autres ; toutes réunies ensemble se nomment Civola. Les maisons, grossièrement construites, sont en pierres et en boue. Voici comme elles sont faites : elles ont une longue muraille ; et sur les deux faces de cette muraille il y a des chambres de vingt pieds carrés et séparées par des cloisons, ainsi qu'ils l'indiquent par signes. Elles sont plafonées avec des poutres. Pour parvenir dans ces maisons, on monte sur une terrasse au moyen d'escaliers qui donnent dans la rue ; les maisons ont trois ou quatre étages ; ils assurent qu'il y en a peu qui n'en aient que deux. Ces étages ont plus de neuf pieds de haut excepté le premier qui n'a guère qu'une toise. Dix ou douze maisons sont desservies par un seul escalier ; les étages inférieurs sont destinés au service : on habite dans le haut. Ils ont au rez-de-chaussée des meurtrières pratiquées en biais, comme dans les forteresses en Espagne. Les Indiens disent que quand ils vont faire la guerre à ceux de Civola, ces naturels s'enferment tous dans

leurs maisons, d'où ils se défendent. Lorsque ces derniers partent pour une expédition, ils emportent des boucliers ronds et un vêtement de cuir de vache coloré. Ils combattent avec des flèches, des petits casse-têtes en pierre, et d'autres armes de bois qu'on n'a pas pu m'expliquer. Ils sont antropophages; ils réduisent les prisonniers en esclavage. Ils ont beaucoup de poules du pays apprivoisées, une grande quantité de haricots, de maïs et de melons. Ils élèvent dans leurs maisons des animaux velus, grands comme des chiens d'Espagne. Ils les tondent, ils en font des *perruques* de couleurs, semblables à celle que j'ai envoyée à votre seigneurie. Ils en fabriquent aussi des étoffes. Les hommes sont petits; les femmes sont blanches, et ont les gestes très-gracieux. Leur habillement est composé d'une chemise qui descend jusqu'aux pieds. Elles se séparent les cheveux des deux côtés, et les arrangent de façon que les oreilles restent découvertes. Elles y placent beaucoup de turquoises, ainsi qu'au cou et au poignet. Les hommes portent des manteaux, et par-dessus des cuirs de vache semblables à celui que portaient Cabeza de Vaca et Dorantès, et que votre seigneurie a pu voir. Ils ont des espèces de bonnets. L'été ils chaussent des souliers de cuir peint ou de couleur, et l'hiver des *brodequins* hauts, de la même matière.

» Je n'ai pu me procurer des renseignements sur aucun métal; ils ne disent pas qu'ils en aient. Ils possèdent beaucoup de turquoises, mais non pas autant que le père Provincial le dit. Ils ont des pe-

tites pierres de cristal semblables à celles que j'envoie à votre altesse, et comme elle en avait déjà vu dans son gouvernement de la Nouvelle-Espagne. Ils cultivent la terre comme à la Nouvelle-Espagne; ils portent sur la tête comme à Mexico. Les hommes tissent les étoffes et filent le coton. Ils mangent du sel qu'ils retirent d'un lac situé à deux journées de marche de la province de Civola. Les Indiens accompagnent leurs danses et leurs chants avec des flûtes, où sont marqués les endroits où il faut placer les doigts. Ils font beaucoup de musique; ils chantent en s'accordant avec ceux qui jouent des instruments. Les chanteurs battent la mesure comme chez nous. J'ai vu un Indien qu'Estevan, le nègre qui avait été prisonnier dans ce pays avait ramené, jouer de la flûte comme il l'avait appris chez ces naturels. D'autres chantaient ainsi que je l'ai dit; mais ils n'étaient pas très-habiles. Ils disent que ces gens se réunissent cinq ou six pour jouer de la flûte; que ces instruments sont d'inégales grandeurs. Le sol est bon pour le maïs, pour les haricots et pour d'autres graines. Ils ne connaissent pas le poisson de mer. Ils n'ont pas de vaches; mais ils savent qu'il y en a. Plus avant, on trouve dans la province de Cibola beaucoup de chèvres sauvages; elles sont de la couleur des chevaux gris-clair. Dans le pays où je suis elles sont en très-grand nombre; j'ai demandé aux Indiens si celles dont ils parlaient étaient semblables, ils m'ont répondu que non. Ils disent que sur les sept villes, il y en a trois très-grandes et quatre plus petites. D'après ce que j'ai pu com-

prendre, à leurs signes, chacune de ces villes avait trois portées d'arbalètes carrées. Suivant ces Indiens, et d'après la grandeur des maisons qu'ils indiquent par signe, le nombre de ces maisons, et le monde qui habite dans chacune, la population doit être très-forte.

» J'ai appris que Totonteac était à sept petites journées de marche de la province de Civola; que l'aspect du pays est le même que celui de Civola, ainsi que les maisons et les habitants. Ils me dirent qu'il y vient du coton, mais j'en doute; car c'est un pays froid. Ils m'ont rapporté que Totonteac était composé de douze villes, dont chacune est plus considérable que la plus grande de Civola.

» A une journée de cette dernière province, il existe une ville dont les naturels sont en guerre les uns contre les autres. Les maisons, les habitants et leurs rapports sont semblables. Ils m'ont affirmé que cette ville est la plus grande de toutes. Je suis persuadé que les habitants sont très-nombreux; les maisons, les vivres et les turquoises que l'on y trouve en abondance, donnent à penser que la population a dû s'élever considérablement. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre, quoique j'eusse amené avec moi des Indiens qui avaient passé dans ce pays quinze ou vingt ans, ainsi que je l'ai dit.

» Estevan, le nègre, est mort de la manière que le père Marcos l'a conté à votre seigneurie, c'est pour cela que je n'en parle point ici; je dirai seulement que les habitants de Civola ont fait dire à ceux de ce village et des environs, s'il venait des

chrétiens, de ne pas les recevoir et de les tuer; qu'ils savaient qu'ils étaient mortels, et qu'ils avaient les os de celui qui était venu chez eux; que s'ils n'osaient pas le faire, ils n'avaient qu'à le leur envoyer dire, qu'ils viendraient pour les tuer. Je crois que cela est vrai, et qu'ils se sont alliés, à voir la froideur avec laquelle ils nous ont reçus et la mauvaise mine qu'ils nous ont faite. »

Melchior Diaz ajoute que les naturels qu'il rencontra en route n'ont pas de séjour fixe, si ce n'est dans une vallée éloignée de cent cinquante lieues de Culiacan, qui est bien peuplé. On y trouve des maisons en terre et l'on rencontre sur la route beaucoup d'indigènes, m is on ne peut tirer d'eux d'autre avantage que d'en faire des chrétiens, dit-il, comme si c'était peu de chose.

Que votre majesté veuille bien penser à ce qu'il y a à faire pour le service de Dieu; et se souvenir des hommes qui sont morts, des nations qui ont été détruites, de la population qui a existé dans les Indes et dans quel état cette contrée se trouve aujourd'hui : toutes choses que votre majesté n'a pas ordonnées. C'est une idée très-sainte et très-bonne d'envoyer des religieux aussi bien dans ces nouveaux pays que dans ceux-ci; car je certifie à votre majesté que, dans les endroits où ils ne sont pas parvenus, il n'existe pas la moindre trace de christianisme. Ces pauvres naturels sont bien disposés à recevoir les frères, tandis qu'ils nous fuient comme les cerfs fuient dans les forêts. J'en parle comme témoin oculaire, et je l'ai vu clairement dans le voyage que je viens de faire. J'ai déjà im-

portuné votre majesté en demandant des religieux; mais je ne puis me dispenser de lui en demander de nouveau, et avec beaucoup plus d'instances encore : je manquerais à mon devoir si je ne le faisais pas.

A mon arrivée à Mexico j'enverrai à votre majesté un rapport général sur ces provinces, car maintenant, quand même je voudrais le faire, je ne le pourrais, étant très-malade d'une fièvre continue que j'ai prise à Colima; quoiqu'il n'y ait que sept jours elle m'a déjà considérablement affaibli. Grâce à Dieu je suis mieux portant, et j'ai pu me rendre jusqu'à Jacona où je suis aujourd'hui. Que notre Seigneur garde et sauve la personne sacrée, catholique et impériale de votre majesté; qu'elle lui accorde, des dominations, et des royaumes plus grands encore que les états qu'elle possède, ainsi que le désirent ses serviteurs.

Jacona, le 17 avril 1540.

De votre majesté catholique et impériale, l'humble serviteur qui baise ses mains et ses pieds royaux.

Don Antonio de MENDOZA.

IV.

RELATION

DE LA NAVIGATION ET DE LA DÉCOUVERTE

FAITE PAR LE CAPITAINE

FERNANDO ALARCON.

Par l'ordre de l'illustrissime seigneur don Antonio de Mendoza, donnée à Colima, port de la Nouvelle-Espagne (1).

I.

Fernando Alarcon après avoir essuyé une tempête, arrive avec la flotte dans le port de Santiago; de là il gagne celui de Aguaiaval. — Il se trouve fort exposé en voulant reconnaître un golfe. — Il sort de ce mauvais pas et découvre un fleuve très-rapide où il entre. — Il aperçoit une multitude d'Indiens armés ; au moyen de signes il commerce avec eux. — Enfin craignant quelque danger il regagne son navire.

Le dimanche, 9 de mai 1540, je mis à la voile avec deux navires, l'un nommé le *Saint-Pierre*, qui était la capitane, et l'autre la *Sainte-Catherine*. Nous al-

(1) Cette relation est extraite de la collection de Ramusio, t. III, page 303, *verso*, Venise, 1606.

lâmes à la recherche du port de Santiago de Bonne-Espérance : mais avant d'y arriver, nous fûmes assaillis par une rude tempête qui fut cause que l'équipage du navire *Sainte-Catherine*, plus épouvanté qu'il n'aurait dû, jeta à la mer neuf pièces d'artillerie, deux ancres, un câble et beaucoup d'autres objets aussi nécessaires pour l'entreprise que le navire lui-même. Arrivé au port de Santiago, je réparai les pertes que j'avais éprouvées ; je me pourvus des objets nécessaires, et j'embarquai le monde qui m'y attendait. Je portai le cap dans la direction du port d'Aguaiaval. Aussitôt arrivé, j'appris que le général Francisco Vasquez Coronado était parti avec tout son monde. En conséquence, ayant pris avec moi le navire le *Saint-Gabriel*, qui était chargé de vivres pour l'armée, je l'emmenai en vertu des ordres de votre seigneurie.

Je continuai ma route le long de la côte sans me séparer de ce bâtiment pour voir si je trouverais des signaux ou quelqu'un qui pût me donner des nouvelles. En serrant ainsi la terre de très-près, je découvris d'autres ports fort bons, et qui n'avaient pas été aperçus par les navires que conduisait le capitaine Francisco de Ulloa, d'après les ordres du marquis del Valle. Quand je fus arrivé près des bas-fonds d'où ces navires étaient retournés, je crus ainsi que les autres officiers que j'étais en face de la terre-ferme. Ces bas-fonds étaient si dangereux et si épouvantables, qu'il eût été bien hardi de penser à y pénétrer même avec des chaloupes. Les pilotes et le reste des équipages voulaient que nous fissions

comme le capitaine Ulloa; mais votre seigneurie m'ayant donné l'ordre de lui faire savoir précisément ce qu'était ce golfe, je pris le parti de lui obéir, quand même j'aurais dû perdre mes bâtiments, et je voulus reconnaître le cap. Je commandai à Nicolas Zamorano, premier pilote, et à Domingo del Castillo, de prendre chacun une chaloupe, de pénétrer dans ces bas-fonds la sonde à la main, et de chercher un canal pour le passage des navires. Ils furent d'avis que les bâtiments pouvaient s'avancer quoiqu'avec bien de la peine et bien des dangers. Je le suivis en faisant la même manœuvre et peu de temps après les trois navires se trouvèrent échoués sur le sable de telle façon qu'ils ne pouvaient rendre aucun service, et qu'il était impossible aux barques de porter du secours. Le courant était si fort qu'elles ne pouvaient s'approcher l'une de l'autre. Nous étions dans un si grand danger que souvent le bord de la capitane était sous l'eau; heureusement un coup de mer redressa le navire comme par miracle et le remit à flot, autrement nous nous serions perdus. Les deux autres bâtiments se trouvèrent aussi dans une situation très-difficile; mais comme ils étaient petits, et qu'ils tiraient moins d'eau, ils ne furent pas si exposés que le nôtre. Dieu permit que la marée montante étant survenue les navires fussent parfaitement à flot, et nous continuâmes notre route. Bien que tout le monde voulût retourner en arrière, je donnai l'ordre de poursuivre le voyage. Nous avançâmes avec bien de la peine, manœuvrant tantôt à droite, tantôt à

gauche, afin de trouver le chenal. Grâce à Dieu en naviguant ainsi, nous parvînmes au fond du golfe. Nous y trouvâmes un très-grand fleuve dont le courant était si rapide, qu'à peine pouvions-nous nous y maintenir. Je pris le parti de le remonter dans deux chaloupes le mieux qu'il serait possible, et de laisser les autres avec les navires.

Je descendis dans une de ces embarcations avec vingt hommes, Rodrigo Maldonado, trésorier de la flotte, et Gaspard del Castillo, contador. J'y fis mettre quelques pièces d'artillerie de petit calibre, et je remontai le fleuve. Je défendis à qui que ce fût de bouger, de faire le moindre signe sans mes ordres, quand même nous verrions des Indiens.

Le même jour, c'est-à-dire le vingt-six d'août, nous remontâmes en tirant les barques à la cordelle et nous fîmes environ six lieues. Le lendemain, vendredi, au point du jour, en continuant toujours de remonter, j'aperçus des Indiens qui se rendaient dans des cabanes sur le bord de l'eau. Aussitôt qu'ils nous virent, dix ou douze se troublèrent, furent épouvantés, et se mirent à jeter de grands cris. D'autres naturels arrivèrent au nombre de cinquante et s'empressèrent de retirer tout ce qu'ils avaient dans leurs cabanes et de le transporter dans de petits bois voisins. Un grand nombre accoururent vers l'endroit où nous nous rendions, et, au moyen de nombreux signaux, ils cherchèrent à nous dire de retourner sur nos pas. Ils nous faisaient des menaces effrayantes en courant de côté et d'autre. Les voyant aussi irrités, je fis conduire les barques au milieu du fleuve afin qu'ils s'apaisas-

sent; je jetai l'ancre et je rangeai ma troupe le mieux que je pus. Je défendis à qui que ce fût de parler, de faire aucun signe, aucun mouvement, de quitter sa place, et quelque chose qu'entreprissent les Indiens, je recommandai de ne pas faire de démonstrations hostiles. Grâce à ce moyen, les naturels s'approchèrent peu à peu du fleuve afin de nous observer : je m'avançai lentement de leur côté dans l'endroit où le fleuve semblait plus profond. Pendant ce temps plus de deux cent cinquante indigènes s'étaient rassemblés; ils portaient des arcs, des flèches et des étendards guerriers, déployés comme ceux des naturels de la Nouvelle-Espagne. Voyant que je m'approchais de la terre, ils vinrent à nous en jetant de grands cris, tenant leurs flèches posées sur leurs arcs et leurs bannières élevées. Je me mis à la proue de la barque avec l'interprète que j'avais amené; je lui ordonnai de leur parler, mais ils ne le comprirent pas et ils ne se firent point entendre. Cependant voyant qu'il était comme eux, ils ne s'en allèrent pas. Aussitôt que je m'en fus aperçu, je m'approchai de terre, mais ils poussèrent de grands cris, vinrent occuper le rivage, et me firent signe de ne pas avancer davantage. Ils plantèrent des pieux entre la terre et l'eau. Plus j'attendais, plus il arrivait de monde qui se joignait à eux. Alors il me vint à l'esprit de leur faire des signaux de paix. Je pris mon épée, ma rondache, je les jetai dans la barque. Je mis les pieds dessus pour leur faire comprendre par ce signe et par d'autres que je ne voulais pas leur faire la guerre, et qu'ils devaient agir de même

avec moi. Je saisis ensuite un drapeau, je l'abaissai, et j'ordonnai aux gens qui m'accompagnaient de se baisser aussi. Je pris des objets d'échange que j'avais apportés, et les appelai pour les leur donner. Malgré tout cela, aucun d'eux ne bougea pour venir les chercher; au contraire, ils se réunirent, et commencèrent à parler très-haut et avec confusion. Aussitôt je vis sortir du groupe un d'entre eux portant un bâton sur lequel il y avait des *cappe* (1); il entra dans l'eau pour me le donner, je les pris et je lui fis signe de s'approcher de moi, ce qu'il fit. Je l'embrassai : je lui offris en échange quelques agnus et d'autres objets. Il retourna près des siens qui regardèrent ce que je lui avais donné. Ils parlèrent entre eux : quelques-uns vinrent à moi; je leur fis signe de baisser leurs enseignes et de laisser leurs armes, ce qu'ils firent incontinent; puis je leur indiquai par signe de les rassembler toutes dans un même endroit et de s'en éloigner; ils m'obéirent. Aussitôt que de nouveaux Indiens arrivaient, je leur faisais quitter leurs armes et placer avec les autres. Je les appelais ensuite près de moi, je donnais des objets d'échange à tous ceux qui se présentaient et je les traitais avec bonté. Il en arriva tant que je ne me crus plus en sûreté. Je leur fis signe de se retirer et d'aller tout près d'une colline qui se trouvait dans le voisinage entre une plaine et le fleuve, et de ne

(1) Cappa n'a pas en italien d'autre sens que cape, chape ou manteau; ce n'est cependant pas ce que Alarcon veut dire; il paraît, d'après ce qu'on lit plus loin, page 307, que ce sont des anneaux.

pas s'approcher de moi plus de dix à la fois : les plus âgés les appelèrent à haute voix et leur dirent qu'il fallait le faire. Dix ou douze d'entre eux vinrent où j'étais ; me voyant en sûreté, je me déterminai à débarquer pour les rassurer davantage ; et, pour être moi-même plus tranquille, je leur ordonnai de s'asseoir et ils m'obéirent ; mais s'étant aperçus que dix ou douze de mes gens me rejoignaient à terre ils eurent peur. Je leur fis signe que nous devions rester en paix ; qu'ils n'avaient rien à craindre ; ils s'apaisèrent, et s'assirent comme ils avaient fait d'abord. Je les embrassai, je leur donnai quelques bagatelles ; et j'ordonnai à mon interprète de leur parler, car je désirais beaucoup entendre comment ils s'exprimaient, et ce que signifiaient leurs cris. Voulant aussi savoir quelle était leur nourriture, je leur fis signe que nous avions faim. Ils m'apportèrent des épis de maïs et un pain de *mizquiqui*. Ils me firent signe qu'ils voulaient voir tirer une arquebuse; j'ordonnai de faire une décharge, et tous s'épouvantèrent étonnamment, excepté deux ou trois vieillards qui ne firent aucun mouvement, et qui même grondèrent les autres de ce qu'ils avaient eu peur. Un de ces vieillards leur ayant parlé, ils commencèrent à se lever et à reprendre leurs armes. Désirant apaiser cet homme, je lui offris un cordon de soie de différentes couleurs ; mais il entra en fureur, se mordit avec force la lèvre inférieure, me donna un coup de coude dans la poitrine, et recommença à parler aux Indiens avec plus de colère que jamais. Quand je vis

qu'ils levaient leurs bannières, je pris le parti de revenir tranquillement à mes chaloupes; il s'éleva un peu de vent, et je fis mettre à la voile; cela nous facilita à vaincre le courant qui était très-fort. Mes gens n'étaient pas très-contents de pousser plus avant. Les Indiens nous suivirent le long du fleuve en me faisant signe de descendre à terre, qu'ils me donneraient des vivres : quelques-uns se suçaient le doigt, d'autres se jetèrent à l'eau et m'apportèrent quelques épis de maïs jusqu'à ma chaloupe.

II.

Des habillements, des armes, de la taille des Indiens découverts. — Relation sur beaucoup d'autres naturels avec lesquels le capitaine, au moyen de signes, fait des échanges de vivres. — Il en reçoit un bon accueil.

Nous fîmes deux lieues de cette manière, et nous arrivâmes près d'un ravin : il y avait au sommet une cabane en branchages nouvellement construite. Ils me firent signe de m'y rendre, jetèrent de grands cris, et me la montrèrent en disant qu'il y avait à manger. Voyant que l'endroit était favorable pour y placer une embuscade, je refusai d'y aller et je continuai mon voyage. Peu d'instants après, plus de mille hommes armés d'arcs et de flèches, sortirent de cet endroit suivis d'un grand nombre de femmes et d'enfants : je ne voulus pas m'approcher d'eux; et comme le soleil était sur le point de se coucher, je gagnai le milieu du fleuve. Ces Indiens

étaient parés de différentes manières, quelques-uns s'étaient fait une tache qui leur couvrait la figure dans toute sa longueur, chez d'autres elle n'occupait que la moitié du visage, mais tous étaient peints avec du charbon et chacun suivant son caprice. Plusieurs portaient par-devant des tabliers de la même couleur que le signe qu'ils avaient sur la figure. Ils avaient sur la tête un morceau de cuir de cerf de la longueur de deux palmes, placé comme un cimier, et au-dessus des petites baguettes avec quelques plumes. Leurs armes étaient des arcs et des flèches de bois dur, et deux ou trois espèces de massues de bois durci au feu. Ces gens sont grands, bien faits, sans obésité. Ils ont le nez percé dans le bas, ils y attachent des pendants, d'autres y portent des cappe; leurs oreilles sont percées de beaucoup de trous dans lesquels ils passent des angelus et des cappe. Tous, petits et grands, ont à la ceinture un cordon de différentes couleurs; au milieu est attaché un paquet de plumes rond qui leur tombe derr ère comme une queue; ils portent au poignet un cordon serré auquel ils font faire plusieurs tours, jusqu'à ce qu'il s'étende de la largeur d'une main. Ils s'attachent à un bras des petits morceaux d'os de cerf dont ils se servent pour râcler leur sueur; à l'autre, ils se fixent des petits tuyaux de roseaux. Ils portent aussi au bras gauche des petits sacs dont la longueur est égale à la largeur de la main, et qui leur servent comme de brassard pour tirer l'arc. Ces sacs sont remplis d'une espècede graine dont ils préparent des boissons. Ils se font sur le corps des signes avec le feu. Devant ils se

coupent les cheveux, et derrière ils les laissent croître jusqu'à la ceinture. Les femmes sont nues; elles portent par derrière un grand paquet de plumes et devant un autre qui est peint et collé. Elles ont les cheveux comme ceux des hommes. Il y avait parmi ces Indiens trois ou quatre hommes habillés comme les femmes.

Le lendemain, qui était samedi, de bonne heure, je continuai mon voyage en remontant le fleuve; j'avais fait débarquer deux hommes de chaque chaloupe pour qu'ils tirassent la cordelle. Au lever du soleil, nous entendîmes les Indiens jeter de grands cris sur les deux rives du fleuve; ils étaient armés, mais ils n'avaient pas d'étendards. Je crus bien faire de les attendre, tant pour voir ce qu'ils voulaient, que pour savoir si notre interprète pouvait les comprendre. Quand ils furent à notre hauteur, ils se jetèrent dans le fleuve de l'une et de l'autre rive avec leurs arcs et leurs flèches. L'interprète leur parla sans être compris, alors je leur fis signe de laisser leurs armes comme les autres, quelques uns le firent et d'autres non. Je permis aux premiers d'approcher de moi et je leur donnai quelques objets d'échange. Les autres l'ayant remarqué quittèrent aussi leurs armes pour obtenir quelque cadeau. Je pensai que j'étais en sûreté; je sautai à terre, et j'allai au milieu d'eux. Voyant que je ne voulais pas leur faire la guerre, ils commencèrent à me donner qui des coquilles, qui des angelus. Les uns m'apportaient des pelles bien faites, d'autres, du maïs ou une galette de maïs moulu; si bien qu'il n'y eut per-

sonne qui ne vînt avec quelque chose. Avant de me le donner, ils commençaient à crier très-fort à quelque distance de moi; ils faisaient signe avec le corps et avec les bras, puis ils s'approchaient pour me remettre ce qu'ils avaient apporté. Quand le soleil fut couché, je pris le large, et gagnai le milieu du fleuve. Le lendemain, il n'était pas encore jour, que déjà, sur les deux rives, on entendait de grands cris. Les Indiens étaient encore plus nombreux; ils se jetèrent à la nage, et vinrent me porter quelques épis de maïs et des galettes comme celles dont j'ai parlé. Je leur fis voir du blé, des fèves et d'autres semences pour savoir s'ils en avaient, mais ils faisaient signe qu'ils ne les connaissaient pas; ils étaient étonnés de tout. Je parvins, par signe, à apprendre que le soleil était ce qu'ils révèraient davantage. Je leur donnai à entendre que je venais du soleil, ce qui les surprit beaucoup. Alors ils me regardèrent de la tête aux pieds, et ils me témoignèrent plus d'amitié qu'au commencement. Leur ayant demandé des vivres, ils m'en apportèrent en si grande quantité que je fus obligé, deux fois, d'alléger nos canots. Depuis ce moment, chaque fois qu'ils me portaient quelque chose, ils faisaient une part pour le soleil, et puis ils me donnaient l'autre. C'est par ce moyen que je fus constamment servi et estimé de ces gens, et qu'ils se rendirent utiles, soit en tirant le cordeau, soit en me fournissant des vivres. Ils me témoignaient tant d'amitié que lorsque je m'arrêtais, ils voulaient me porter sur leurs bras à leurs maisons; jamais ils ne désobéissaient à mes

ordres. Je leur défendis, pour ma sûreté, de ne pas porter d'armes à côté de moi. Ils étaient si attentifs à cela, que si l'un d'eux, qui ne me connaissait pas, se présentait armé, les autres allaient au-devant de lui, à une grande distance, pour lui faire quitter ses armes ; et je leur témoignais que j'en étais très-content. Je donnais de petits manteaux aux chefs et quelques bagatelles ; car s'il avait fallu que je donnasse à chacun, toutes les étoffes de la Nouvelle-Espagne n'y auraient pas suffi. Tel était l'attachement et le respect qu'ils me témoignaient, que si, par hasard, un nouvel Indien arrivait avec des armes, et qu'ayant été averti de les quitter, il ne le faisait pas, soit par indifférence, soit parce qu'il n'avait pas compris aux premiers mots ; ils couraient sur lui, lui enlevaient ses armes de force et les brisaient devant moi. Ils tiraient la cordelle avec tant de zèle et de bonne volonté, et tellement à l'envi l'un de l'autre, qu'il n'était pas nécessaire de le leur commander. Sans ce secours, comme le courant était très-fort, et que mes gens n'étaient pas habitués à ce travail, il m'aurait été impossible de remonter le fleuve.

Quand je me fus bien assuré qu'ils me comprenaient en tout, et que je les entendais aussi, je commençai à penser aux moyens d'exécuter mon projet. Je fis faire avec des petites baguettes et du papier quelques croix, je les leur donnai comme des choses du plus grand prix, et ils les baisèrent. Je leur disais de les honorer, d'en faire le plus grand cas, et de les porter au cou, leur don-

nant à comprendre que ce signe venait du ciel. Ils les prenaient, les baisaient, les élevaient vers le ciel, paraissaient éprouver beaucoup de joie en le faisant. Quelquefois je les attirais dans ma barque; je leur témoignais de l'amitié; je leur distribuais souvent des objets de peu de valeur que j'avais apportés. La chose en vint à ce point, qu'il n'y avait plus assez de papier ni assez de bâtons pour faire des croix; c'est ainsi que ce jour-là je fus fort bien accompagné. La nuit étant venue, je fis conduire les chaloupes au milieu du fleuve, et j'ordonnai de jeter l'ancre; les Indiens vinrent me demander la permission de s'en aller, en disant qu'ils reviendraient me voir le lendemain, et qu'ils apporteraient des vivres. Ils se retirèrent ainsi peu à peu, et il n'en resta plus que cinquante. Ils firent des feux en face de nous, et passèrent presque toute la nuit à nous appeler. Le jour n'était pas encore tout à fait paru, qu'ils se jetèrent à la nage pour demander le cordeau, et nous leur donnâmes avec plaisir, en remerciant Dieu du secours qu'il nous envoyait pour pouvoir remonter le fleuve. Ces Indiens étaient si nombreux que s'ils avaient voulu nous barrer le passage, ils auraient pu le faire, quand même nous aurions encore été beaucoup plus de monde.

III.

Un des Indiens ayant compris l'interprète, lui fait plusieurs questions sur l'origine des Espagnols. — Celui-ci répond que leur chef es-

fils du soleil, et que Dieu leur commande de le reconnaître comme leur maître. — On prend à bord un Indien qui donne beaucoup d'informations sur le pays.

Nous navigâmes de cette manière jusqu'au mardi soir. Ayant fait parler mon interprète aux naturels pour voir si par hasard il y aurait quelqu'un qui l'entendît, un Indien lui répondit. Je fis donc arrêter les chaloupes, et j'appelai celui qui avait compris l'interprète. J'ordonnai à ce dernier de ne demander et de ne répondre absolument que ce que je lui dirais. Tandis que cela se passait, je vis que l'Indien parlait aux naturels avec colère, et tous se réunirent en corps. Mon interprète comprit que celui qui venait dans la barque leur disait qu'ils voulaient savoir qui nous étions, si nous étions sortis de dessous l'eau, de dessous la terre, ou si nous étions tombés du ciel. Bientôt il se rassembla une multitude d'Indiens, qui témoignèrent la plus grande surprise de me voir parler. De temps en temps, le premier retournait pour causer avec eux dans une autre langue que mon interprète ne comprenait pas. Je répondis à celui qui m'avait demandé qui nous étions, que nous étions chrétiens; que nous venions de fort loin pour les voir; et, lorsqu'ils voulurent savoir qui m'avait envoyé, je leur dis que c'était le soleil, et je le leur montrai comme j'avais fait la première fois, afin qu'ils ne me surprissent pas à mentir. Il me demanda comment le soleil qui était au ciel et qui ne s'arrêtait jamais m'avait envoyé; et il dit qu'il y avait bien des années que ni lui, ni les vieillards n'avaient vu des gens semblables à nous, et qu'ils

n'en avaient jamais entendu parler ; que jusqu'alors le soleil n'avait envoyé personne. Je lui répondis qu'il était vrai que le soleil marchait (1) dans l'espace, et que jamais il ne s'arrêtait ; que, cependant ils pouvaient bien voir que lorsqu'il se couchait et le matin quand il se levait, il s'approchait de la terre ; que c'était dans ces endroits qu'il demeurait ; mais qu'ils le voyaient continuellement sortir de la même place ; qu'il m'avait créé dans le pays d'où il sortait, et que même il en avait créé bien d'autres qu'il avait envoyés dans différentes parties du monde ; que moi j'avais été chargé de les visiter et de reconnaître ce fleuve et les gens qui en habitaient les rives ; que j'avais ordre de leur parler et de rechercher leur amitié, de leur donner ce qu'ils n'avaient pas, et qu'ils pouvaient me le demander ; enfin que je devais leur recommander de ne pas faire la guerre entre eux. Cet homme voulut savoir pourquoi le soleil ne m'avait pas envoyé plus tôt pour faire cesser les guerres qui existaient dans le pays depuis longtemps, et dans lesquelles beaucoup de gens étaient morts ; je leur dis que je n'étais pas venu parce que j'étais enfant. Il demanda si l'interprète venait avec nous malgré lui, et si nous l'avions pris à la guerre, ou s'il nous accompagnait de bonne volonté. Je répondis qu'il venait parce qu'il le voulait bien ; qu'il était très-content d'être

(1) Il y a dans l'italien *commiciava*, commençait, ce qui n'a pas de sens, j'ai cru qu'il fallait lire *camminava*, marchait.

avec nous. L'Indien me demanda pourquoi je n'emmenais que lui qu'il pût comprendre, et pourquoi nous n'entendions pas tous les autres hommes puisque nous étions fils du soleil. Je lui dis que l'interprète était aussi fils du soleil, et qu'il lui avait accordé la langue qu'il parlait, afin qu'il pût le comprendre lui, moi et les autres, que le soleil savait bien qu'ils habitaient cette contrée, et que comme j'avais beaucoup d'autres choses à faire, et que j'étais jeune il ne m'avait pas envoyé plus tôt. Il reprit aussitôt : Mais viendrais-tu ici pour être notre maître, et pour que nous te servissions? Croyant qu'il ne pouvait pas leur être agréable que je leur disse oui, je répondis que non, que c'était seulement pour être son frère et pour lui donner ce qui lui manquait Il voulut savoir si le soleil m'avait engendré comme les autres hommes; si j'étais son parent ou son fils. Je lui dis que j'étais son fils. Il s'informa si les autres personnes qui étaient avec moi étaient aussi fils du soleil; je répondis que non, mais qu'ils étaient nés et élevés dans le même pays que moi. Alors il dit à haute voix : Puisque tu fais tant de bien, et que tu ne veux pas que nous soyons en guerre, tu es le fils du soleil; nous voulons tous que tu sois notre maître, et nous te servirons toujours : nous te prions de ne pas t'en aller, et de ne pas nous quitter. Aussitôt il se tourna vers les autres naturels, leur expliqua que j'étais fils du soleil, et tous me choisirent pour leur chef. Les naturels l'ayant entendu furent on ne peut plus surpris, et s'approchèrent pour me regarder. Cet Indien

me fit d'autres questions que je ne rapporterai pas pour éviter les longueurs. C'est ainsi que nous passâmes toute la journée.

Comme la nuit approchait, je commençai à employer les meilleurs moyens que je pus pour faire entrer cet homme dans notre chaloupe. Il refusa d'abord d'y consentir ; mais l'interprète lui ayant dit que nous le transporterions sur l'autre rivage du fleuve, il s'embarqua à cette condition. Je lui fis beaucoup de caresses; je le traitai le mieux possible, je le tranquillisai autant que je pus, et quand je vis qu'il n'avait plus aucune crainte, je crus devoir l'interroger sur le pays. La première question que je lui fis fut s'il n'avait jamais vu d'autres personnes semblables à nous, ou s'il en avait entendu parler. Il répondit que non ; que cependant il avait entendu dire aux vieillards, que dans une contrée fort éloignée, il y avait des hommes blancs qui avaient de la barbe comme nous, mais qu'ils ne savaient rien de plus. Je lui demandai s'il connaissait un pays que l'on nommait Cevola et un fleuve appelé Totontoac : il me répondit que non, ce qui me fit voir qu'il ne pouvait pas me donner des nouvelles de Francisco Vasquez ni de ses gens. Je lui fis des questions sur cette contrée et sur la manière de vivre des habitants ; je demandai s'ils savaient qu'il existât un Dieu, créateur du ciel et de la terre, ou s'ils avaient quelque idole. Il me répondit que non ; mais qu'ils vénéraient le soleil par-dessus toutes choses parce qu'il les réchauffait, et qu'il faisait croître leurs semences ; qu'ils lui

laissaient en plein air une partie de tout ce qu'ils mangeaient. Je voulus savoir s'ils avaient un souverain, et il me dit que non; qu'ils savaient très-bien qu'il existait un très-grand prince; que néanmoins ils ignoraient où il était. Je lui dis qu'il résidait dans le ciel, et qu'on le nommait Jésus-Christ: je ne voulus pas faire plus de théologie avec lui. Je le questionnais sur leurs guerres. Il me répondit qu'ils en avaient de fort sérieuses, et pour de très-légers prétexte; que lorsqu'ils ne trouvaient aucun sujet de la faire, ils se réunissaient tous, et que l'un d'eux disait : Allons faire la guerre de tel côté; qu'alors tous partaient pour cette expédition. Je demandai qui exerçait le commandement à la guerre; il m'apprit que, c'étaient les plus vieux et les plus braves; que lorsque ceux-ci disaient qu'il fallait cesser les hostilités, la guerre cessait aussitôt. Je voulus savoir ce qu'ils faisaient des gens qu'ils prenaient à la guerre. Il me dit qu'à quelques-uns ils arrachaient le cœur et le mangeaient; qu'ils en brûlaient d'autres; et, il ajouta que si je n'étais pas arrivé chez eux, ils seraient déjà en guerre; mais que comme je leur avais défendu de se battre, ils n'avaient pas pris les armes, et que jusqu'à ce que je leur en eusse donné l'ordre, ils n'attaqueraient pas d'autres nations. Ils disaient entre eux que puisque j'étais venu les trouver, ils avaient abandonné leur projet de recommencer la guerre, et qu'ils voulaient rester en paix. Ils se plaignaient de certains naturels qui habitaient derrière une montagne, qui leurs faisaient une guerre cruelle et tuaient beaucoup de

monde. Je l'engageai à ne plus rien craindre par la suite, ayant ordonné à ces gens de rester en paix, que s'ils ne le faisaient pas, je les avais menacés de les punir. Il me demanda comment étant si peu de monde nous pourrions les châtier, eux qui étaient si nombreux. Comme il était déjà tard et que je voyais que cet Indien souffrait d'être avec moi, je le laissai partir et je le renvoyai très-satisfait.

IV.

Naguachato et d'autres chefs indiens donnent des vivres aux chrétiens. — Ces derniers érigent des croix, et enseignent aux naturels à les adorer. — Les Espagnols obtiennent des rapports sur beaucoup de peuplades et sur plusieurs langues des naturels. — Cérémonies pratiquées à l'occasion du mariage. — Châtiment infligé aux adultères. — Opinion des naturels sur les morts. — Maladies auxquelles ils sont exposés.

Le lendemain, de bonne heure, le chef de ces Indiens qui se nommait Naguachato se présenta à moi et me dit d'approcher de la terre, qu'il avait beaucoup de vivres à me donner : comme je me voyais dans une position sûre, je le fis sans peine. Aussitôt un vieillard arriva avec des galettes de maïs et de petites courges, il m'appela à haute voix et fit beaucoup de signes avec ses bras et son corps ; il me fit tourner vers les Indiens et il se tourna aussi vers eux en disant *sagueyca*, et chacun répondit à haute voix *hu*. Ils offrirent au soleil une portion de tout ce

qu'ils avaient, ils m'en présentèrent aussi un peu, puis ils me donnèrent le reste ; ils firent de même avec tous ceux qui m'accompagnaient. L'interprète s'étant présenté, je lui fis faire des remercîments, et je leur dis que mes barques étant si petites, je n'avais pas pu porter beaucoup d'objets pour leur donner en échange. Ils répondirent que c'était comme s'ils les avaient reçus, et ils se montrèrent fort satisfaits. Je voulus leur apprendre par le moyen de l'interprète, ce que c'était que le signe de la croix. Je leur dis de m'apporter un morceau de bois dont je fis faire une grande croix ; j'ordonnai à ceux qui y travaillaient de l'adorer et de prier notre Seigneur de permettre que tous ces hommes connussent sa sainte religion catholique. Quand la croix fut achevée, je leur fis dire par l'interprète que je leur laissais ce signe en témoignage de fraternité, de le conserver avec soin jusqu'à mon retour; et tous les matins, au lever du soleil, de se mettre à genoux devant. Aussitôt ils la prirent, et sans la faire toucher à terre, ils allèrent la planter au milieu de leurs maisons dans un endroit d'où tous pouvaient la voir. Je leur dis de l'adorer continuellement; que ce signe les préserverait du mal. Ils me demandèrent jusqu'à quelle hauteur ils devaient l'entrer en terre, et je le leur fis voir. Un grand nombre d'Indiens suivirent ceux qui portaient la croix. Ceux qui restèrent me demandèrent comment il fallait joindre les mains, et de quelle façon il fallait se mettre à genoux pour l'adorer. Ils témoignaient un grand désir d'apprendre. Quand cela fut fait, j'emmenai avec

moi le chef du pays; je le fis embarquer, et je continuai ma route sur le fleuve. Tous les naturels m'accompagnèrent sur les deux rives, en me donnant de fréquents témoignages d'amitié. Ils tiraient la cordelle et nous dégageaient du gravier où souvent nous étions arrêtés, car fréquemment nous trouvions le fleuve si bas qu'il n'y avait pas assez d'eau pour les chaloupes. Pendant que nous voyagions ainsi, des Indiens que j'avais laissés plus bas venaient me prier de bien leur enseigner comment il fallait croiser les mains en adorant la croix; d'autres me faisaient voir s'ils les joignaient bien de telle ou telle façon; si bien qu'ils ne me laissaient pas un moment de repos. Sur la rive opposée du fleuve s'était rassemblée une multitude de naturels qui m'appelaient avec empressement pour me faire prendre des vivres qu'ils avaient apportés. Comme je m'aperçus que les uns étaient jaloux des autres, ne voulant pas faire de mécontents, j'allai chercher ces vivres. Il se présenta un vieillard comme le premier qui m'offrit des provisions avec les mêmes cérémonies; je voulus en tirer des renseignements, comme j'avais fait de l'autre. Cet homme dit à ses gens : Voici notre maître; vous savez qu'il y a longtemps que nous entendions dire à nos ancêtres qu'il existe au monde des gens barbus et blancs; cependant nous nous en moquions. Moi qui suis vieux, et bien d'autres qui sont présents, jamais nous n'avons vu d'hommes semblables à ceux-ci; si vous êtes incrédules, regardez ceux qui sont sur le fleuve. Donnons-leur donc à manger, puisqu'ils partagent

leurs vivres avec nous ; servons de bon cœur ce seigneur qui montre de si bonnes dispositions. Il nous défend de faire la guerre, et il nous embrasse tous. Ils ont une bouche, des mains, des yeux comme nous, et ils parlent comme nous. Je leur donnai une croix comme j'avais fait aux premiers, et je leur tins les mêmes discours. Ils m'écoutèrent avec la plus grande attention, et marquèrent un empressement extrême à s'instruire. Je poussai plus avant, et je trouvai d'autres naturels que l'interprète n'entendit pas du tout. Je leur fis comprendre par signe comment ils devaient adorer la croix. Le chef que j'avais emmené avec moi me dit que plus haut je trouverais des Indiens qui comprendraient mon interprète. Il était déjà tard; quelques hommes m'appelèrent pour me donner des vivres, et ils se conduisirent comme les autres. Ils firent des fêtes et exécutèrent des jeux pour me divertir. Je voulus savoir quelle nation habitait le bord de ce fleuve. Cet homme m'apprit qu'il y avait sur ses rives vingt-trois langages qu'il connaissait, et d'autres encore qui lui étaient inconnus. Je lui demandai si chaque peuplade habitait dans le même endroit. Il me répondit que non ; qu'il y avait beaucoup de maisons dispersées dans la campagne ; que chacune avait son territoire séparé, et qu'un grand nombre d'habitants vivaient dans chaque maison. Il me montra une ville située sur une montagne, où il y avait, suivant lui, un grand nombre de naturels méchants qui leur font continuellement la guerre ; ils n'ont pas de chefs ; ils ha-

bitent cet endroit désert, récoltent peu de maïs, et descendent dans la plaine pour échanger des cuirs contre cette graine. Ils sont habillés en cuir de cerf, portent de longues robes qu'ils coupent avec des rasoirs, et qu'ils cousent avec des aiguilles faites avec des os de cerf; ils ont de grandes maisons en pierre. Je m'informai s'il avait avec lui quelque naturel de ce pays : on me présenta une femme qui portait un habillement semblable à une jupe; elle prenait à la ceinture et descendait jusqu'à terre; elle était en cuir de cerf bien préparé. Je lui demandai si les gens qui habitaient les bords du fleuve y résidaient constamment, ou si dans d'autres saisons ils allaient s'établir autre part : je sus qu'ils n'y résidaient que l'été; qu'ils ensemençaient la terre, et que, lorsque la récolte était faite, ils allaient occuper d'autres maisons bâties loin du fleuve, sur le penchant d'une montagne. Il me dit que ces maisons étaient en bois, crépies de terre à l'extérieur et garnies de torchis; qu'elles étaient en forme de salle ronde, et que les hommes et les femmes y vivaient tous ensemble. Lui ayant demandé s'ils avaient des femmes en commun : il me répondit que non, et que celui qui se mariait ne pouvait avoir qu'une femme. Je voulus savoir quelles cérémonies ils observaient pour leurs mariages : il me répondit que lorsqu'un homme avait une fille, il se présentait en public, et disait : J'ai une fille à marier, y a-t-il quelqu'un qui la désire? S'il se trouvait quelqu'un, il répondait qu'il la voulait pour femme et le mariage s'arrangeait. Le père du futur apportait quel-

ques présents pour la jeune fille, et l'union passait pour conclue. Ils chantaient, ils dansaient; et lorsque le soir était venu, les parents les conduisaient seuls dans un endroit où personne ne pouvait les voir. J'appris que les frères n'épousaient pas leurs sœurs, ni les enfants ceux qui leur avaient donné le jour; qu'avant d'être mariées, les femmes n'avaient aucun rapport avec les hommes et ne leur parlaient pas; qu'elles restaient chez elles à travailler; que si par hasard une d'elles avait eu commerce avec un homme avant de se marier, son mari l'abandonnait, et qu'il quittait le pays. Celles qui se laissaient aller à ces excès étaient regardées comme des femmes perdues. Un homme marié, surpris en adultère, était mis à mort. Il était défendu d'avoir publiquement plus d'une femme. Ils me rapportèrent qu'ils brûlaient les morts, et que les hommes veufs restaient six mois ou un an sans se remarier. Ayant désiré connaître leur opinion sur les morts, cet Indien me répondit qu'ils passaient dans un autre monde; mais qu'ils n'étaient ni punis ni récompensés. La maladie dont ils meurent le plus généralement est un vomissement de sang : ils ont des médecins qui les guérissent en prononçant des paroles et en soufflant sur eux. Ces Indiens sont habillés comme les premiers que nous avions vus; ils portent des petits tuyaux de roseaux pour faire des parfums comme les Indiens Tabagos de la Nouvelle-Espagne. Je voulus savoir s'ils avaient un chef, et j'appris que non; mais que chacun était maître dans sa maison. Outre le maïs,

ils récoltent des courges et une semence du genre du millet ; ils ont des meules à moudre, et des vases de terre dans lesquels ils font cuire leurs courges et le poisson de rivière qui est excellent. L'interprète ne put pas venir plus avant ; il dit que les naturels que l'on trouverait étaient ses ennemis : je le renvoyai donc très-satisfait. Peu de temps après je vis arriver un nombre considérable d'Indiens qui jetaient de grands cris, et qui se mirent à courir après moi ; je m'arrêtai pour savoir ce qu'ils voulaient. Ils me dirent qu'ils avaient placé la grande croix que je leur avais donnée au milieu de leur village ainsi que je l'avais commandé ; mais que je devais savoir que lorsque le fleuve débordait les eaux montaient jusque-là, qu'en conséquence je leur permisse de la changer de place, et de l'ériger dans un endroit où le fleuve n'arrivait pas. Je leur en donnai la permission.

V.

Les Espagnols apprennent par un Indien des détails sur l'état de Cevola, sur le caractère et le costume des habitants, sur leur souverain et sur des contrées voisines nommées Quicama et Coana. — Les naturels de Quicama et d'autres Indiens font un bon accueil aux gens de l'expédition.

En naviguant ainsi, j'arrivai dans un endroit où étaient réunis beaucoup d'Indiens. Ils avaient un interprète, que je fis embarquer avec moi. Comme il faisait froid, et que ces gens étaient mouillés, je

descendis à terre, et j'ordonnai d'allumer du feu. Tandis que nous étions à nous chauffer, un Indien arriva, me frappa sur le bras, et me montra du doigt un bois d'où sortaient deux corps de guerriers qui venaient de notre côté. Comme je ne voulais me brouiller avec personne, je fis rentrer mes équipages dans les chaloupes; les Indiens qui étaient avec moi se jetèrent à la nage, et passèrent sur l'autre rive. Pendant ce temps, je demandai à l'Indien que j'avais avec moi quels étaient ces gens qui sortaient du bois. Il me dit que c'étaient leurs ennemis; que c'était pour cela qu'ils s'étaient mis à la nage sans proférer un mot; mais qu'ils avaient l'intention de retourner, ayant laissé leurs armes pour venir avec moi, afin de se conformer à mes ordres, qui leur défendaient d'en porter. Je fis à cet interprète les mêmes questions sur le pays, que j'avais faites au premier. J'avais entendu dire chez quelques peuplades qu'un homme pouvait avoir plusieurs femmes, et chez d'autres que non. J'appris de lui qu'il avait été à Cevola, qui est à trente jours de marche de son pays, mais qu'on s'y rendait très-facilement par un sentier qui suit le fleuve; qu'il faut alors quarante jours; qu'en faisant ce voyage, il n'avait eu d'autre but que de voir Cevola, parce que c'était un pays extraordinaire. Il y a, me dit-il, des maisons très-élevées, en pierres, de trois ou quatre étages, avec des fenêtres sur toutes les faces; elles sont entourées d'une muraille, haute une fois et demie comme un homme, et habitées dans le haut

et dans le bas par des hommes qui font usage des mêmes armes que nous avions vues, c'est-à-dire des arcs, des flèches, des massues, des bâtons, des rondaches. Ils ont un chef; ils portent des manteaux et des cuirs de vache, et ces manteaux sont bordés d'une peinture. Leur chef est vêtu d'une longue chemise fine, et serrée par une ceinture. Ils mettent par-dessus plusieurs manteaux; les femmes portent de très-longs vêtements blancs, qui les couvrent entièrement. Chaque jour, un grand nombre d'Indiens se rendent à la maison du seigneur pour le servir; ils portent beaucoup de pierres bleues que l'on retire d'un rocher. D'après le rapport de cet Indien, les naturels de Cevola n'ont qu'une femme qu'ils épousent. Lorsque les chefs meurent, on enterre avec eux tout ce qu'ils ont possédé. Pendant leurs repas, beaucoup d'Indiens se tiennent autour de la table, leur font la cour, et les regardent. Ils mangent avec des serviettes; ils ont des bains (1). Le jeudi, au point du jour, des Indiens se présentèrent sur le rivage, en poussant les mêmes cris que les premiers. Ils témoignèrent encore une meilleure volonté, m'apportèrent des vivres, et me firent aussi bon accueil. Ils avoient appris qui j'étais; je leur donnai des croix semblables aux premières. En remontant toujours le fleuve, je parvins dans un pays où je trouvai plus de civilisation. Les habitants obéissent entièrement à un seul chef. Je recom-

(1) Probablement des étuves (Voyez la relation de Castañeda, deuxième partie, chap. IV).

mençai à questionner l'Indien sur les habitations des naturels de Cevola. Il me dit que le chef de ce pays avait un chien semblable à celui que j'emmenais avec moi. Ayant témoigné le désir de manger, cet homme vit porter et rapporter des plats. Il dit que le chef de Cevola en avait de semblables, mais qu'ils étaient verts, et que ce chef était le seul qui en possédât; qu'il en avait quatre, et qu'un homme noir, portant de la barbe les lui avait donnés avec ce chien et d'autres objets; qu'il ignorait par où cet homme noir était arrivé, et qu'on lui avait dit que le chef de Cevola l'avait fait tuer. Je lui demandai s'il connaissait quelques pays du voisinage. Il me dit qu'il en connaissait dans la partie supérieure du fleuve, et entre autres un où résidait le chef d'un village : on le nomme Quicama; et un autre endroit que l'on appelle Coana; qu'ils avaient sous leurs ordres beaucoup de sujets. Après m'avoir donné ces renseignements, il me demanda la permission de retourner près des siens.

Je remontai le fleuve, et, le lendemain, j'entrai dans un village abandonné. Cinq cents Indiens environ survinrent avec leurs arcs et leurs flèches. Ils étaient accompagnés du chef nommé Naguachato, que j'avais laissé en arrière. Ils m'apportèrent des lapins et des *yucas*; je les reçus tous fort bien, je me disposai à partir, et je leur permis de retourner chez eux. Quand j'eus passé un pays désert, j'arrivai à des cabanes d'où sortirent beaucoup de naturels, ayant un vieillard à leur tête. Ils jetaient des cris dans un langage que mon interprète n'entendait pas bien. Il disait à

ces hommes : Mes frères! voilà notre maître; donnons-lui ce que nous possédons, car il nous fait du bien, et il a traversé une multitude de nations méchantes pour venir nous voir. Après ces discours, il fit des offrandes au soleil et à moi-même, comme avaient fait les autres. Ces gens portaient de grands sacs bien faits d'écorces de liane (*bessuchi* pour *besuco*) tissés. J'appris que ce pays appartenait au souverain de Quicama, et que ces gens n'y venaient que l'été pour récolter leurs grains. Je trouvai parmi eux un homme qui entendait parfaitement mon interprète. Il me fut donc très-facile de leur donner des croix comme aux autres Indiens. Ceux-ci avaient du coton, mais ils ne le cultivaient pas avec soin, car personne parmi eux ne savait le tisser pour en faire des vêtements. Ils me demandèrent comment ils devaient planter la croix quand ils reviendraient chez eux dans les montagnes; s'il était bien que l'on construisît une maison autour pour qu'elle ne fût pas mouillée, et s'il fallait mettre quelque chose aux bras. Je leur dis que non; qu'il suffisait de l'exposer dans un endroit où tout le monde pût la voir jusqu'à mon retour. Ils m'offrirent d'envoyer avec moi un plus grand nombre d'hommes dans le cas où des guerriers se présentassent, parce qu'ils prétendaient que les naturels que je trouverais plus haut étaient très-méchants, mais je ne voulus pas accepter leur proposition. Cependant vingt des leurs vinrent avec nous, et lorsque nous approchâmes de leurs ennemis, ils nous en donnèrent avis. Je trouvai des sentinelles placées à leurs fron-

tières ; le lendemain, je vis un corps considérable d'Indiens qui s'étaient réunis sous une grande cabane de feuillage, il y en avait aussi beaucoup dehors. Comme ils ne se levaient pas, je continuai mon voyage sans m'arrêter : ces gens s'en étant aperçus, un vieillard se leva et me dit : Seigneur, pourquoi ne veux-tu pas recevoir des vivres de nous puisque tu en as reçu des autres ? Je lui dis que je ne prenais que ce qu'on me donnait, et que je n'allais que chez ceux qui me demandaient. Ils m'apportèrent incontinent beaucoup de vivres, en me disant que puisque nous n'entrions pas dans leurs maisons, que nous restions nuit et jour sur le fleuve, et que j'étais fils du soleil, ils devaient tous me regarder comme leur seigneur. Je leur fis signe de s'asseoir, et j'appelai le vieillard qui comprenait mon interprète ; je lui demandai à qui appartenait le pays, et si le souverain était présent. Il me dit que oui, et le fit appeler. Quand ce chef fut arrivé, je l'embrassai et je lui témoignai beaucoup d'amitié. Je remarquai que tous étaient très-contents des caresses que je lui faisais. Je lui mis une chemise et lui offris d'autres bagatelles. J'ordonnai à mon interprète de répéter à ce chef ce qu'il avait dit aux autres, et je lui donnai une croix ; il l'accepta avec beaucoup de plaisir. Ce chef m'accompagna longtemps jusqu'à ce que l'on m'eût appelé de l'autre côté du fleuve où le vieillard dont j'ai déjà parlé, était avec une grande multitude de naturels. Je lui fis présent d'une croix en l'accompagnant des instructions ordinaires. Poursuivant ensuite ma route, je rencontrai une autre troupe nom-

breuse d'Indiens qui étaient venus avec le vieillard qui comprenait mon interprète. On me présenta leur chef; je le priai de venir avec moi dans la barque. Il le fit de bon cœur, et je continuai de monter le courant. Ce vieillard me montrait les chefs; je leur parlai toujours avec beaucoup d'amitié. Tous témoignaient une joie extrême et s'entretenaient de mon voyage avec un vif plaisir. Le soir, je me retirai au milieu du fleuve, et je lui fis un grand nombre de questions sur le pays. Je trouvai en lui autant de bonne volonté et de bonnes dispositions que j'avais de désir de m'instruire. Je le questionnai sur Cevola: il me dit qu'il y avait été; que c'était un pays magnifique; que le souverain était très-obéi, et qu'il était environné d'autres princes avec lesquels il était continuellement en guerre. Je lui demandai si ces indigènes avaient de l'or et de l'argent. Ayant aperçu quelques clochettes, il me dit qu'ils en possédaient de cette couleur. Je voulus savoir si on en fabriquait dans ce pays. Il me répondit que non; mais qu'on les apportait d'une montagne où il y avait une vieille femme. Je lui demandai s'il connaissait un fleuve nommé Totonteac: il me dit que non; qu'il en connaissait un autre trés-grand, où étaient des lézards énormes dont la peau servait à faire des boucliers; qu'ils adorent le soleil exactement comme les premiers Indiens que nous avions vus; qu'on lui offrait les fruits de la terre, en lui disant: Prends, puisque c'est toi qui les a produits; qu'ils l'aimaient beaucoup parce qu'il les réchauffait, et que lorsqu'il ne se montrait pas, ils avaient froid. En causant avec

moi, il commença à se plaindre en disant : Je ne sais pourquoi le soleil agit de cette façon avec nous; il ne nous envoie pas d'étoffes, personne qui les file, qui les tisse, ni bien des objets qu'il donne à beaucoup d'autres. Ces Indiens se plaignent que ceux de l'intérieur ne leur permettent pas d'y pénétrer, et qu'ils ne veulent pas leur fournir des semences qu'ils possédaient. Je leur dis que j'y apporterais remède, ce qui les satisfit beaucoup.

VI.

Les Espagnols apprennent par les Indiens pourquoi le chef de Cevola tua le nègre qui avait accompagné frère Marcos. — Ces naturels leur donnent beaucoup d'autres détails sur une vieille nommée Guatazaca, qui habite un lac, sans prendre de nourriture. — Description d'un animal dont la peau sert à faire des boucliers. — Les Indiens soupçonnent que les Espagnols de l'expédition sont de la même race que les chrétiens qui se sont montrés à Cevola. — Alarcon et ses gens se sauvent adroitement.

Le lendemain, qui était un dimanche, avant le point du jour, des cris se firent entendre comme à l'habitude : c'étaient trois ou quatre peuplades qui avaient passé la nuit près du fleuve. Ces naturels m'attendaient; ils mirent dans leur bouche du maïs et d'autres semences, et les lancèrent vers moi en disant que c'était la manière dont ils faisaient les sacrifices au soleil. Ils m'apportèrent ensuite des vivres de cette espèce et beaucoup de haricots. Je leur donnai une croix comme aux autres;

le vieillard leur racontait sur moi beaucoup de choses qui les étonnaient. Il me montrait au doigt en disant : Voici notre seigneur, c'est le fils du soleil. Ils me faisaient peigner la barbe et bien arranger les habillements que je portais sur moi. Telle était la confiance que je leur inspirais, que tous me racontaient ce qui s'était passé, les affaires qu'ils avaient entre eux, les qualités bonnes ou mauvaises de l'un ou de l'autre. Je voulus savoir pourquoi ils me disaient ainsi toutes leurs affaires; ce vieillard me répondit : Tu es notre chef, et l'on ne doit rien cacher à son chef. Je poursuivis ma route, et j'interrogeai le vieil Indien sur Cevola. Je lui demandai s'il avait connaissance que les habitants de ce pays eussent jamais vu des gens semblables à nous. Il me répondit que non, excepté un nègre qui portait aux pieds et aux bras quelque chose qui sonnait. Votre seigneurie doit se souvenir que le nègre, qui accompagnait frère Marcos, avait des grelots et des plumes aux bras et aux jambes, qu'il avait des assiettes de différentes couleurs, et qu'il s'était rendu dans ce pays il y avait plus d'un an. Je voulus savoir pourquoi il avait été tué. Il me dit : Le chef de Cevola lui ayant demandé s'il avait d'autres frères, le nègre avait répondu qu'il en avait un nombre infini, qu'ils portaient avec eux beaucoup d'armes, et qu'ils n'étaient pas très-loin de là. Sur ce rapport, un grand nombre de chefs s'étaient rassemblés en conseil, avaient décidé de tuer le nègre pour qu'il ne pût pas donner des informations à ses frères et

les instruire du pays qu'habitaient les gens de Cevola : telle était la cause de sa mort. On l'avait coupé en un grand nombre de morceaux qui avaient été partagés entre tous les chefs afin qu'ils sussent positivement qu'il était mort. Il ajouta que le nègre avait un chien comme le mien, et que le chef de Cevola avait fait tuer cet animal longtemps après. Je lui demandai si les naturels de Cevola avaient des ennemis : il me répondit que oui. Il me cita quatorze ou quinze chefs qui faisaient la guerre entre eux : ils portent des manteaux et des arcs comme les autres Indiens. Il me dit ensuite qu'en remontant le fleuve, je trouverais des gens qui n'étaient jamais en guerre avec eux ni avec les autres. Il me rapporta qu'ils avaient trois ou quatre sortes d'arbres qui donnaient des fruits très-bons, et que dans un lac résidait une vieille femme pour laquelle ils professaient le plus grand respect; qu'elle y occupait une petite maison; qu'elle ne mangeait jamais; que c'était là où l'on faisait ces objets qui sonnaient; qu'on donnait à cette vieille femme beaucoup de manteaux, de plumes et de maïs. Je demandai son nom : il me répondit qu'elle se nommait Quatazaca. D'après cet Indien, il existe dans les environs beaucoup de chefs qui vivent, que l'on ensevelit comme ceux de Cibola, et dont les mœurs sont les mêmes. Leurs habitations d'été sont faites avec des manteaux peints; l'hiver ils demeurent dans des maisons de bois de deux ou trois étages de haut. Il avait vu tout cela, excepté la vieille. Je continuai à lui faire plusieurs ques-

tions, mais il ne voulut pas me répondre, disant que je le fatiguais. Beaucoup d'Indiens, s'étant placés autour de moi, se disaient entre eux : Regardons-le bien pour le reconnaître quand il reviendra.

Le lundi suivant les rives du fleuve étaient couvertes de naturels de la même nation. Je priai de nouveau le vieillard de me dire quels étaient les gens qui habitaient ce pays. Il me répondit qu'il croyait que j'avais déjà oublié ce qu'il m'avait dit. Il me cita une infinité de chefs et de peuplades qui montaient à plus de deux cents. A propos des armes, il me dit que quelques-uns d'entre eux avaient de très-grands boucliers de cuir de plus de deux doigts d'épaisseur. Je voulus savoir avec quels animaux ils les faisaient : il me dit que c'était avec des bêtes très-grandes, semblables à des vaches, mais plus longues d'une grand palme; qu'elles avaient les pieds larges, les jambes grosses comme la cuisse d'un homme; la tête longue de sept palmes, le front de trois palmes, les yeux plus gros que le poing, les cornes de la longueur d'un *schincho;* qu'il en sortait des pointes aiguës, longue d'une palme, les pieds de devant et de derrière de plus de sept palmes, avec une queue tordue, mais très-grosse. Puis, élevant ses bras au-dessus de sa tête, il dit que cet animal était encore plus haut. Il me parla ensuite d'une autre vieille femme qui habitait du côté de la mer. Je passai la journée à donner des croix aux naturels, comme j'avais fait aux autres. Mon vieil Indien descendit à terre, et se mit à causer avec un autre qui l'avait appelé plusieurs fois dans la

journée. Tous deux en parlant faisaient beaucoup de gestes, agitaient les bras et me montraient. Je fis débarquer mon interprète, afin qu'il s'approchât d'eux et qu'il les écoutât. Je le rappelai quelques instants après, et je lui demandai de quoi ils s'entretenaient. Il me dit que celui qui faisait des gestes racontait à l'autre qu'il y avait à Cevola des gens semblables à nous, qu'ils portaient de la barbe, et disaient qu'ils étaient chrétiens; que tous deux s'accordaient à croire que nous devions être de la même nation, et qu'il serait bien de nous tuer, afin, disaient-ils, que les autres ne reçussent pas de nouvelles de nous, et qu'ils ne vinssent pas nous faire du mal. Le vieillard avait répondu : Celui-ci est fils du soleil : c'est notre chef, il nous fait du bien; il n'a pas encore demandé de venir chez nous, quoique nous l'en priions; il ne nous prend rien, il n'exige pas nos femmes. Il avait fini par ajouter beaucoup de choses en ma faveur et à ma louange. Cependant l'autre s'obstinant toujours à dire que nous devions être de la même nation que ces étrangers, le vieillard lui avait répondu : Allons le trouver, et demandons-lui s'il est chrétien comme les autres, ou bien s'il est fils du soleil. Il revint près de moi et me dit : Dans le pays de Cevola, dont vous m'avez parlé, il y a des hommes semblables à vous. Je parus surpris, et je répondis que ce n'était pas possible. Ils m'affirmèrent que c'était vrai, et qu'ils avaient vu deux hommes qui revenaient de ces pays qui rapportaient que ces gens avaient comme nous des armes à feu et des épées. Je lui demandai s'ils les

avaient vus de leurs propres yeux ; il me répondit que non, mais que plusieurs de ses camarades les avaient vus. Il me demanda si j'étais fils du soleil; je dis que oui, et ils m'assurèrent que les chrétiens de Cevola disaient la même chose. Je repliquai que cela pouvait bien être. Il voulut savoir ce que je ferais dans le cas où les chrétiens de Cevola viendraient se joindre à moi. Je répondis qu'ils n'avaient rien à craindre; car si ces étrangers étaient enfants du soleil, ils seraient mes frères, et qu'ils agiraient à l'égard de tout le monde de même que moi. Je crus remarquer que cette réponse les tranquillisait un peu.

VII.

On dit à Alarcon qu'il est à dix jours de marche de Cevola, où il y a des chrétiens qui font la guerre aux chefs de ce pays. — Du crime contre nature auquel se livrent les Indiens avec quatre jeunes gens adonnés à ce vice, et qui portent des habits de femme. — Ne pouvant envoyer de leurs nouvelles aux chrétiens qui sont à Cevola en suivant le fleuve, les Espagnols retournent au navire.

Je priai ensuite les Indiens de me dire combien il fallait de jours pour se rendre au royaume de Cevola qu'ils disaient éloigné du fleuve. Cet homme me répondit qu'il était nécessaire de traverser un espace de dix jours de marche, où il n'y avait pas de maisons, et qu'à partir de ce désert ils ne comptaient plus la distance parce qu'il y avait des habitants. M'étant procuré cet avis, il me vint le désir

de faire parvenir de mes nouvelles au capitaine. Je communiquai mes projets à mes soldats; mais aucun d'eux ne voulut s'y rendre malgré les récompenses brillantes que je leur promis de la part de votre seigneurie. Un seul esclave nègre offrit de partir, et encore d'assez mauvais gré. D'un autre côté j'attendais que les Indiens dont ont m'avait parlé arrivassent Nous continuâmes donc à remonter le fleuve comme nous avions fait d'abord. Le vieillard me fit voir comme une chose merveilleuse un de ses fils habillé en femme et qui en exerçait l'office, je lui demandai combien il y avait de jeunes gens de ce genre parmi eux. Il me dit qu'il y en avait quatre, et que lorsqu'un d'eux mourait on recensait toutes les femmes enceintes du pays, et que la première qui mettait un garçon au monde devait le livrer pour qu'il remplît l'office de femme. Les femmes l'habillaient à leur manière, et elles disaient que puisqu'il devait faire ce qu'elles faisaient, il fallait qu'il fût vêtu comme elles. Ces hommes ne peuvent pas avoir de commerce charnel avec les femmes, mais au contraire avec tous les jeunes gens qui ne sont pas mariés. Ils ne reçoivent rien des habitants du pays pour ces actes abominables, ils ont seulement le droit de prendre pour vivre tout ce qu'ils trouvent chez les autres. Je vis pareillement quelques Indiennes qui conversaient d'une manière déshonnête : je demandai au vieillard si elles étaient mariées : mais il me répondit que non; que c'étaient des femmes publiques; qu'elles ne vivaient pas avec celles qui étaient mariées. Je passai le temps

dans ces conversations en attendant l'arrivée des Indiens qui avaient été à Cevola. Ils me dirent qu'ils étaient à huit jours de marche de cet endroit, et qu'il y avait chez eux un de leurs amis qui leur avait parlé, les ayant rencontrés qui allaient voir le royaume de Cevola. Ils avaient dit à cet homme que leur intention était de se porter plus avant, mais qu'ils avaient trouvé dans ce pays un peuple brave comme nous, et qui nous ressemblait par l'extérieur; que ces derniers s'étaient sérieusement battus avec les habitants de Cevola, parce que ceux-ci avaient tué un de leurs amis qui était noir; qu'ils avaient dit aux naturels de Cevola: Pourquoi l'avez-vous tué? que vous a-t-il fait? vous a-t-il pris vos vivres? vous a-t-il fait quelque tort? et d'autres questions semblables. Ils ajoutaient que ces étrangers se nommaient chrétiens; qu'ils habitaient dans un grand édifice, et qu'ils avaient des vaches comme les habitants de Cevola, et de petits animaux noirs, couverts de laine, ayant des cornes; qu'ils en conduisaient d'autres sur lesquels ils montaient, et qui couraient très-fort; qu'un jour avant leur départ depuis le lever du soleil jusqu'au coucher, des chrétiens n'avaient cessé d'arriver, et que tous s'étaient arrêtés où les autres étaient logés. Ces Indiens avaient rencontré deux chrétiens qui leur avaient demandé d'où ils étaient, et s'ils avaient des terrains ensemencés; leur ayant répondu qu'ils étaient de pays éloignés; et qu'ils possédaient des terres cultivées, les chrétiens leur avaient donné à cha-

cun un petit manteau et un troisième pour porter à leurs amis, ce qu'ils avaient promis de faire et ils étaient partis aussitôt. Quand j'eus reçu ces informations, je me concertai avec mes compagnons pour voir s'il y avait quelqu'un qui voulût aller à Cevola, mais je les trouvai dans les mêmes dispositions, et ils me firent des objections plus fortes encore que la première fois. Je fis appeler le vieil Indien pour savoir s'il voulait me donner du monde pour m'accompagner, et des vivres pour traverser le désert. Il me fit de nombreuses excuses et m'exposa tous les dangers que ce voyage présentait ; il m'engagea à considérer les circonstances difficiles où je me trouverais à cause d'un chef de Cumana, qui menaçait de venir leur faire la guerre, parce qu'ils étaient entrés sur son territoire pour prendre un cerf, et que je ne devais pas quitter le pays sans le punir. Je lui répondis que j'étais absolument forcé de me rendre à Cevola. Il me dit de ne pas le faire et d'attendre ; qu'il était certain que ce chef viendrait leur faire du mal ; qu'en conséquence ils ne pouvaient pas m'accompagner, qu'il valait donc mieux que je misse fin à la guerre qui les menaçait ; qu'ensuite on pourrait m'accompagner à Cevola. Nous discutâmes tellement sur ce sujet que nous finîmes par nous fâcher, il se mit en colère et voulut sortir de la barque ; mais je le retins et je cherchai à l'apaiser par de bonnes paroles, considérant qu'il était très-important de conserver son amitié. Cependant quelque caresse que je lui fisse, je ne pus vaincre sa résistance et il s'obstina constamment.

Sur ces entrefaites, j'avais envoyé un homme aux vaisseaux pour donner connaissance du voyage que j'avais l'intention d'entreprendre. Je priai le vieillard de le faire revenir, car j'avais décidé, ne trouvant aucun moyen de me rendre à Cevola, de ne pas m'arrêter plus longtemps chez ces Indiens, craignant qu'ils ne découvrissent qui j'étais. Je voulus retourner en personne aux vaisseaux dans l'intention de remonter le fleuve une autre fois, d'emmener avec moi d'autres hommes, et de reconduire ceux qui étaient tombés malades. Je dis au vieil Indien et aux autres que je reviendrais, et je les laissai très-satisfaits. Néanmoins, ils ne cessaient de répéter que je m'en allais, parce que j'avais peur. Je retournai par le fleuve à Cevola (1); je fis en deux jours et demi la distance que j'avais parcourue en quinze et demi en remontant le courant, car il est extrêmement rapide. Pendant que je descendais ainsi le fleuve, une multitude d'indigènes se rendaient sur le rivage et me disaient : Seigneur, pourquoi nous abandonnes-tu ? quel mal t'a-t-on fait ? ne nous as-tu pas promis de rester toujours avec nous et que tu serais notre souverain ? Reviens sur tes pas, et si quelqu'un du haut du fleuve t'a fait injure, nous retournerons armés avec toi pour le tuer. Tels étaient les discours pleins d'amitié et de bonne volonté qu'ils tenaient.

(1) Voici encore une de ces erreurs du traducteur italien ; l'auteur ne peut pas retourner à Cibola où il n'a pas été, c'est à ses vaisseaux.

VIII.

Le capitaine étant arrivé à ses vaisseaux, nomme cette côte la Campagne de la croix. — Il y fait ériger une chapelle qu'il dédie à Notre-Dame. — Il donne au fleuve le nom de Bon guide. — Il le remonte de nouveau, retourne à Quicama et à Coãna où il est très bien reçu par les chefs.

Aussitot que je fus arrivé au vaisseau, je trouvai tout mon monde en bon état, mais cependant bien inquiet de ma longue absence. Ils étaient aussi fort affligés, car ils avaient eu deux câbles coupés, et ils avaient perdu deux ancres que l'on retrouva plus tard. Quand tous les navires furent réunis, je les fis conduire dans un endroit abrité, et j'ordonnai de caréner le Saint-Pierre et de faire toutes les réparations nécessaires. Je rassemblai tous les équipages, je leur fis part de ce qui s'était passé; je leur communiquai les nouvelles que j'avais reçues de Francisco Vasquez, et leur dis qu'il serait possible que pendant les seize jours que j'avais navigué sur le fleuve, il eût pû apprendre mon arrivée. Je leur com muniquai mon intention de le remonter une autre fois, pour essayer s'il était possible de faire ma jonction avec Vasquez. J'éprouvai des oppositions; cependant je fis préparer toutes les chaloupes, car elles n'étaient plus utiles pour le bâtiment. J'en fis emplir une d'objets d'échange, de froment, de se-

mences, de poules, de coqs d'Espagne, et je remontai le fleuve. Je donnai l'ordre de construire sur la plage nommée de la Croix, une chapelle ou oratoire sous l'invocation de Notre-Dame de Bon-Guide, nom que je donnai à ce fleuve, parce que c'est la devise de votre seigneurie. J'emmenai avec moi Nicola Camorano, pilote en chef, afin qu'il prît les hauteurs, et je partis le mardi 14 septembre. Le mercredi j'arrivai chez les premiers Indiens. Ils accoururent pour nous barrer le passage, croyant que nous étions d'autres étrangers, car nous avions avec nous un fifre et un tambour; je portais d'autres habits que la première fois. Quand ils m'eurent reconnu, ils s'arrêtèrent; mais je ne pus gagner entièrement leur amitié. Je leur donnai des semences que j'avais apportées, et je leur enseignai la manière de les cultiver. Après avoir navigué pendant trois jours, le premier interprète avec qui j'avais parlé vint au-devant de moi jusqu'à ma chaloupe. Je lui fis bon accueil, et je le traitai parfaitement pour l'engager à m'accompagner, car je comprenais combien cela était important. Il dit qu'il ne le pouvait pas, et qu'il n'était resté dans cet endroit que pour me donner quelques plumes de perroquet qu'il m'offrit. Je pris des renseignements sur ces Indiens, et je demandai s'ils avaient des chefs. Il me dit que oui; et il m'en nomma trois ou quatre, et vingt-quatre ou vingt-cinq peuplades qu'il connaissait, et dont les maisons étaient peintes dans l'intérieur. Il me dit que ces derniers naturels avaient des rapports

avec Cevola, et qu'ils s'y rendaient en deux lunes. Il me parla aussi d'un grand nombre de chefs, et d'autres peuplades que j'ai cités dans un livre que je porterai moi-même à votre seigneurie, mais j'ai voulu lui transmettre cette relation sommaire dans le port de Colima, par l'entremise d'Agostino Guerrero, afin qu'il l'envoyât par terre à votre seigneurie, à qui j'ai beaucoup de choses à dire. Pour en revenir à mon voyage, j'arrivai à Quicama où les Indiens vinrent me recevoir avec grande joie et en célébrant des fêtes; ils me dirent que leur chef m'attendait. Quand j'arrivai, je vis qu'il avait avec lui cinq ou six mille hommes sans armes. Il s'éloigna d'eux suivi seulement de deux cents qui portaient des vivres, et vint au-devant de moi; il précédait les autres et semblait avoir beaucoup d'autorité sur eux. A peu de distance devant lui étaient quelques Indiens qui écartaient la foule, pour qu'il pût passer. Il avait un habillement fermé par devant et par derrière, ouvert sur les deux côtés, attaché par des boutons et brodé en damier noir et blanc, il était fait en écorces de liane très-fines et bien tissées. Aussitôt que je fus au bord de l'eau, ses serviteurs le prirent dans leurs bras et l'embarquèrent; je l'embrassai, lui fis grand accueil et lui témoignai beaucoup d'amitié, ce qui plut extrêmement à ses sujets. Il se tourna vers eux et leur dit qu'ils fissent bien attention à ma bonté, que s'étant ainsi librement confié à des étrangers, ils pouvaient bien voir que j'étais bon; de remarquer que je le traitais avec amitié, que j'étais son maître,

et que par conséquent tous devaient me servir et faire ce que je leur ordonnerais. Je l'engageai à s'asseoir, je lui donnai quelques confitures sucrées que j'avais apportées, et je dis à l'interprète de le remercier en mon nom de la faveur qu'il m'avait faite en venant me voir. Je lui recommandai l'adoration de la croix, et je lui répétai tout ce que j'avais dit aux autres, c'est-à-dire de vivre en paix, de ne plus faire la guerre, de conserver une amitié constante. Il me répondit qu'il y avait longtemps qu'ils étaient en guerre avec leurs voisins, mais qu'à l'avenir il donnerait l'ordre de fournir des vivres à tous ceux qui passeraient dans son royaume, et qu'il défendrait de leur faire aucun mal; que si quelque peuplade venait lui faire la guerre, il dirait, comme je le lui avais ordonné, qu'il fallait vivre en paix; que si elle s'y refusait il se défendrait, mais qu'il me promettait de ne jamais commencer les hostilités, à moins qu'on ne vînt l'inquiéter. Je lui donnai quelques bagatelles, des semences que j'avais apportées et des poules d'Espagne, ce qui lui fit un très-grand plaisir. En partant j'emmenai quelques-uns de ses sujets, afin de leur faire contracter amitié avec les naturels qui habitaient plus haut. L'interprète me demanda à retourner chez lui; je lui fis quelques cadeaux, et il s'en alla fort satisfait. J'arrivai le lendemain à Coana. Beaucoup de naturels en me voyant avec d'autres habits ne me reconnurent pas, mais le vieillard me reconnut incontinent. Il se jeta à l'eau et me dit: Seigneur, voici l'homme que tu m'as laissé. Effec-

tivement l'Espagnol accourut aussitôt fort gaiement et très-satisfait, et il me raconta toutes les caresses que ces Indiens lui avaient faites. Il me dit que les naturels se disputaient à qui l'emmènerait chez lui; que c'était une chose incroyable que l'empressement qu'ils montraient, au lever du soleil, à élever les mains au ciel et à s'agenouiller devant la croix. Je leur donnai des graines; je les remerciai beaucoup des bons traitements qu'ils avaient faits à mon Espagnol, et ils me prièrent de le laisser chez eux. Je permis qu'il y séjournât jusqu'à mon retour, et cet homme fut très-content de rester. Je remontai le fleuve, en emmenant avec moi le vieillard. Il me dit que deux Indiens étaient venus de Cumana pour demander les chrétiens; qu'ils avaient répondu qu'ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient dire, qu'ils connaissaient seulement le fils du soleil. Ces naturels les avaient engagés à s'unir à eux pour me tuer, moi et mes compagnons. Je le priai de me donner deux Indiens pour envoyer dire à ces gens que j'irais les voir; que je voulais contracter amitié avec eux, mais que si, au contraire, ils étaient dans l'intention de faire la guerre, je la leur ferais de façon à les en faire repentir. C'est ainsi que je voyageai au milieu de ces peuplades : quelques-unes me demandèrent pourquoi je ne leur donnais pas de croix comme aux autres, et je leur en donnai.

IX.

Alarcon débarque. — Il voit les Indiens adorer la croix qu'il leur avait donnée. — Il fait dessiner le pays par un Indien. — Il envoie une croix au chef de Cumana. — Il redescend le fleuve et regagne ses navires. — Sur les erreurs commises par les pilotes de Cortès en fixant la position de la côte.

Le lendemain, je débarquai pour observer des cabanes. Je trouvai une multitude de femmes et d'enfants les mains jointes et agenouillés devant une croix que je leur avais donnée. Aussitôt que je fus arrivé, je fis de même, et je parlai au vieillard qui me communiqua des informations sur de nouveaux pays et de nouvelles peuplades qu'il connaissait. Quand le soir fut arrivé, j'appelai le vieillard et l'engageai à coucher à bord de ma chaloupe. Il me dit qu'il ne le voulait pas, que je le fatiguerais de mes questions : je l'assurai que je n'avais qu'une chose à lui demander, c'était de m'indiquer sur un papier ce qu'il savait sur ce fleuve et sur les habitants de ces deux rives. Il le fit volontiers, et il me pria de lui dessiner mon pays de la même façon qu'il m'avait peint le sien. Pour le contenter, je lui en fis représenter une partie, et, le jour étant venu, je m'avançai entre des montagnes très-élevées au milieu desquelles passait le fleuve. Les chaloupes y pénétrèrent avec bien des difficultés, parce qu'il n'y avait personne pour tirer le cordeau. Quand j'y fus arrivé quelques Indiens vinrent me dire qu'il était venu des gens de Cumana, et entre autres un enchan-

teur qui s'était informé par où nous devions passer : ayant appris que c'était sur le fleuve. Il avait planté des roseaux sur l'une et l'autre rive, mais nous passâmes au milieu sans éprouver le mal qu'il avait l'intention de nous faire. Poursuivant mon voyage, j'arrivai chez le vieillard qui venait avec moi; j'y fis ériger une croix très-grande, et j'ordonnai d'y placer des lettres pour annoncer mon arrivée ; je pris cette mesure dans le cas où des gens du général viendraient chercher de mes nouvelles : enfin, voyant que je ne pouvais pas obtenir les renseignements que je désirais, je pris le parti de regagner mes vaisseaux. Au moment de mon départ deux Indiens arrivèrent; ils me firent dire par le vieillard qu'ils revenaient de Cumana où ils avaient été d'après mes ordres; que le chef de ce pays qui est fort éloigné ne pouvait pas venir, et désirait savoir ce que je lui voulais. Je leur dis de lui recommander de ne jamais faire la guerre; que mon intention était de visiter le pays, mais qu'étant forcé de redescendre le fleuve, je ne pouvais pas le faire; que cependant je reviendrais; et, en attendant, de lui donner une croix que je lui envoyais avec les plumes qui y étaient placées. Je voulus m'informer près d'eux des indigènes du rivage supérieur du fleuve. Ils me donnèrent des notions sur une infinité de peuplades du fleuve, et ils me dirent qu'il s'étendait beaucoup plus haut que je ne l'avais vu, et qu'il en recevait beaucoup d'autres, mais qu'ils n'en connaissaient pas la source. Je partis le lendemain matin. En descendant, j'arrivai le jour suivant, où j'avais laissé l'Espagnol; je lui dis que

les choses allaient bien ; que dans ce voyage et dans le précédent, j'avais fait plus de trente lieues dans l'intérieur : les Indiens de ce pays me demandèrent pourquoi je m'en allais, et quand je reviendrais; je leur répondis que ce serait bientôt. Pendant que je suivais le courant, une femme se jeta à l'eau en nous criant de l'attendre; elle entra dans notre barque et se mit sous un banc (1) d'où nous ne pûmes jamais la faire sortir. Je sus qu'elle avait pris ce parti parce que son mari en voyait une autre dont il avait des enfants ; elle disait qu'elle ne voulait plus rester avec lui, puisque cet homme avait une autre femme : elle vint donc avec nous de bonne volonté ainsi qu'un Indien. Je rejoignis les navires : je les fis bien réparer, et nous continuâmes notre voyage en côtoyant ; bien souvent nous débarquions et nous faisions des pointes assez loin dans l'intérieur pour tâcher d'apprendre quelque chose du capitaine Francisco Vasquez et de son armée. Les seules nouvelles que nous reçûmes d'eux furent celles qu'on nous donna dans le fleuve. J'emporte avec moi un grand nombre d'actes de prise de possession dressés sur cette côte et sur le fleuve. Quant à la hauteur, je trouve que celle des patrons et des pilotes du marquis del Valle est fausse et qu'ils se trompent de deux degrés ; j'ai été quatre degrés plus loin qu'eux, j'ai fait quatre-vingt-cinq lieues en montant le fleuve où j'ai vu et appris tout ce que j'ai raconté, et bien d'autres choses

(1) La traducteur italien dit *barca* ; mais je crois qu'il faut lire *banco*.

dont je communiquerai à votre seigneurie une relation étendue et complète, s'il m'est accordé d'aller lui baiser les mains. J'ai regardé comme fort heureux pour moi d'avoir trouvé don Luis del Castillo et Agostino Guerrero, dans le port de Colima; car la galère de l'Adélantade qui était dans ces parages avec sa flotte, courait sur moi et voulait que j'emmenasse les voiles. Comme cette prétention me paraissait extraordinaire et que je ne savais pas à quoi en étaient les affaires de la Nouvelle-Espagne, je me préparais à résister, lorsque don Luis del Castillo vint me parler dans une chaloupe, et je jetai l'ancre dans le port du côté opposé à celui où était la flotte. Je lui donnai cette relation, et comme il était nuit, je remis à la voile pour éviter du scandale. Je l'avais déjà rédigée sommairement, car je supposais pouvoir la remettre en touchant les côtes de la Nouvelle-Espagne pour instruire votre seigneurie.

V.

LETTRES

DE

VASQUEZ CORONADO

Gouverneur de la Nouvelle-Galice.

SOMMAIRE D'UNE PREMIÈRE LETTRE DATÉE DE CULIACAN, LE 8 MARS 1539 (1).

Le capitaine raconte l'arrivée du frère Marcos de Niza dans la province Topira, où ce religieux apprit que les Indiens s'étaient sauvés dans les montagnes dans la crainte des chrétiens. Cependant tous revinrent avec beaucoup d'intérêt pour le voir; ils étaient très-joyeux et sans la moindre crainte. Ce sont des hommes bien faits, plus grands que les autres Indiens; les femmes sont plus belles. Il n'y a

(1) Cet extrait fait partie de la collection de Ramusio, t. III, pag. 395, verso. Venise, 1606.

pas de grandes villes, mais les maisons sont bâties en pierre et d'une excellente construction. Les habitants ont beaucoup d'or qui leur est presque inutile, car ils n'en font aucun usage ; ils portent sur eux des émeraudes et d'autres pierres fines de grand prix. Ils sont braves. Leurs armes sont en argent et très-fortes ; elles représentent différentes figures d'animaux. Ils adorent des idoles qu'ils conservent dans leurs maisons, ce sont des plantes et des oiseaux ; ils leur adressent, en chantant, des prières dans leur langue qui diffère peu de celle du Culiacan. Ils dirent aux religieux qu'ils voulaient être chrétiens et sujets de l'empereur, car ils n'avaient pas de gouvernement établi ; mais que ce serait à condition qu'on ne leur ferait pas de tort ; qu'ils échangeraient volontiers l'or qu'ils possèdent contre des objets dont ils ont besoin. On a donné des ordres pour qu'ils soient admis au serment de sujets sans qu'on les maltraite. Près de cette province, il en existe une autre nommée Xalisco, et que les nôtres ont découverte. Les habitants sont nus, ils ne portent rien par devant, ils n'adoptent le christianisme qu'avec bien de la peine ; ils sont braves et cruels. Leurs habitations sont en paille ; ils ne s'occupent que de l'éducation des bestiaux. A des époques fixes, ils vont célébrer des sacrifices dans une certaine vallée de cette province, habitée par des gens qui, dans le pays, sont regardés comme des saints et des prêtres ; on les nomme Chichimèques. Ils vivent dans les bois, n'ont pas de maisons et subsistent d'aumônes ; ils sont nus, se peignent en noir (*caligine*), portent

leur membre lié au genou avec une ficelle; les femmes vont aussi toutes nues. Ils ont des temples couverts en paille, dans lesquels sont quelques fenêtres rondes, remplis de dépouilles mortelles. Devant le temple est une grande fosse circulaire, dont l'ouverture est entourée par un serpent en or, en argent et en compositions métalliques inconnues; il tient sa queue dans sa bouche. De temps en temps les habitants de la vallée tirent au sort à qui sera sacrifié. Celui sur qui tombe le sort est couronné de fleurs. On célèbre en son honneur de grands festins et des fêtes solennelles; on le couche sur un lit de fleurs et d'herbes odoriférantes préparé dans la fosse; on place de chaque côté de lui une grande quantité de bois sec, auquel on met le feu et il expire. La victime reste sans bouger dans le lit, quoiqu'elle ne soit pas liée, et comme si le sacrifice lui était agréable. L'homme ainsi immolé acquiert une réputation de saint, et on l'adore toute l'année. On chante en son honneur des hymnes, dans lesquelles on célèbre ses louanges, puis sa tête est placée avec d'autres sur les fenêtres du temple. Ils sacrifient aussi les prisonniers, mais on les brûle dans une autre fosse plus profonde et sans les cérémonies dont nous venons de parler. Les Espagnols qui résident à Xalisco, écrivent qu'ils espèrent, qu'en traitant bien ces peuplades, on les convertira au christianisme. Le pays est excellent, fertile, et bien arrosé par des eaux très-bonnes.

DEUXIÈME LETTRE,

A don Antoine de Mendoza.

Difficulté de la navigation de San-Miguel de Culiacan à Topira. — Description de cette province et d'une autre voisine qui est fort riche en or et en pierres précieuses. — Nombre des troupes que Vasquez emmena pour s'y rendre. — Grands honneurs que frère Marcos de Niza reçoit des Indiens de Petatlan.

Avec l'aide de Dieu, je partirai de l'île de San-Miguel pour Topira, le 10 d'avril. Je ne pourrai pas entreprendre cette expédition plus tôt, car la poudre et les cordes que m'envoie votre seigneurie et qui doivent être déjà à Campostelle, ne seront pas arrivées avant cette époque. Une autre raison, c'est qu'il faut que je parcoure une grande distance en suivant des montagnes fort élevées qui se perdent dans les cieux, et que je traverse un fleuve, si grossi dans cette saison, que l'on ne peut songer à le passer à gué. On me dit qu'en partant à l'époque que j'ai choisie, cela sera possible. On m'avait rapporté que d'ici à Topira il n'y avait pas plus de cinquante lieues, mais j'ai su qu'il y en avait plus de quatre-vingts. Je ne me souviens pas d'avoir envoyé à votre seigneurie un rapport que j'ai composé sur Topira, bien qu'il soit achevé. Depuis j'ai recueilli d'autres informations que je vais lui communiquer. Vous

saurez donc que Topira est une province bien habitée, située entre deux fleuves; il y a plus de cinquante villages. Au delà est une autre province encore plus considérable; les Indiens n'ont pu m'en dire le nom; on y trouve en abondance des vivres, tels que maïs, haricots, *agi*, melons, courges et beaucoup de poules du pays. Les habitants portent des parures en or, des émeraudes et autres pierres précieuses; ils emploient l'or et l'argent à des usages communs; ils couvrent leurs maisons avec ce dernier métal. Les chefs s'ornent le cou de grosses chaînes d'or bien travaillées; ils s'habillent avec des étoffes peintes. On y trouve beaucoup de vaches sauvages. On m'a rapporté que les habitants de ce pays-ci qui sont peu nombreux, ne se rendent pas dans cette contrée parce que les naturels sont très-braves. Ce que je viens de rapporter m'a été communiqué à deux fois différentes par des Indiens qui habitent dans le voisinage de ce nouveau pays. Mon départ est fixé à l'époque que j'ai indiquée, j'emmène avec moi cent cinquante cavaliers, douze chevaux de main, deux cents fantassins, archers ou arquebusiers, des porcs, des moutons, et tout ce que j'ai pu trouver à acheter. Votre seigneurie peut être persuadée que je ne retournerai pas à Mexico avant de pouvoir l'instruire positivement de ce qui existe; si je découvre un pays avantageux, je m'y arrêterai, j'en donnerai avis à votre seigneurie, afin qu'elle me fasse savoir ce que j'aurai à faire. Si par malheur je ne trouve rien de bon, je prendrai mes dispositions pour m'avancer cent lieues plus loin, j'espère en Dieu que je trouverai un

pays dans lequel votre seigneur il pourra employer utilement tous les gentilshommes que j'ai avec moi, et tous ceux qui pourront venir par la suite; je crois que je ne pourrai me dispenser de m'y fixer, les eaux, la température, l'aspect du pays et ce que j'y trouverai m'apprendront ce que j'aurai à faire. Frère Marcos et Estevan ont pénétrés dans l'intérieur du pays le sept du mois dernier, quand je les ai quittés je leur ai laissé plus de cent Indiens du Petatlan, les naturels faisaient à ce religieux le meilleur accueil possible; ils lui rendaient tous les services qui étaient en leur pouvoir. Il est impossible de donner une meilleure idée de la manière dont il a été accueilli durant son voyage, que je ne l'ai fait dans les rapports joints à mes lettres de Campostelle et de San-Miguel. Je vous ai dépeint ce voyage de la manière la plus avantageuse, et quand on ne lui aurait fait qu'un dixième de l'accueil qu'il a reçu, ce serait déjà beaucoup. J'envoie avec la présente une lettre que j'ai reçue du frère Marcos de Niza. Les Indiens m'ont rapporté qu'il était l'objet de l'adoration de tout le monde; je crois qu'il pourra parcourir encore deux mille lieux de cette manière. Il me fait savoir qu'aussitôt qu'il aura trouvé un bon pays, il me l'écrira, je ne m'y rendrai pas sans en donner connaissance à votre seigneurie; j'espère que Dieu nous permettra de découvrir une contrée avantageuse d'un côté ou de l'autre.

TROISIÈME LETTRE.

A l'empereur Charles V.

SIRE,

Le 20 du mois d'avril de l'année courante, j'écrivis à votre majesté, de la province de Tiguex, en réponse à une lettre qu'elle m'avait adressée le 11 juin de l'année dernière. J'ai rendu un compte particulier du voyage que le vice-roi de la Nouvelle-Espagne m'a donné l'ordre de faire au nom de votre majesté, dans la contrée découverte par frère Marcos de Niza, provincial de l'ordre du séraphique Saint-François. J'ai dit ce qu'était le pays et les nations qui l'habitent, comme votre majesté a pu le voir par mes lettres. Quant à ce qui a rapport à la conquête et à la pacification des Indiens, des naturels de quelques autres provinces plus éloignées m'avaient rapporté que dans leur pays il y avait des villes plus considérables et des maisons plus grandes que celles de cette contrée; que les habitants étaient soumis à des chefs; qu'on les servait dans des vases d'or, et ils m'avaient donné d'autres détails sur leurs richesses. Néanmoins, ainsi que je l'ai écrit à votre majesté, comme ces rapports m'avaient été communiqués par des Indiens, et la plupart du temps par signes, je n'y ajoutai pas une grande confiance jusqu'à ce que je les eusse vus de mes yeux, et ces rapports me semblaient bien

extraordinaires. Considérant qu'il importait à votre majesté de les vérifier, je me décidai à partir dans cette intention avec les troupes que j'avais ici. Je quittai le siége de ce gouvernement le 23 du mois d'avril passé, en suivant les Indiens par la route qu'ils jugèrent à propos de me faire prendre. Après neuf jours de marche, j'arrivai dans des plaines si vastes, que dans quelque sens que je les aie parcourues, je ne pus pas en trouver la fin; cependant j'y fis plus de trois cents lieues. J'y trouvai un si grand nombre de vaches de l'espèce dont j'ai parlé à votre majesté, qu'il serait impossible de pouvoir les compter. Il ne se passa pas de jour depuis l'endroit où je les avais vus pour la première fois, que je n'en retrouvasse en voyageant dans ces plaines. Après dix-sept jours de marche, je rencontrai une troupe d'Indiens qui courent le pays avec ces vaches. On les nomme Querechos; ils ne cultivent pas la terre; ils mangent la viande crue; ils boivent le sang des vaches qu'ils tuent; ils en tannent les cuirs, et tous les naturels en font leurs habillements. Ils ont des tentes de cuirs de vache tannés, et des enceintes très-bien faites dans lesquelles ils logent. Ils voyagent avec les vaches et changent de pays comme ces animaux; ils ont des chiens sur lesquels ils chargent leurs tentes, leurs pieux et leurs ustensiles; ce sont les gens les mieux faits que j'aie vus jusqu'aujourd'hui dans les Indes. Ils n'ont pu me donner aucun renseignement sur le pays où me conduisaient les guides. Je suivis encore ces derniers pendant cinq jours, et j'arrivai dans des plaines où nous ne trouvâmes pas plus de signes de re-

connaissance que si nous eussions été en pleine mer. Les Indiens s'y égarèrent, car il n'y avait ni pierres, ni coteaux, ni arbres, ni arbrisseaux, ni rien qui arrêtât l'œil : on y voit un grand nombre de très-beaux pâturages couverts d'une herbe excellente. Pendant que nous étions perdus dans ces plaines, quelques cavaliers qui avaient été à la chasse aux vaches trouvèrent des Indiens qui chassaient aussi ; c'étaient des ennemis de la première troupe que nous avions rencontrée : ils appartenaient à une autre nation que l'on nomme Teyas. Ils ont des dessins sur tout le corps et sur le visage ; ils sont aussi très-grands et fort bien faits ; ils mangent la viande crue comme les Querechos ; ils vivent et ils voyagent comme eux avec les vaches. Ces Indiens me donnèrent des informations sur le pays où me menaient mes guides ; cependant ils me dirent que les maisons étaient en paille et en cuir, et non pas en pierres ni à plusieurs étages, ainsi que me l'avaient assuré les Indiens qui me conduisaient : ils ajoutèrent qu'il y avait peu de maïs. Ces nouvelles m'affligèrent profondément ; me trouvant au milieu de ces plaines sans fin, je souffris beaucoup du manque d'eau, et bien souvent j'en bus de si mauvaise que c'était plutôt de la bourbe que de l'eau.

Arrivés dans cet endroit, les guides m'avouèrent qu'ils m'avaient trompé à l'égard de la grandeur des maisons ; qu'effectivement elles étaient en paille, mais que tout le reste était vrai ; que la multitude des habitants, et les objets ayant rapport à la civilisation existaient réellement comme ils l'avaient dit ;

que les Teyas leur voulaient du mal à cause des divisions qui existaient entre eux. Il y avait déjà plusieurs jours qu'un grand nombre de mes gens ne vivaient que de viande, car le maïs que nous avions emporté de cette province était consommé. Depuis l'endroit où j'avais rencontré les Teyas jusqu'au pays où me conduisaient mes guides, il y avait encore quarante jours de marche. On me représenta la peine et les dangers qui me menaçaient si j'entreprenais ce voyage, à cause du manque d'eau et de maïs. D'un autre côté, je considérai qu'il était nécessaire, pour servir votre majesté, de continuer mon voyage avec trente cavaliers seulement, afin de parvenir à ce pays, et d'envoyer un rapport exact de ce que j'y verrais. Je renvoyai dans mon gouvernement toute la troupe que j'avais emmenée avec moi sous les ordres de don Tristan d'Arellano, car, outre le manque d'eau, il était nécessaire de tuer des taureaux et des vaches pour vivre, puisqu'il n'y avait pas d'autre nourriture à se procurer; et certainement j'aurais perdu un grand nombre d'hommes si tous avaient continué le voyage. Je marchai quarante-deux jours à la tête de ces trente cavaliers, après avoir laissé ma troupe. Pendant tout ce temps-là, nous ne vécûmes que de la viande des taureaux et des vaches, et nous perdîmes plusieurs cheveaux, qui furent tués par ces animaux, qui, comme je l'ai écrit à votre majesté, sont très-féroces et très-courageux. Nous passâmes plusiers jours sans trouver d'eau; nous faisions cuire nos aliments avec de la fiente de vache,

car il n'y a aucune espèce de bois dans toutes ces plaines. L'on n'en trouve que près des ruisseaux et des riviéres qui sont très-rares.

Dieu permit qu'après avoir voyagé environ soixante-sept jours, j'arrivasse à la province de Quivira, où me conduisaient les guides. On m'avait dit que les maisons étaient en pierres et à plusieurs étages; non-seulement elles sont en paille, mais encore les habitants sont aussi sauvages que tous ceux que j'avais vus jusque-là. Ils n'ont pas de manteaux, ni de coton pour les faire; ils tannent seulement les cuirs des vaches qu'ils chassent et qui sont répandues autour de leur village, près d'une grande rivière. Ils mangent la viande crue comme les Querechos et les Teyas; ils sont ennemis les uns des autres; tous ces gens se ressemblent. Les habitants de Quivira sont les meilleurs chasseurs; ils cultivent le maïs. Mes guides étaient de cette province; on me reçut en ami. Lorsque j'en partis, on me dit que deux mois ne me suffiraient pas pour les visiter tout entières. Dans toute l'étendue de cette province, et dans tout le pays que j'ai parcouru, je n'ai vu, et l'on ne m'a cité que vingt-cinq villages, et dont les maisons sont en paille. Les habitants ont reconnu votre majesté, et se sont soumis à la puissance de leur véritable maître.

Ces naturels sont grands; quelques uns surpassent la taille ordinaire; j'en ai trouvé qui avaient dix palmes de haut. Les femmes sont bien faites; leur visage ressemble plutôt à celui des Mauresques que des Indiennes. Les naturels m'ont donné un morceau de

cuivre qu'un de leurs chefs portait pendu au cou. C'est le seul métal que j'aie vu dans ce pays ; je l'ai envoyé au vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Ils me firent voir aussi quelques grelots de cuivre que je lui ai envoyés, et une très-petite quantité d'un métal qui ressemble à de l'or. Je n'ai pu savoir d'où il venait, mais je crois que les Indiens qui me l'ont donné l'avaient reçu de ceux que j'emmenais avec moi pour mon service. Je ne pus pas trouver une autre origine.

La diversité des langues que l'on parle dans ce pays est extraordinaire ; chaque village a la sienne. J'ai beaucoup souffert du manque d'interprète qui les entendit, car j'ai été forcé d'envoyer des capitaines et des cavaliers de tous côtés pour m'informer s'il était possible de faire quelque chose pour le service de votre majesté. Quoique les recherches aient été faites avec le plus grand soin, on n'a pu découvrir d'autre contrée habitée, que cette province qui est fort peu de chose.

La province de Quivira est à neuf cent cinquante lieues de Mexico ; d'où je venais, elle est à quarante degrés ; la terre est la meilleure qu'il soit possible de voir pour toutes espèces de productions d'Espagne, car, outre qu'elle est forte et noire, elle est très-bien arrosée par des ruisseaux, des fontaines et des rivières. J'y trouvai des prunes comme celles d'Espagne, des noix, d'excellent raisin, des mûres.

Suivant les ordres de votre majesté, j'ai exercé les meilleurs traitements possibles envers les naturels

de cette province et des autres que j'ai traversées; ils n'ont eu à se plaindre en rien de moi ni de mes gens. Je séjournai vingt-cinq jours dans la province de Quivira, tant pour observer le pays, pour le parcourir, que pour m'informer si je trouverais plus loin une occasion de servir votre majesté, car les guides que j'emmenais m'avaient parlé des provinces situées plus avant. Ce que je pus savoir, c'est que dans tout ce pays l'on ne trouve ni or ni aucun métal. On ne m'a parlé que de petits villages dont les habitants, pour la plupart, ne cultivent pas la terre. Ils n'ont que des cabanes de cuir et de roseaux, et changent de pays avec les vaches. La relation que l'on m'avait faite était donc fausse. En m'engageant à partir avec toute mon armée pour ce pays, les Indiens pensaient que la contrée étant déserte et sans eau, ils nous conduiraient dans des endroits où nos chevaux et nous-mêmes nous serions morts de faim; c'est ce que les guides nous avouèrent. Ils nous dirent qu'ils avaient agi par l'ordre des naturels de ces pays.

Après avoir visité la province de Quivira et m'être procuré les renseignements dont je viens de parler, je retournai dans ce gouvernement pour donner des soins aux troupes que j'avais emmenées, et rendre compte à votre majesté de l'état du pays, afin qu'elle en ait connaissance, et qu'elle décide ce qu'il y a à faire. J'ai fait tout ce qui m'était possible pour servir votre majesté et pour découvrir un pays où l'on pût introduire notre religion, étendre ses états héréditaires, ainsi que devait le faire un

fidèle serviteur et sujet. Aussitôt que je fus arrivé à la province de Civola, où le vice-roi de la Nouvelle-Espagne m'avait envoyé en votre nom, voyant qu'il n'y avait rien de ce que frère Marcos avait dit, j'ai voulu découvrir ce pays qui est à plus de deux cents lieues de la province de Civola. Ce que j'ai trouvé de mieux c'est la rivière de Tiguex, où je suis présentement, ainsi que les villages qui sont bâtis sur ses bords, et qui ne peuvent pas être colonisés, parce que, outre qu'ils sont à plus de quatre cents lieues de la mer du Nord et à plus de deux cents lieues de celle du Sud, il n'existe aucun moyen de communication. Le pays est si froid, comme je l'ai écrit à votre majesté, qu'il paraît impossible d'y passer l'hiver; les hommes n'y trouvant ni bois, ni étoffes pour se couvrir. Il n'y a que les cuirs dont s'habillent les naturels, et quelques manteaux de coton, encore en très-petite quantité. J'ai envoyé au vice-roi de la Nouvelle-Espagne une relation de tout ce que j'ai vu dans les pays que j'ai visités; et comme don Gonzalo Perez de Cardenas, qui pendant ce voyage a beaucoup souffert, et qui a servi votre majesté avec zèle, va baiser ses mains royales, il rendra compte à votre majesté de tout ce qu'il a vu comme témoin oculaire, et je m'en rapporte à lui.

Que Dieu veuille protéger la personne sacrée, catholique et impériale de votre majesté, et augmenter ses royaumes et ses états, ainsi que nous ses sujets et serviteurs fidèles nous le désirons. De la province de Tiguex, le 20 octobre 1541. Le très-

humble serviteur et sujet de votre majesté sacrée, catholique et impériale, qui baise ses pieds et ses mains.

Francisco VASQUEZ de CORONADO.

VI.

RELATION

DU VOYAGE FAIT A LA NOUVELLE-TERRE

Sous les ordres du général Francisco Vasquez de Coronado, commandant de l'expédition.

RÉDIGÉE PAR LE CAPITAINE

JUAN JARAMILLO.

Nous nous rendîmes droit de Mexico à Campostelle par une route toute peuplée et en paix. La direction est presque tout à fait au nord, la distance de cent douze lieues. De cette dernière ville nous allâmes à Culiacan. Il peut y avoir environ quatre-vingts lieues; c'est une route très-connue et très-fréquentée; car Culiacan, ville habitée par des Espagnols, et qui fait partie du gouvernement de Campostelle, est située dans cette vallée. Pour se rendre à cette ville la route fait un détour vers le nord-est. Depuis Culiacan, le chemin étant désert et dépourvu de vivres presque dans toute sa

longueur, le général laissa son armée, et nous partîmes avec lui, au nombre de soixante cavaliers, pour reconnaître la route, et pour servir d'éclaireurs à ceux que nous laissions en arrière. Nous souffrîmes quelques fatigues, jusqu'à ce que nous eussions atteint une chaîne de montagne dont j'avais entendu parler à la Nouvelle-Espagne, à plus de trois cents lieues de là. Nous donnâmes à l'endroit où nous passâmes le nom de Chichilte Calli, parce que nous avions su par des Indiens que nous laissions derrière nous, qu'ils l'appelaient ainsi.

Quand on a passé la vallée de Culiacan, on arrive à une rivière nommée Petatlan, qui peut en être éloignée de quatre jours de marche. Les naturels que nous trouvâmes en paix nous donnèrent quelques vivres. De là nous gagnâmes une autre rivière que l'on nomme Cinaloa; il peut y avoir trois jours de marche de celle-ci à la première. Quand nous y fûmes arrivés, le général commanda à dix cavaliers, dont je faisais partie, de partir à la légère, de doubler le pas jusqu'au ruisseau des cèdres, de pénétrer dans un vallon formé par des montagnes à droite de notre route, et de reconnaître ce qu'il y avait dans ces montagnes et au delà. Il promit de nous attendre sur le bord du ruisseau des cèdres si nous avions besoin de plus de temps que celui que nous aurions gagné sur le reste de la troupe. Je partis donc; nous ne rencontrâmes que quelques pauvres Indiens qui vivaient dans des cabanes construites au milieu de vallées cultivées, habitées mais stériles. De la rivière jus-

qu'au ruisseau, il peut y avoir cinq jours de marche Nous nous rendîmes ensuite à la rivière de Yaquemi, à trois jours environ plus loin. On suit le lit d'un torrent à sec. Nous marchâmes encore pendant trois jours; mais le lit desséché du torrent n'a qu'une lieue de longueur. Nous arrivâmes à un autre ruisseau où étaient des Indiens cultivateurs qui habitaient une cabane en paille. Ils avaient du maïs, des haricots et des calebasses. Quand nous eûmes quitté cet endroit, nous nous rendîmes au village, que l'on nomme *de los coraçones*, des Cœurs, nom que lui donnèrent Dorantès, Cabeza de Vaca, Castillo, et le nègre Estevanillo, parce qu'on leur avait offert en présent et pour nourriture des cœurs d'animaux et d'oiseaux.

Ce village des Cœurs peut être à deux journées de marche. On y trouve un ruisseau servant à l'arrosement. La terre est chaude; les habitations sont des cabanes de la forme d'un four; mais bien plus grandes. Ils établissent d'abord une charpente en pieux qu'ils recouvrent avec des nattes de jonc : ils ont pour nourriture du maïs, des haricots et des courges; et je crois qu'ils n'en manquent pas. Ils s'habillent avec des cuirs de cerf. Comme ce village avait bonne apparence, on donna l'ordre d'y établir une ville pour les traînards espagnols; et ils y résidèrent presque jusqu'à la fin du voyage.

On remarqua dans cet endroit un poison qui, d'après ce que l'on vit, était le plus dangereux que l'on pût trouver; c'était la sève d'un petit arbre semblable au lantisque, qui il vient dans les terrains ar-

gileux. De là nous nous rendîmes dans un petit défilé près duquel est un ruisseau et un ravin creusé par les eaux de ce ruisseau : on le nomme *Señora* (Sonora). Ce cours d'eau sert aussi à l'arrosement. La population y est plus considérable qu'autre part; la construction du village et la nourriture sont la même : la vallée peut avoir six ou sept lieues environ. Ces Indiens étaient d'abord très-pacifiques; mais ils changèrent par la suite, et devinrent nos plus grands ennemis. Ils combattirent contre nous autant qu'ils purent. Ils ont des poisons avec lesquels ils tuèrent beaucoup de chrétiens. Ils sont environnés de montagnes, dont le territoire est peu fertile. Depuis ce village nous suivîmes le ruisseau, et nous le traversâmes, parce qu'il fait un détour pour se rendre à un autre village indien nommé Ispa (1), qui peut être à une journée de marche du dernier; les mœurs des Indiens sont les mêmes que celles des précédents.

Depuis Sonora, on fait environ quatre jours de marche dans le désert, et l'on arrive à un autre ruisseau que nous entendîmes appeler Nexpa. Quelques pauvres Indiens vinrent voir le général; ils portaient des présents de peu de valeur, des épis de maïs rôtis et des pitahayas. Nous descendîmes ce ruisseau pendant deux jours, et nous le quittâmes

(1) On lit en marge, à la suite d'un renvoi marqué au-dessus de ce nom, les lettres *dud.*, ce qui je crois veut dire *dudoso*, incertain. En effet, je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu ce nom dans la géographie de ces contrées.

en prenant à droite, au pied de la chaîne de montagnes que nous suivîmes pendant deux jours. On nous dit qu'elle se nommait Chichiltic-Calli. Après avoir franchi ces montagnes, nous parvînmes à un ruisseau profond, dont les bords étaient escarpés. Nous y trouvâmes de l'eau et de l'herbe pour les chevaux. Ayant laissé ce ruisseau qui est au delà de Nexpa dont j'ai parlé, nous prîmes une direction qui, suivant moi, était celle du nord-est, et nous nous rendîmes en trois jours, autant que je me le rappelle, à une rivière à laquelle nous donnâmes le nom de San-Juan, y étant arrivé le jour de la fête de ce bien heureux. En quittant ce cours d'eau, nous nous rendîmes, par un pays très-montagneux, et en tournant davantage vers le nord, à une autre rivière que nous nommâmes *de las Balsas*, parce que nous la passâmes sur des radeaux, car elle était très-grossie. Je crois que nous mîmes deux jours d'une rivière à l'autre. J'en parle ainsi, car il y a si longtemps que nous n'avons fait cette route, qu'il pourrait bien arriver que je me trompasse sur le compte des journées, mais non pas sur les autres détails du voyage. De là nous allâmes à un autre ruisseau que nous appelâmes *de la Barranca* (du ravin). On peut compter deux petites journées de l'un à l'autre. La direction est celle du nord-est. Nous gagnâmes ensuite une rivière que nous appelâmes le rio Frio, à cause de la froideur de l'eau; nous employâmes pour cela un jour de marche. A partir de ce cours d'eau, nous traversâmes une forêt de pins, à l'extrémité de la-

quelle nous trouvâmes des ruisseaux frais. Après avoir marché pendant un jour, un Espagnol qui se nommait Espinosa, et deux autres soldats moururent empoisonnés, ayant mangé des herbes, pressés par le besoin. Nous nous rendîmes en deux jours de marche, à un autre ruisseau, que l'on appela *Vermejo*, toujours, dans la même direction, c'est-à-dire vers le nord-est. Nous vîmes un ou deux Indiens, que par la suite nous reconnûmes être du premier village de Civola. De l'endroit où nous les avions rencontrés, nous nous rendîmes en deux jours à ce village. Les maisons sont couvertes en terrasses; les murailles sont en pierre et en boue. C'est dans cet endroit que l'on tua Estevanillo, le nègre qui était venu de la Floride avec Dorantès, et qui était retourné dans ce pays avec frère Marcos de Niza.

Cette province renferme en outre cinq petits villages, dont toutes les maisons sont couvertes en terrasses et les murailles construites en pierre et en terre. Le pays est froid; on s'en aperçoit aux maisons et aux étuves des habitants. A peine s'ils ont des vivres pour eux : c'est du maïs, des haricots et des courges. Les villages sont séparés les uns des autres d'une lieue et plus, sur une surface de six lieues. Le sol est très-sablonneux, et couvert d'herbes. La plupart des forêts sont de sapins. Les Indiens s'habillent avec des cuirs de cerf fort bien préparés. Ils ont aussi des cuirs de vache tannés dont ils se couvrent. Ces cuirs ressemblent à du gros drap et forment un excellent vêtement. Ils ont des man-

teaux de coton, carrés, de grandeur inégale et environ d'une barre et demie de long. Les Indiens les portent sur les épaules comme les Bohémiens, et attachés à la ceinture les uns sur les autres avec un cordon de coton. Ce premier village de Civola est exposé à peu près au nord-est; à la gauche dudit, et à cinq journées environ, on trouve une province nommée Tucayan. Elle est composée de sept villages. Les toits des maisons sont en terrasses. Les habitants ont des vivres aussi bons et même meilleurs que les premiers; ils sont plus nombreux. On y voit aussi des cuirs de vache, de cerf, et des manteaux comme ceux dont j'ai parlé.

Tous les cours d'eau que nous rencontrâmes, soit ruisseau, soit rivière, jusqu'à celle de Civola, et je crois même jusqu'à une journée ou deux au delà, coulent dans la direction de la mer du Sud; plus loin ils prennent celle de la mer du Nord.

Depuis le premier village de Civola, ainsi que je l'ai dit, nous nous rendîmes à un autre de la même province qui peut être éloigné d'une petite journée de marche de Tihuex. On doit compter neuf journées de marche, de la manière dont nous voyagions. Entre le village de Civola et Tihuex, à une journée ou deux environ est un village situé dans une situation très-forte sur un rocher taillé à pic; il se nomme Tutahaco. Nous fûmes bien reçus de tous ces Indiens excepté des habitants du premier village de Civola. Quand on est arrivé à Tihuex, on trouve sur les bords de la rivière de Civola, sur une surface de vingt lieues environ, quinze

villages composés de maisons couvertes de terrasses, non pas construites en pierre, mais en terre et semblables à des murs de torchis. Loin de ce cours d'eau, sur le bord d'un certain ruisseau qui s'y jette, sont d'autres villages dont trois sont très-remarquables pour des villages indiens, c'est Chia, Uraba et Cicuique. Uraba et Cicuique sont composés de maisons bien construites, la plupart de deux étages; presque tous ces villages et surtout les trois derniers ont du maïs, des haricots, des calebasses, des cuirs, des pelisses en plumes que les naturels filent en mêlant la plume avec du fil, qu'ils tissent ensuite dans le genre d'une étoffe satinée, et dont ils font des manteaux pour se couvrir. Ils ont tous des étuves souterraines, qui ne sont pas très-propres, mais bien closes. Ils recueillent un peu de coton qui leur sert à fabriquer leurs manteaux. Ce ruisseau descend à peu près du nord-ouest, il coule vers le sud-est et l'on reconnaît, comme c'est la vérité, qu'il entre dans la mer du Nord. Après avoir quitté ce village et cette rivière, nous en gagnâmes deux autres dont j'ignore le nom, ils sont à quatre journées de marche de Cicuique. On suit pour s'y rendre la direction du nord-est. De là nous allâmes à une autre rivière à laquelle les Espagnols donnèrent le nom de Rio-Cicuique, et il nous fallut trois jours pour nous y rendre. Autant que je me le rappelle, je crois que jusqu'à ce que nous fussions arrivés à l'endroit où nous passâmes ce cours d'eau, nous prîmes encore une direction plus au nord-est. Après l'avoir franchi nous tournâmes encore plus à

droite, c'est-à-dire toujours plus au nord-est, et nous commençâmes à pénétrer dans les plaines où sont les vaches, mais nous ne trouvâmes ces animaux que quatre ou cinq jours après. Nous y vîmes des taureaux qui sont en très-grand nombre. Nous marchâmes deux jours dans la même direction, en rencontrant toujours des taureaux, et puis nous nous trouvâmes au milieu d'une immense quantité de vaches, de veaux et de taureaux, tous confondus. Aussitôt que nous eûmes commencé à trouver les vaches, nous vîmes des Indiens que les habitants des maisons couvertes en terrasses nomment Querechos; ils n'ont point de maisons, mais seulement des pieux qu'ils plantent les uns près des autres, et que l'on peut transporter facilement. Ces pieux leur servent à construire des cabanes dans les endroits où ils s'arrêtent : telles sont leurs demeures. Ils fixent les pieux dans le haut et dans le bas, et ferment les intervalles, au moyen de cuirs de vaches dont ils se munissent. D'après le rapport des Indiens, les vaches pourvoient à tous leurs besoins, ils les mangent, s'habillent et se chaussent avec leurs cuirs; ils voyagent çà et là, et s'arrêtent dans les endroits qui leur conviennent davantage. Nous voyageâmes pendant huit ou dix jours dans les marais où se tiennent ces vaches, en suivant la même direction. L'Indien qui nous guidait nous avait dit que Quivira et Arahei étaient fort riches, et que l'on y trouvait beaucoup d'or et d'autres objets. Cet homme était du pays où nous allions, ainsi que le premier Indien : nous les avions trouvés tous deux dans le

pays des maisons couvertes de terrasses. Il paraît que le premier désirait retourner chez lui; il nous dit que ce que nous cherchions n'existait pas. Je ne sais s'il agit ainsi dans l'intention d'aller retrouver les siens, où si c'était par l'influence de conseils qu'on lui avait donnés; toujours est-il qu'il nous mena dans une autre contrée que celle que nous cherchions, en nous faisant prendre une mauvaise route. A la vérité on ne trouve pas dans les environs d'autre pays que celui des vaches, nous comprîmes cependant qu'il nous avait fait prendre une autre direction que celle que nous devions suivre, qu'il nous avait conduit dans ces plaines, afin de nous faire consommer nos vivres, pour que, venant à en manquer, nous et nos chevaux, nous nous trouvassions affaiblis; et que, retournant sur nos pas ou continuant d'avancer, nous ne pussions leur résister. Enfin quelles qu'aient été ses intentions, toujours est-il que depuis l'époque indiquée, c'est-à-dire, depuis que nous étions entrés dans les plaines, et que nous avions rencontré la tribu des Querechos, il voulut nous conduire plus à l'est, pour nous faire consommer nos vivres. L'autre Indien, son camarade et son compatriote, dont nous n'avions jamais suivi les avis, pour écouter le Turc (c'est ainsi qu'on nommait le premier Indien), voyant qu'il ne nous conduisait pas par où nous devions aller, se jeta par terre en faisant signe qu'on lui coupât la tête, qu'il ne voulait pas nous suivre dans cette direction qui n'était pas celle que nous devions prendre. Je crois que nous fîmes environ vingt lieues de ce côté, après

quoi nous rencontrâmes une autre tribu d'Indiens semblables aux premiers, et qui vivaient de même. Il y avait parmi eux un vieillard aveugle et barbu : il nous fit entendre par signe qu'il avait vu, il y avait long-temps dans les environs, mais cependant plus près de la Nouvelle-Espagne, quatre autres de nos compatriotes. Nous le comprîmes bien, et nous pensâmes que ce devait être Dorantès, Cabeza de Vaca, et les autres dont j'ai parlé. Pendant que nous étions avec ces Indiens, le général ayant pris en considération notre position difficile, donna l'ordre aux capitaines et aux autres personnes qu'il consultait, et dont je faisais partie, de se réunir en conseil pour arrêter ce qu'il y avait à faire. Tous furent d'avis qu'il fallait que toute l'armée retournât sur ses pas pour chercher des vivres et pour soigner les malades, et que trente cavaliers choisis iraient à la recherche du pays dont l'Indien avait parlé. Cette décision ayant été arrêtée, nous nous avançâmes tous ensemble à une journée de marche vers un ruisseau environné de belles campagnes, et qui coulait dans un ravin, afin de décider dans cet endroit quelle direction l'on devait suivre, et le moyen à prendre pour exécuter la retraite de l'armée. Dans cet endroit on pria Ysopete, c'est ainsi que se nommait l'Indien qui était le camarade du Turc, de nous dire la vérité et de nous conduire au pays où nous voulions aller. Il répondit qu'il le ferait, mais que cette contrée n'était pas telle que le Turc nous l'avait décrite : et en vérité celui-ci nous avait dit et nous avait fait entendre par signes que nous trouve-

rions à Tihuex des choses magnifiques. Il nous avait parlé d'or, de la manière de l'exploiter, des édifices, de la façon dont ils étaient construits, du commerce que faisaient les habitants, et de bien d'autres choses dont je ne parle pas, dans la crainte de trop allonger cette relation. C'est ce qui nous avait engagé à rechercher ce pays, d'autant plus que nous nous appuyions sur les avis que nous avaient donnés les religieux. Il nous demandait pour sa récompense de le laisser dans ce pays, parce que c'était sa patrie, et que le Turc ne vînt pas avec lui, car celui-ci lui cherchait querelle, et s'opposait à tout ce qu'il faisait dans l'intention de nous être utile. Le général le lui promit, et dit qu'il voulait être un des trente cavaliers. Tout ayant été préparé pour notre séparation du reste de l'armée, nous continuâmes notre voyage, en prenant constamment vers le nord pendant environ trente jours de marche. Nous voyageâmes à petite journée, et nous ne manquâmes jamais d'eau, marchant toujours au milieu des vaches dont le nombre ne cessait d'augmenter : si bien que le jour de saint Pierre et de saint Paul, nous atteignîmes une rivière que nous avions aussi trouvée au-dessous de Quivira. Quand nous y fûmes arrivés, Ysopete la reconnut, et dit qu'on trouverait les villages en la descendant. Nous la traversâmes, nous suivîmes la rive septentrionale en montant vers le nord-est, et, après trois jours de marche, nous rencontrâmes quelques Indiens qui étaient à la chasse aux vaches, dans l'intention d'en porter les chairs à leurs villages, établis à

trois ou quatre journées de là. Aussitôt que nous eûmes atteint les Indiens, ils commencèrent à se soulever, jetèrent de grands cris et firent mine de prendre la fuite, quoiqu'ils eussent leurs femmes avec eux. Ysopete commença à les appeler dans leur langue; alors ils vinrent à nous sans témoigner de crainte. Nous nous arrêtâmes, et le général examina l'Indien nommé le Turc, que nous avions toujours conduit en cachette à l'arrière-garde. Quand on arrivait à une halte, on s'arrangeait de façon qu'Ysopete ne le vît pas, afin de faire ce qu'il avait demandé. On reconnut l'aspect du pays, qui est certainement fort beau, ainsi que la contrée où sont les vaches et celle que l'on trouve plus avant; j'en fus assez satisfait. Le général écrivit une lettre au gouverneur d'Arahei et de Quivira pensant qu'il était chrétien et qu'il faisait partie de l'armée de la Floride qui avait fait naufrage : les détails que l'Indien donnait sur ce gouvernement nous l'avaient fait croire. Les naturels se rendirent à leurs maisons, qui étaient à la distance indiquée; nous continuâmes notre route, et nous parvînmes au village. Il était bâti sur des ruisseaux peu considérables, mais fort jolis, bordés de campagnes fertiles et qui se jettent dans la grande rivière dont nous avons parlé. Il y avait, autant que je me le rappelle, six ou sept villages séparés les uns des autres; nous fîmes route pendant quatre ou cinq jours sans les quitter. L'intervalle compris entre l'un et l'autre ruisseau n'est pas habité. Nous arrivâmes au dernier village, que l'on nous dit s'appeler Qui-

vira; ils nous apprirent qu'il y en avait beaucoup d'autres, et pour nous le faire comprendre ils nommaient Teucarea, qui est une rivière plus grosse que les autres, et où l'on trouve un plus grand nombre de villages. Nous demandâmes s'il n'y avait pas d'autres villages à voir de ce côté; ils répondirent qu'excepté Quivira il n'existait qu'Arahei, qui était semblable à ce dernier endroit et aussi grand. Le général fit appeler le chef et les Indiens qui habitaient Arahei. Le chef se présenta, suivi de deux cents hommes, tout nus, ayant des arcs et je ne sais quoi sur la tête; leurs nudités étaient à peine cachées. Le général, ayant pris les avis de tous, voulut savoir ce qu'il y avait à faire; il nous fit considérer dans quel état nous avions laissé l'armée, la position où nous nous trouvions; que l'hiver approchait, car, ainsi que je me le rappelle bien, c'était vers le milieu du mois d'août; que nous étions peu de monde pour hiverner dans cet endroit; que nous n'avions que fort peu des objets nécessaires pour cela; que nous étions inquiets de ce qui pouvait être arrivé à l'armée; que l'hiver pouvait nous fermer la route par la chute des neiges, et que nous ne pourrions passer les rivières. Considérant la position inquiétante de l'armée, nous prîmes la résolution d'aller la retrouver, de voir comment elle pourrait hiverner où elle était, et de revenir à l'entrée du printemps explorer le pays où nous nous trouvions. Nous étions donc arrivés, ainsi que je l'ai dit, au dernier village. On a vu que le Turc nous avait trompés; il ameuta un soir tout ce village, et il en-

gagea les habitants à nous massacrer; nous en fûmes instruits, nous nous tînmes sur nos gardes, et la nuit même on l'étrangla; il n'existait plus à la pointe du jour. Nous poussâmes encore plus avant pendant deux ou trois jours, et nous fîmes nos provisions de maïs pour notre retour. Le général fit ériger une croix dans cet endroit; il ordonna de sculpter au pied cette inscription : « Francisco Vasquez de Coronado, général d'une expédition, est arrivé dans cet endroit. »

Ce pays a une superbe apparence, et telle que je n'en ai pas vu de meilleur dans toute l'Espagne, ni en Italie, ni en France, ni dans aucune contrée où j'ai été pour le service de sa majesté. Ce n'est pas un pays de montagnes; il n'y a que des collines, des plaines, et des ruisseaux de fort belle eau : il me satisfait complétement. Je présume qu'il doit être très-fertile et favorable à la culture de toutes espèces de fruits. Quant aux troupeaux, l'expérience prouve qu'il est très-convenable, attendu la multitude des animaux que l'on y trouve, et qui est aussi considérable qu'on puisse l'imaginer. Nous trouvâmes des prunes d'Espagne d'une espèce qui n'est pas tout à fait rouge, mais qui se rapproche des prunes rouges; il y en a de noires et de vertes. Il est certain que l'arbre et le fruit sont de la même espèce que ceux d'Espagne. La saveur de ces prunes est excellente. Nous trouvâmes dans le pays des vaches, du lin qui croît sans culture en petits brins séparés les uns des autres; et comme les troupeaux sauvages ne le mangent pas, on en voit les tiges et les fleurs bleues :

quoique petit, il est excellent. On trouve dans quelques ruisseaux du sumac semblable au sumac d'Espagne, du raisin d'assez bon goût, bien qu'il ne soit pas cultivé. Les maisons de ces Indiens étaient en paille, un grand nombre de forme ronde; la paille descendait jusqu'à terre comme des murailles. Elles ne ressemblaient pas du tout aux nôtres; en dehors et au sommet il y a une espèce de chapelle ou de guérite, ayant une entrée où les Indiens se faisaient voir assis ou couchés. Dans le village où l'on érigea la croix, on laissa l'Indien Ysopete, et l'on en prit cinq ou six autres pour nous conduire aux maisons couvertes en terrasses, et nous revînmes par le même chemin que nous avions parcouru déjà, jusqu'à la rivière à laquelle nous donnâmes le nom de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Depuis cet endroit nous laissâmes la route que nous avions suivie: d'abord les guides prirent à droite, et nous conduisirent au milieu des marais et des vaches, dans un bon pays, quoique l'on n'aperçoive d'aucun côté d'autres traces de chemin que celles laissées par les vaches, ainsi que je l'ai dit. Nous atteignîmes et nous reconnûmes la contrée où nous avions rencontré la peuplade de Querechos, et où le Turc nous avait détourné du chemin que nous aurions dû suivre. Ayant donc laissé ce pays de côté, nous parvînmes à Tihuex, où nous retrouvâmes l'armée. Le général tomba de cheval, et se fit à la tête une blessure qui le mit en grand danger; il décida de revenir sur ses pas, et dix ou douze officiers; loin de nous opposer à son intention, nous l'appuyâmes de nos demandes. Aussitôt

que les dispositions du départ eurent été prises, les religieux franciscains que nous avions avec nous témoignèrent l'intention de rester. L'un, qui avait reçu les ordres, se nommait Juan de Padilla ; l'autre était un frère lai, qu'on appelait Luis Descalona. Ils étaient déjà préparés à ce parti, et ils avaient la permission de leur provincial. Frère Luis désira rester dans les maisons à terrasse, disant qu'il voulait, avec un ciseau et une petite hache, ériger des croix dans les villages, et baptiser quelques enfants à l'article de la mort pour les envoyer dans le ciel. Afin d'exécuter ce projet, il ne prit avec lui qu'un petit esclave qui m'appartenait, nommé Christophe, pour lui servir de consolation ; il dit que ce jeune homme qui apprendrait bientôt la langue du pays, pourrait lui être utile. Il me le demanda si instamment que je ne pus le lui refuser, et l'on n'en a plus entendu parler. Le séjour de ces religieux fut cause que nous laissâmes dans le pays plusieurs Indiens de la province de Culiacan, ainsi que deux nègres, dont un m'appartenait et qu'on nommait Sébastien; l'autre était à Melchior Perez, fils du licencié Latorre. Ce dernier était marié, et il avait des enfants. Je me souviens qu'à Quivira il resta quelques Indiens, et un soldat Tarasco de ma compagnie nommé Andrès. Frère Juan de Padilla voulut absolument retourner à Quivira ; il se fit donner les Indiens que nous avions amenés pour guides; on les lui accorda et il partit avec un Portugais et un nègre qui étaient dans le pays il y avait un an. Depuis qu'il avait été affranchi, il s'était fait novice franciscain. Il y avait

avec eux un métis et deux Indiens, qui, je crois, étaient natifs du Zapotean. Ceux qui les avaient élevés et habillés en religieux étaient, je crois, des environs de ce pays. Il emmena des moutons, des mules et un cheval, et il emporta des ornements d'église et des objets de peu de valeur. Je ne sais si ce fut pour se les approprier ou pour toute autre cause que les Indiens le tuèrent. Des naturels qui étaient venus de Tihuex dirent à ces indiens comment ils devaient s'y prendre pour exécuter leurs projets, et cela sans doute pour le récompenser des bonnes œuvres qu'il avait faites. Aussitôt qu'il fut mort, le Portugais dont j'ai parlé, et un Indien, de ceux qui étaient habillés en religieux, ainsi que je l'ai dit, prirent la fuite; peut-être même les deux Indiens purent-ils s'échapper. Ces chrétiens vinrent à la Nouvelle-Espagne par une autre route que celle que nous avions prise et qui est plus courte. Ils entrèrent par les vallées de Panico : Gonzalo Solis, de Meras et Isidoro de Solis en furent instruits, car c'était un fait important suivant moi. J'ai appris que sa majesté a donné l'ordre à votre seigneurie de faire rechercher un chemin pour communiquer de cette province dans ce pays; il se pourrait bien que l'Indien nommé Sébastien, qui séjourna à Quivira, ait appris quelque chose sur les contrées environnantes lorsqu'il était dans ce pays ; qu'il pût reconnaître la route qu'il a suivie, et qu'il sût combien de temps il faut pour s'y rendre. Il est certain que, si votre seigneurie se procure dans cette province des notions sur Quivira et Arahei, elle peut faire venir, sans

rien craindre, beaucoup de monde d'Espagne pour coloniser cette contrée, qui paraît très-favorable à la culture, à en juger par l'apparence.

L'original qui a servi à faire cette copie est écrit sur papier libre en caractères du temps.

VII.

NOTICE

SUR

LA GRANDE MAISON

Dite de Moctecuzoma (1).

Le 31 du mois d'octobre de l'année 1775, monsieur le commandant donna l'ordre de faire halte, nous profitâmes de cette circonstance pour aller visiter la grande maison connue sous le nom de Moteczuma, située à une lieue de la rivière de Gila éloignée d'environ trois lieues à l'est sud-est des bords du lac. Nous fûmes accompagnés par quelques Indiens et par le gouverneur de Uturituc; qui nous raconta pendant le chemin une histoire con-

(1) Cette notice est extraite d'un journal rédigé par le père Pédro Font, du collége de Santa-Crux de Queretaco, pendant un voyage qu'il fit à Monterrey et au port Saint-François, l'an 1775, en compagnie du lieutenant-colonel don Juan Bautista Ansa, commandant d'une expédition qui conduisait des colons et des soldats au nouvel établissement de ce port.

servée par ses ancêtres au sujet de cette maison; cette tradition se réduit à des contes d'enfants mêlés à quelques vérités. On peut voir la position de la maison indiquée sur la carte par la lettre A, à trente-trois degrés et demi. Voici ce que je dis à ce sujet.

A la grande maison du Rio-Chila, hauteur méridienne du bord inférieur au soleil quarante-deux degrés, vingt-cinq secondes. Nous avons visité avec le plus grand soin cet édifice et ses ruines, dont je donne ici un plan iconographique, et pour qu'on le comprenne plus facilement, j'en ferai la description et l'explication suivantes. La grande maison ou palais de Moteczuma, peut avoir été construite il y a cinq cents ans, si l'on s'en rapporte aux historiens et aux notices qui s'y rapportent et qui ont été fournies par les Indiens; car il paraît qu'elle a été construite par les Mexicains à l'époque de leur émigration, lorsque le démon les conduisant à travers différentes contrées, les mena à la terre promise de Mexico. Pendant leurs haltes, qui étaient de longue durée, ils fondaient des villes et construisaient des édifices. Le site où est bâti la maison est plat de tous côtés; elle est éloignée d'une lieue environ de la rivière Gila. Les ruines des maisons qui formaient la ville s'étendent à plus d'une lieue vers l'orient, et dans les autres directions, tout le terrain est semé de morceaux de vases, de pots et d'assiettes; il y en a d'ordinaires et d'autres qui sont peints de différentes couleurs, soit en blanc, bleu, rouge, etc., ce qui est un signe que cette ville était considérable, et habitée par un peuple distinct des Pimas Gileños, puisque ces derniers ne

savent pas faire ces poteries. Nous fîmes une visite exacte de l'édifice et de sa situation, et nous le mesurâmes au moyen d'une lance, pour hâter cette opération : ces mesures furent réduites ensuite en pieds géométriques. Voici le résultat de notre travail : cette maison est un carré long parfaitement orienté aux quatre vents cardinaux à l'est, à l'ouest, au nord et au sud. Tout autour sont des murs qui indiquent une enceinte ou muraille qui renfermait cette maison et d'autres édifices, surtout sur le derrière, où il paraît qu'il y avait une construction comme un château intérieur ou réduit. Vers le sud-ouest, il existe un reste de construction ayant un étage sur pied, qni est divisé en plusieurs parties. L'enceinte intérieure a quatre cent vingt pieds du nord au sud, et deux cent soixante de l'est à l'ouest; l'intérieur de la maison se compose de cinq salles, dont trois d'égale grandeur, sont au milieu et deux autres aux extrémités; ces dernières sont plus grandes. Les trois salles au centre ont vingt-six pieds du nord au sud, et dix de l'est à l'ouest; les deux salles des extrémités ont douze pieds du nord au sud, et trente-huit de l'est à l'ouest. Elles ont toutes onze pieds de haut; les portes de communication cinq pieds sur deux de large, et sont toutes égales excepté les quatre premières des entrées, qui paraissent avoir eu le double de largeur. Les murailles intérieures ont quatre pieds d'épaisseur; elles sont bien construites. Les murs extérieurs ont six pieds. La maison a extérieurement du nord au sud soixante-dix pieds, et cinquante de l'est à l'ouest.

Les murailles sont en talus en dehors. Devant la porte orientale qui est séparée de la maison, on trouve une autre pièce qui a vingt-six pieds du nord au sud, et dix-huit de l'est à l'ouest, sans compter l'épaisseur des murailles. Il paraît que la charpente était en pin, la forêt la plus rapprochée étant composée de ces arbres ; elle est à vingt-cinq lieues de là. L'on y trouve aussi beaucoup de *mesquite*. Tout l'édifice est construit en terre, et d'après ce que l'on voit en murs de torchis, en blocs de différentes grandeurs, un canal y arrive de la rivière pendant une grande distance, il servait à fournir de l'eau à la ville, mais il est presqu'à sec. Enfin, on reconnaît que l'édifice avait trois étages : si ce que disent les Indiens est vrai, et à en juger par des indices, il y en avait quatre, en comptant un étage souterrain. Les salles n'étaient éclairées, à en juger de ce qui reste, que par les portes et par des trous ronds pratiqués dans les murailles qui regardent l'orient et le couchant. Les Indiens nous dirent que c'était par ces ouvertures, qui sont assez grandes, que le souverain qu'ils nomment l'homme déplaisant (*hombre amargo*), regardait le soleil à son lever et à son coucher, afin de le saluer. Nous ne trouvâmes aucune trace d'escaliers, nous pensâmes qu'ils étaient de bois, et qu'ils furent brûlés lorsque les Apaches incendièrent cet édifice.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

Pages.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE ET FONDERIE DE FAIN,
Rue Racine, 4, Place de l'Odéon.

150
134
284